UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02186776 7

JOHN M. KELLY LIBRARY

IN MEMORY OF

CARDINAL GEORGE FLAHIFF CSB

1905-1989

University of
St. Michael's College, Toronto

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

CARÊME 1884

XII

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction.

Imprimatur :
Parisiis, die 8 decembris 1901.
‡ FRANCISCUS, CARD. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1905.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION
DU
DOGME CATHOLIQUE

GRACE DE JÉSUS-CHRIST

II. — EUCHARISTIE

Par le T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ
des Frères Prêcheurs

DIXIÈME ÉDITION

CARÊME 1884

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, Libraire-Éditeur
10, rue Cassette, 10

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maîtres en sacrée Théologie, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Exposition du Dogme catholique. — Grâce de Jésus-Christ. — Eucharistie. — Carême 1884.* — Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD
Maître en sacrée Théologie.

FR. M.-D. SOUAILLARD
Maître en sacrée Théologie.

IMPRIMATUR :
FR. AIMON NESPOULOUS
Prieur Provincial.

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE.

Éminentissime Seigneur,[1] Messieurs,

Selon la belle doctrine de saint Thomas, notre vie spirituelle suit, dans ses évolutions, des lois conformes à celles qui régissent notre vie corporelle, image des merveilles que Dieu opère dans nos âmes régénérées. Le mouvement de la génération nous donne la vie du corps, le généreux travail de la nature nous accroît et nous perfectionne ; mais, après cela, il faut que nous empruntions au dehors les forces qui nous conservent, qu'un aliment réparateur renouvelle en nous la vie, à mesure qu'elle se dépense. Ainsi en est-il de la vie spirituelle. Engendrée par le baptême, perfectionnée par la confirmation, elle a besoin d'un

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

aliment réparateur et conservateur. Cet aliment, le Sauveur l'a mis dans un sacrement admirable qu'on peut appeler son chef-d'œuvre [1].

Il y a dans la vie des grands artistes un jour célèbre entre tous les autres, un jour où, plus saisis que d'habitude par le *mens divinior* qui les tourmente, ils rassemblent et condensent en un ouvrage toutes les ressources de leur fertile génie, toute la force de leurs aspirations vers l'idéal, toute la puissance de leur habile main : c'est le chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'œuvre capitale qui doit leur assurer l'immortalité. Phidias, Praxitèle, Michel-Ange, Raphaël, et combien d'autres ! ont fixé l'admiration des siècles par leurs chefs-d'œuvre. Petites merveilles, pourtant, si je compare les productions de ces créateurs subalternes à celles du su-

1. Vita spiritualis vitæ corporali conformatur, eo quod corporalia spiritualium similitudinem gerunt. Manifestum est autem quod sicut ad vitam corporalem requiritur generatio, per quam homo vitam accipit, et augmentum, quo homo perducitur ad perfectionem vitæ; ita etiam requiritur alimentum, quo homo conservatur in vita. Et ideo sicut ad vitam spiritualem oportuit esse baptismum, qui est spiritualis generatio, et confirmationem, quæ est spirituale augmentum; ita oportuit esse sacramentum Eucharistiæ, quod est spirituale alimentum. *Summ. Theol.* III P. quæst. 73, a. 1.

prême artiste dont l'Écriture a dit que « toutes ses œuvres sont parfaites : *Dei perfecta sunt opera.* »

Dieu est admirable en ses œuvres, petites et grandes ; il n'en est aucune qui ne nous révèle ses perfections infinies. Cependant, dans l'immense quantité de merveilles dont il a peuplé les espaces et les temps, il en est une qui nous a ravis plus que toutes les autres, parce que l'Être divin y chante à pleine voix et nous y fait entendre le grand jeu de ses perfections : — l'Incarnation est le chef-d'œuvre de Dieu [1].

Mais ce chef-d'œuvre lui-même, personnel et vivant, Jésus-Christ, Fils incarné de Dieu, ne se contente pas de publier, à la manière des chefs-d'œuvre humains, la gloire du sublime artiste qui l'a créé ; souverainement intelligent, bon et puissant, il a voulu produire aussi une œuvre capitale, entre toutes celles que son Père céleste lui a mandé d'accomplir. Cette œuvre, Messieurs, c'est l'Eucharistie. — L'Eucharistie ! — centre auguste des sacre-

1. Cf. vingt cinquième conférence : *Le Plan de l'Incarnation*

ments par lesquels nous est communiquée la vertu de la Rédemption, abîme mystérieux où réside la source même de toutes grâces, prolongation et multiplication de la présence du Dieu fait homme en cette vallée d'exil, rénovation de l'immolation du Calvaire, extension de l'Incarnation du Verbe en chacun des membres de son corps mystique, glorification terrestre de la nature et de l'humanité, perfectionnement suprême de la vie surnaturelle, par l'union la plus intime qui se puisse concevoir ici-bas entre Dieu et sa créature, gage de notre résurrection et de notre consommation céleste, honneur de l'Église, profond symbole et actif foyer de son unité, enfin, selon le chant du Psalmiste : « Mémorial de toutes les merveilles d'un Dieu bon et miséricordieux : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se*[1]. »

Messieurs, on ne passe pas à la hâte devant un chef-d'œuvre. On s'arrête, on contemple, on admire, on se laisse ravir. C'est ce que nous

1. Psalm. CX.

allons faire en étudiant, pendant le cours de cette station, le chef-d'œuvre de Jésus-Christ.

J'exposerai d'abord, en cette conférence, le mystère eucharistique dont il faut que vous ayez, avant tout, une claire connaissance, pour bien comprendre mes explications et mes preuves. Je vous dirai ensuite quelles sont les raisons pour lesquelles nous croyons à ce mystère.

I

Entre tous les dons que la divine Providence a mis à la portée de l'homme pour conserver sa vie corporelle, il y en a deux qui servent comme de bases à son alimentation : le pain, qui renouvelle son sang; le vin, qui réjouit son cœur. Jésus-Christ en a fait la matière du sacrement auguste dans lequel il voulait donner à l'humanité régénérée le suprême témoignage de sa puissance de sa sagesse et de son amour. Il eût pu traiter ces éléments vulgaires comme il traite, dans le baptême, l'eau qui nous engendre; dans la confirmation, l'huile qui nous fortifie; c'est-à-dire leur com-

muniquer, sans changer leur nature, une vertu transitoire en rapport avec l'effet de réparation et de conservation qu'il se proposait de produire dans nos âmes. Mais, à ce compte, l'Eucharistie, semblable aux autres sacrements, n'eût point été le chef-d'œuvre qu'il voulait nous faire admirer et aimer.

Écoutez donc, je vous prie, ces singulières paroles : « *Hoc est corpus meum :* Ceci est mon corps ; *Hic est calix sanguinis mei :* Ceci est le calice de mon sang. » C'est la forme du sacrement. Le même prêtre qui vous a baptisés, le même pontife qui vous a confirmés, la prononcent, mais elle n'exprime plus l'action personnelle et instrumentale de leur ministère. « La matière, instrument inanimé, dit saint Thomas, ne reçoit plus ici son énergie spirituelle de l'instrument animé qui la consacre. Le prêtre n'est que le porte-voix de Jésus-Christ, dont la puissance divine doit opérer directement dans ce mystère, tant est merveilleux l'effet qu'il s'agit de produire [1].

1. In aliis sacramentis consecratio materiæ consistit solum in quadam benedictione, ex qua materia consecrata accipit instrumentaliter quamdam spiritualem virtutem, quæ per mi-

Mais de quoi s'agit-il donc? — Il s'agit, Messieurs, de mettre, là où vous voyez du pain et du vin, le corps et le sang de Jésus-Christ. Et, de fait, ils y sont par la force même des paroles que le prêtre prononce. Ils y sont *vraiment*, car l'Eucharistie n'est point un signe, une pure figure que le Christ ennoblit en lui permettant de représenter son corps

nistrum, qui est instrumentum animatum, potest ad instrumenta inanimata procedere; sed in hoc sacramento consecratio materiæ consistit in quadam miraculosa conversione substantiæ, quæ a solo Deo perfici potest : unde minister in hoc sacramento perficiendo non habet alium actum nisi prolationem verborum.

Et quia forma debet esse conveniens rei, ideo forma hujus sacramenti differt a formis aliorum sacramentorum in duobus. Primo quidem quia formæ aliorum sacramentorum important usum materiæ : puta baptizationem, vel consignationem ; sed forma hujus sacramenti importat solam consecrationem materiæ, quæ in transubstantiatione consistit : puta cum dicitur : *Hoc est corpus meum*, vel *Hic est calix sanguinis mei*. Secundo formæ aliorum sacramentorum proferuntur ex persona ministri, sive per modum exercentis actum ; sicut cum dicitur : *Ego te baptizo*, vel *Ego te confirmo*, etc., sive per modum imperantis, sicut cum in sacramento ordinis dicitur : *Accipe potestatem*, etc., sive per modum deprecantis, sicut cum in sacramento extremæ unctionis dicitur : *Per istam unctionem et nostram intercessionem*, etc. Sed forma sacramenti profertur quasi ex persona ipsius Christi loquentis; ut detur intelligi quod minister in perfectione hujus sacramenti nihil agit, nisi quod profert virtute Christi. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 77, a. 1.)

et son sang. Ils y sont *réellement*, car l'Eucharistie n'est point une simple invitation à penser à Jésus-Christ et à le saisir objectivement par la foi. Ils y sont *substantiellement*, car l'Eucharistie n'est point le pur réceptable d'une vertu communiquée de loin par l'humanité glorieuse du Christ[1]. Oui, ce qui réside, ce qui devient présent par la force des paroles sacramentelles, là où nous voyons du pain et du vin, c'est, comme nous le chantons dans nos antiennes : le vrai corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert et a été immolé sur la croix pour le salut de l'humanité :

Verum corpus natum
De Maria Virgine,
Vere passum, immolatum
In cruce pro homine.

Mystère étrange, Messieurs ! mais suivez-en jusqu'au bout la divine trame, il vous réserve bien d'autres étonnements.

1. Cf. Concil. Trid. Sess. XIII, cap. I. Si quis negaverit in sanctissimæ Eucharistiæ sacramento contineri vere, realiter et substantialiter corpus et sanguinem una cum anima et divinitate Domini nostri Jesu Christi, ac proinde totum Christum; sed dixerit tantum modo esse in eo ut in signo, vel figura, aut virtute; anathema sit. (*Ibid.* can. I.) — Cf. *Summ. Theol.*, quæst. 75, a. 1.

Le corps et le sang sont comme séparés par les paroles consécratoires. Ne vous imaginez pas, cependant, que l'Eucharistie soit le sépulcre d'un corps mort et le vase funéraire où l'on a recueilli son sang. C'est le Christ vivant, glorieux et immortel qui se fait présent dans ce sacrement. Son corps et son sang ne se quittent plus. Là où il met l'un, l'autre vient du même coup. Et non seulement le sang suit le corps et le corps suit le sang, mais l'âme et la divinité du Sauveur sont présentes en même temps, en vertu de cette réelle et inévitable concomitance qui fait que le corps vivant emporte avec lui toute la personne aux lieux où il réside [1]. Vous êtes ici tout entiers, dans le moment présent. Tout à l'heure, en

1. Aliquid Christi est in hoc sacramento dupliciter : uno modo quasi ex vi sacramenti : alio modo ex naturali concomitantia. Ex vi quidem sacramenti, est sub speciebus hujus sacramenti id in quod directe convertitur substantia panis, et vini præexistens, prout significatur per verba formæ, quæ sunt effectiva in hoc sacramento, sicut et in cæteris mutationibus; puta cum dicitur, *Hoc est corpus meum*, vel, *Hic est sanguis meus*. Ex naturali autem concomitantia est in hoc sacramento illud quod realiter est conjunctum ei in quod prædicta conversio terminatur. Si enim aliqua duo sunt realiter conjuncta, ubicumque est unum realiter, oportet et aliud esse. Sola enim operatione animæ discernuntur quæ realiter sunt conjuncta. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a 1.)

déplaçant vos corps, vous serez tout entiers en d'autres lieux. La propre force et l'effet direct du vouloir qui vous déplacent s'adressent à vos corps, et vos âmes les accompagnent. Ainsi en est-il du Sauveur. Par la force propre et l'effet direct des paroles sacramentelles, il ne met que son corps sous l'espèce du pain, que son sang sous l'espèce du vin, et cependant il est tout entier : corps, sang, âme, divinité, sous chacune des deux espèces [1].

Mais pourquoi me servir de ce mot : les *espèces* ? Le Verbe, qui a pris notre humanité, ne peut-il pas s'unir hypostatiquement à une autre nature ? La chair glorieuse du Christ,

1. Si quis negaverit in venerabili sacramento Eucharistiæ sub unaquaque specie..... totum Christum contineri; anathema sit. (Concil. Trid. Ses. XIII. can. III.).

Certissime tenendum esse, quod sub utraque specie sacramenti totus est Christus; aliter tamen, et aliter. Nam sub speciebus panis est quidem corpus Christi ex vi sacramenti, sanguis autem ex reali concomitantia, sicut supra dictum est (art. præc. ad 1) de anima, et divinitate Christi ; sub speciebus vero vini est quidem sanguis Christi ex vi sacramenti, corpus autem Christi ex reali concomitantia, sicut anima, et divinitas : eo quod nunc sanguis Christi non est ab ejus corpore separatus, sicut fuit tempore passionis, et mortis : unde si tunc fuisset hoc sacramentum celebratum, sub speciebus panis fuisset corpus Christi sine sanguine, et sub speciebus vini sanguis sine corpore, sicut erat in rei veritate. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a. 2.)

qui entrait dans le Cénacle les portes closes, n'a-t-elle pas le merveilleux pouvoir de pénétrer les corps? Pourquoi ne pas dire que Jésus-Christ réside dans le pain et le vin? — Pourquoi, Messieurs? — Parce que cela n'est pas. Les paroles sacramentelles n'unissent pas le Verbe de Dieu à la matière du sacrement, elles n'amènent pas le corps du Christ dans une substance immuable; mais elles sont si puissantes, si divinement efficaces, qu'elles saisissent le pain et le vin au plus intime de leur être, et changent leur substance en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Si bien qu'il ne reste plus que les accidents, les apparences merveilleusement conservées de substances qui ne sont plus. En un mot, il n'y a dans l'Eucharistie ni *impanation*, ni *consubstantiation*, mais cette conversion admirable que l'Église appelle *transsubstantiation* [1].

1. Cf. Conc. Trid. Sess. XIII, cap. IV. Si quis dixerit, in sacrosancto Eucharistiæ sacramento remanere substantiam panis et vini una cum corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi, negaveritque mirabilem illam et singularem conversionem totius substantiæ panis in corpus, et totius substantiæ vini in sanguinem, manentibus dumtaxat speciebus panis et vini, quam quidem conversionem catholica Ecclesia aptissime transubstantiationem appellat; anathema sit. (*Ibid.* can II.)

Parcourez le monde entier, entrez dans toutes les églises, ouvrez tous les tabernacles, partout c'est le même mystère : les substances converties, et Jésus-Christ tout entier sous les espèces sacramentelles. Que dis-je ?— Le mystère se multiplie, sans s'amoindrir, en chacune des parties de la quantité mesurable des accidents eucharistiques. Jésus-Christ est tout entier sous ces parties, qu'elles demeurent unies ou que vous les partagiez. Tant que votre œil peut suivre les espèces divisées, si petites qu'elles soient, tant qu'un de vos sens peut constater leur présence, le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ, y résident [1]. Ni les effets physiques qu'elles produisent, ni la corruption qu'elles subissent, ne doivent être

In hoc sacramento... tota substantia panis convertitur in totam substantiam corporis Christi, et tota substantia vini in totam substantiam sanguinis Christi. Unde hæc conversio non est formalis sed substantialis; nec continetur intra species motus naturalis, sed proprio nomine potest dici transubstantiatio. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 4.)

1. Cf. Conc. Trid. Sess., cap. III.

Si quis negaverit, in venerabili sacramento Eucharistiæ.... Sub singulis cujusque speciei partibus, separatione factâ, totum Christum contineri; anathema sit. (*Ibid.* can III.) Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 7, a. 3. *Utrum sit totus Christus sub quálibet parte specierum panis vel vini ?*

attribuées à la chair invisible et inaltérable du Sauveur. Cette chair, inaccessible à toutes les sensations et à tous les accidents, demeure sous les voiles qui la couvrent, sans la toucher, tant qu'ils n'ont pas changé de nature [1].

Résidence permanente et tout à fait indépendante de l'usage du sacrement. Dans les mystères de notre génération et de notre accroissement spirituels, la matière ne peut être consacrée qu'au moment où on l'applique à celui qu'elle doit sanctifier. La grâce du baptême n'est que dans l'ablution; la grâce de la confirmation dans l'onction. Mais l'auteur de la grâce est dans l'Eucharistie, à l'instant même où la matière est consacrée, quand bien même personne n'en devrait faire usage [2]. Le sacrement n'attend pas les com-

1. Cf. *Summ. Theol.*, III P. quæst. 77, a. 1. *Utrum accidentia remaneant sine subjecto in hoc sacramento?* — A. 3. *Utrum accidentia quæ remanent in hoc sacramento, possunt immutare aliquid extrinsecum?* — A. 4. *Utrum species sacramentales possint corrumpi?* — A. 6. *Utrum species sacramentales possint nutrire?*

2. Hæc est differentia inter Eucharistiam et alia sacramenta habentia materiam sensibilem, quod Eucharistia continet aliquid sacrum absolute, scilicet ipsum Christum; aqua vero baptismi continet aliquid sacrum in ordine ad aliud, scilicet virtutem ad sanctificandum; et eadem ratio est de chrismate

muniants pour offrir à nos adorations le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ ; et, quand le peuple chrétien s'en est nourri, on ne doit point le traiter comme un signe vide et sans vertu et s'empresser de le détruire ; mais il faut le conserver avec honneur, pour le présenter aux hommages des fidèles et le porter à ceux qui ne peuvent mendier dans nos églises ce pain de la vie éternelle. Se prosterner et adorer devant le tabernacle où les pieuses mains des prêtres l'ont déposé, ce n'est pas idolâtrie, c'est religion [1].

et similibus. Et ideo sacramentum Eucharistiæ perficitur in ipsa consecratione materiæ; alia vero sacramenta perficiuntur in applicatione materiæ ad hominem sanctificandum : et ex hoc etiam consequitur alia differentia : nam in sacramento Eucharistiæ id quod est res, et sacramentum, est in ipsa materia; id autem quod est res tantum, est in suscipiente, scilicet gratia, quæ confertur ; in baptismo autem utrumque inest suscipiente, scilicet et character, qui est res, et sacramentum et gratia remissionis peccatorum, quæ est res tantum. Et eadem ratio est de aliis sacramentis. (*Summ. Theol.*, III P. quæst. 73, a. 1; ad, 3.)

Si quis dixerit peracta consecratione, in admirabili Eucharistiæ sacramento non esse corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi, sed tantum in usu, dum sumitur, non autem ante vel post, et in hostiis seu particulis consecratis quæ post communionem reservantur, vel supersunt, non remanere verum corpus Domini ; anathema sit. (Conc. Trid., Sess. XIII. can. IV.)

1. Cf. Conc. Trid., Sess. XIII. can. V et VI.

Voilà, Messieurs, le mystère eucharistique. Votre raison recule d'effroi sur le bord des abîmes qu'il ouvre devant elle. Nous tâcherons, bientôt, de calmer ses terreurs. Mais, pour le moment, ne soyez pas troublés, je vous prie; et, puisqu'il faut croire, écoutez avec calme les raisons que je vais vous donner de votre foi.

II

Que Jésus-Christ puisse alimenter par la vertu de sa chair divinisée la vie surnaturelle à laquelle il nous a engendrés par le baptême; que, pour mettre cette chair en état de produire les effets réparateurs et conservateurs qui conviennent à une si haute vie, il puisse

Si quis dixerit, in sancto Eucharistiæ sacramento Christum unigenitum Dei Filium non esse cultu latriæ, etiam externo, adorandum; atque ideo nec festiva peculiari celebritate venerandum, neque in processionibus, secundum laudabilem et universalem Ecclesiæ sanctæ ritum et consuetudinem, solemniter circumgestandum, vel non publice, ut adoretur populo proponendum, et ejus adoratores esse idololatras; anathema sit. (Conc. Trid. Sess. XII. can. VI.)

Si quis dixerit, non licere sacram Eucharistiam in sacrario reservari, sed statim post consecrationem adstantibus necessario distribuendam, aut non licere ut illa ad infirmos honorifice deferatur; anathema sit. (*Ibid.*, can. VIII.)

opérer les plus étonnants miracles, c'est ce qui n'est pas douteux pour ceux qui croient à sa divinité. Une modification, une transformation de substances existantes, ne sauraient dépasser le pouvoir de celui qui, de rien, a fait toutes choses. D'accord avec nous sur la toute-puissance du Sauveur, l'hérésie n'a pas le droit d'hésiter devant la question de possibilité. Nous n'avons donc à débattre avec elle qu'une question de fait, à savoir : Jésus Christ a-t-il réellement voulu nous donner son corps et son sang dans le sacrement qu'il a institué à la dernière cène ?

Or, je prétends, Messieurs, que si Jésus-Christ a eu ce dessein, il ne pouvait pas l'exprimer en d'autres termes que ceux dont il s'est servi, lorsque, après avoir béni le pain et vin, il dit à ses disciples qui soupaient avec lui : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. Buvez tous : voilà mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour un grand nombre en rémission des péchés[1] ». Y a-t-il rien

1. Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et comedite : *Hoc est corpus meum*. Et accipiens calicem gratias egit, et

de plus clair ? — « Ces paroles, dit un célèbre controversiste, sont par elles-mêmes si explicites et si positives qu'il est impossible d'y rien ajouter par réflexion ni commentaire. On ne saurait exprimer la doctrine catholique d'une manière à la fois plus simple et plus catégorique [1] ». Si ces paroles n'expriment pas la doctrine catholique, c'est-à-dire la volonté formelle de Jésus-Christ de donner son corps et son sang, il faut qu'elles nous soient expliquées, ou par celui qui les a prononcées ou par ceux qui les ont entendues ; car l'herméneutique et la philologie nous obligent à les prendre au sens littéral, sous peine de livrer l'Écriture à toutes les débauches d'interprétation que voudra se permettre l'esprit humain. Quand l'Évangile dit : « Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* [2], » quand Jésus-Christ affirme que lui et son Père ne sont qu'un : « *Ego et Pater unum*

dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes : *Hic est enim sanguis meus* novi testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. (Matth., cap. XXVI, 26-28.) Cf. Marc., cap. XIV, Luc., cap. XXII.

1. Cardinal Wiseman. *Conférences sur les doctrines et les plus importantes pratiques de l'Église catholique.* (Conf. XV.)

2. Joan., cap. I, 14.

sumus [1], » ils ne parlent pas plus clairement que dans ces propositions : « Ceci est mon corps ; Ceci est mon sang ». Pourquoi ne m'attacherai-je pas au sens littéral de ces dernières, malgré les protestants, comme je m'attache au sens littéral des premières, malgré les Nestoriens et les Ariens ? Expriment-elles une chose impossible ? — Non, — puisque je ne puis démontrer rationnellement cette impossibilité, et que je sais que le Fils de Dieu est tout puissant. Indiquent-elles, ne serait-ce que par insinuation, un sens figuré ? — Non plus. — Elles indiquent une chose faite, une réalité présente. La langue dans laquelle ces paroles ont été dites est-elle si pauvre que l'idée de représentation et de figure n'y puisse s'exprimer que par le verbe *être*, et qu'il faille absolument dire : ceci est mon corps, pour *ceci représente, figure, symbolise mon corps?* — Nullement — « On affirme, dit un savant cardinal, que la langue syriaque ne contient aucun mot pour exprimer l'idée de représenter ; elle en contient plus de quarante. J'oserai dire qu'elle en con-

1. Joan., cap. X, 30.

tient plus que toutes les langues connues[1]. » Enfin, les habitudes du langage nous permettent-elles de recourir d'emblée au sens métaphorique? — Point du tout. — On dit fort bien d'un homme : c'est un lion, un aigle, un mouton, un serpent, et tout le monde comprend qu'il n'est ici question que d'une ressemblance lointaine de l'homme avec l'animal. Mais, nulle part et en aucune langue, que je sache, on ne dit d'un homme : c'est un pain; d'un pain : c'est un homme. Si donc Jésus-Christ, Fils tout-puissant de Dieu, capable des plus grandes et des plus incompréhensibles merveilles, me dit, en me montrant du pain : « Ceci est mon corps, » je suis obligé de prendre ses paroles à la lettre, à moins qu'il ne s'explique.

Or, Messieurs, Jésus-Christ ne s'explique pas ; et ceux qui l'ont entendu, si attentifs, en d'autres occasions, à relever le sens figuré de ses paroles, se taisent présentement. Quand ils rapportent cet avertissement de leur Maître : « Gardez-vous du levain des Pharisiens, » ils

1. Wiseman. Ouvr. cité plus haut

ajoutent aussitôt : « *Quod est hypocrisis* [1] : C'est de l'hypocrisie qu'il s'agit. » Quand Jésus-Christ dit aux Juifs : « Renversez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours, » ils ont soin de faire remarquer qu'il veut parler du temple de son corps : « *Ille autem dicebat de templo corporis sui*[2]. » Mais, après ces étonnantes paroles : « Ceci est mon corps : Ceci est mon sang, » aucune explication.

Pourquoi cela, Messieurs ? — Parce qu'ils étaient avertis et qu'ils n'avaient plus à faire qu'un acte de foi. L'institution de l'Eucharistie était précédée d'une promesse dans laquelle Jésus-Christ avait impitoyablement écarté toute figure, tout symbole, toute métaphore. Il avait dit aux foules nourries par lui dans le désert d'un pain miraculeux : « Moi, qui suis descendu des cieux, je suis le pain vivant. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair qui sera livrée pour le salut du monde. »

Étonnement et contestation parmi les Juifs :

1. Luc., cap. XII, 1.
2. Joan., cap. II, 21.

« Comment, disaient-ils, peut-il nous donner sa chair à manger? » Certes, c'était bien le moment de l'expliquer, et d'invoquer la métaphore pour calmer l'effarement d'un auditoire scandalisé par la rebutante perspective d'une scène d'anthropophagie. Et bien, non : Jésus aggrave, par une affirmation plus nette et une sorte de serment, le sens de ses paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage... Encore une fois : voilà le pain descendu des cieux. C'est plus que la manne que vos pères ont mangée dans le désert, car ils sont morts. Qui mange ce pain vit éternellement. » Sur ces instances, les disciples eux-mêmes se révoltent et s'écrient : « Ces paroles sont dures, et qui peut les entendre? » Et le Maître insiste encore : « Cela vous scandalise; mais que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'homme, qui vous promet sa chair, monter aux cieux

d'où il est venu? » Il s'en ira dans sa chair et il restera dans sa chair. Quel mystère! Cependant, parce qu'il a devant lui les apôtres de ce mystère, il les préserve de l'erreur des Capharnaïtes qui l'entendaient d'une manière repoussante. C'est bien sa chair qu'il donnera, mais comme nourriture vivifiante de l'esprit, par une manducation spirituelle, et non comme aliment grossier du corps, par une manducation charnelle. Quelques-uns, pourtant, ne pouvant porter le fardeau d'une pareille doctrine, se retirent de lui. Et, se tournant vers les douze, Jésus leur dit : « Et vous, est-ce que vous voulez vous en aller aussi[1] ? — Ces affirmations, ces serments, ces promesses, les Apôtres en avaient gardé le souvenir. Voilà pourquoi, Messieurs, lorsque le Sauveur leur dit à la dernière cène : « Ceci est mon corps : Ceci est mon sang, » ils se taisent, croient et adorent.

N'eussions-nous pas cette solennelle promesse du Sauveur, qui ne nous permet plus aucune hésitation sur le sens des paroles de l'institution, nous ne pourrions nous défendre

1. Joan., cap. VI, 51-69.

de les prendre au pied de la lettre, sans outrager celui qui les a prononcées.

Depuis longtemps annoncée par les oracles, l'heure terrible allait sonner. Jésus devait tomber bientôt entre les mains de ses ennemis et être immolé à leur haine impie. Il connaissait le marché du traître qui l'avait vendu, et la décision prise par les prêtres et les anciens de se saisir de lui dans la nuit même du jour de sa dernière pâque. Maître, père et ami des chers disciples qu'il a comblés de tant de bienfaits, il ne veut pas les quitter sans faire son testament. Que va-t-il leur laisser, lui, le pauvre, qui, pendant trente ans, n'a vécu que des fruits d'un humble travail, et, pendant les trois années de sa vie apostolique, que du pain de la charité? Je n'en sais rien encore ; mais le legs doit être immensément précieux, si j'en juge par ses touchants préparatifs et par ses grandioses accompagnements. Écoutez :

« J'ai désiré du plus grand des désirs, dit le Sauveur, de manger cette pâque avec vous, avant de souffrir[1]. » Et puis, il se lève de table,

1. Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar. (Luc., cap. XXII, 15.)

et se met à l'action la plus étrange et la plus étonnante qu'on lui ait vu faire jusque-là. Agenouillé comme un serviteur aux pieds de ses disciples, il leur lave les pieds, malgré leurs résistances, et, se redressant, il leur dit : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Je vous ai donné l'exemple, ce que j'ai fait, faites-le vous-même. »

Humiliation profonde, promptement suivie d'une sublime révélation de sa grandeur. « Maintenant, s'écrie-t-il, le Fils de l'homme est connu et Dieu est connu en lui... Qui me voit, voit mon Père. Ne croyez-vous pas tous que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Ce que je dis, c'est mon Père qui le dit ; ce que je fais, c'est mon Père qui le fait. Je suis sorti de Dieu, mon Père, pour venir dans le monde ; maintenant, je quitte le monde pour aller à mon Père. »

Il s'est fait connaître : Il apprend à ses disciples ce qu'ils sont : « Je suis la vigne et vous êtes les rameaux. » Quiconque ne restera pas attaché au tronc vivant, dont la sève sanglante communique à nos actions la grâce, ne sera qu'une branche inutile et bonne à être jetée

au feu. Vertus et bonnes œuvres, sans la grâce de Jésus-Christ, tout est perdu pour l'éternité.

Il a révélé la vraie vie ; il en rappelle la grande loi, le commandement qui résume tous les commandements : « Demeurez dans mon amour... Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Ses disciples sont troublés ; il leur donne sa paix. Ils sentent leur faiblesse et leur impuissance ; il promet l'efficacité à toutes leurs prières. Ils ont peur de l'abandon ; il leur annonce un consolateur. Ils craignent l'insuccès de leur mission ; il leur confère la puissance des miracles. Ils redoutent les persécutions ; il les rassure : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ». Ils pleurent ; et, pour adoucir l'amertume de ses adieux, il les appelle « ses amis et ses petits enfants. » Il ne les précède que pour aller leur préparer une place, et il leur enseigne la manière d'y arriver : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » La voie de tous, même des anges, la vraie voie qui conduit à la vraie vie. La voie, par où l'on va ; la vérité, où l'on arrive ; la vie, où l'on demeure. La voie,

par ses vertus ; la vérité, par sa doctrine ; la vie, par sa grâce. La voie, dans l'exemple ; la vérité, dans la promesse ; la vie, dans le terme : « *Ego sum via, veritas et vita.* »

Enfin il se lève, et, les yeux tournés vers le ciel, les mains étendues sur ses enfants, il fait comme le père de famille à son heure dernière : il prie et il bénit. « Père saint, dit il, l'heure est venue ; une dernière fois, faites connaître votre Fils, pour que votre Fils vous fasse connaître ; car, vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, c'est la vie éternelle. Je vous ai glorifié, j'ai consommé mon œuvre ; rendez-moi la gloire qui m'appartient, la gloire que j'avais dans votre sein, avant que le monde fût créé... Avant de mourir, je prie pour ceux que vous m'avez donnés ; sanctifiez-les dans la vérité, car c'est pour eux que je me suis sanctifié ; qu'ils soient un, entre eux, comme nous sommes un... Père saint, Père juste ! Je prie aussi pour ceux qui doivent croire en moi sur leur parole. Qu'ils soient consommés dans l'unité. Joie, vérité, lumière, amour, que tous ces biens soient à eux. Oui, que l'amour dont

vous m'avez aimé soit en eux, comme je suis moi-même en eux[1]. »

Quels enseignements ! quelles leçons ! quelles promesses ! quelle bonté ! Après cela, Messieurs, ne comprenez-vous pas que, si Jésus-Christ donne quelque chose, il faut que ce don soit en rapport avec une doctrine si élevée, avec les manifestations d'un si grand amour? Qui donc me fera croire que ces touchants préparatifs, que ces grandioses accompagnements, se font autour d'un morceau de pain, misérable figure de celui qui s'en va? Non, non, cela est impossible. Le testament de mon Sauveur ne peut être clos que sur un don parfait. Si l'Eucharistie est vraiment le sacrement de son corps et de son sang, oh ! alors, je comprends la scène sublime de ses adieux. Son humiliation aux pieds de ses disciples est une préparation aux anéantissements eucharistiques. Les miracles qu'il opère pour s'anéantir sont bien l'œuvre de son Père, car il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire de si grandes merveilles. Si je dois vivre de la vie de

1. Lisez Joan., cap. XIII, XIV, XV, XVI et XVII.

mon Sauveur, je sais où il faut boire la sève divine qui me transforme et me féconde. Si je dois me vouer à l'amour, j'ai sous les yeux l'exemple du plus grand des amours. Je puis compter sur l'efficace de mes prières, quand j'ai près de moi, priant avec moi et en moi, un si grand intercesseur. Je ne crains plus les fureurs de la persécution, si je puis posséder en mon âme le vainqueur de l'enfer et de la mort. Je sais où je vais, je vois clair, je me sens vivre, si la voie, la vérité et la vie sont en moi. Les vœux de mon Seigneur Jésus-Christ sont accomplis : Il est connu par sa note la plus divine, car il n'y a que l'amour infini d'un Dieu qui puisse donner ce qu'il donne en son sacrement ; la gloire qu'il demande à son Père, il l'obtiendra, d'un bout du monde à l'autre, de l'Église humblement prosternée devant l'Eucharistie. Je crois à l'unité, à la consommation dans l'unité, puisque, par la chair et le sang de mon Sauveur, je puis m'unir intimement à lui, et, par lui, au Père qui l'engendre et le possède éternellement. Le legs du Christ explique donc et complète les paroles de son testament. Encore une fois, je ne comprends

bien l'harmonie de ce grand acte qu'en prenant à la lettre ces paroles : « Ceci est mon corps : Ceci est mon sang. »

Du reste, Messieurs, tout nous convie à cette interprétation littérale, si nous considérons le testateur lui-même, son caractère et ses intentions.

Jésus est la sincérité même, sincérité grave et intelligente qui ne s'est jamais démentie dans tout le cours de sa vie apostolique. Évidemment, elle ne se démentira pas à l'heure de la mort. Ce n'est pas quand un homme va mourir qu'il ruse ou se néglige dans son langage. Pressé par l'amour de ceux qu'il laisse après lui, et par l'attente des choses éternelles, il sent le besoin d'être clair et sincère. Les ambiguités nuiraient à la paix de sa famille et à l'honneur de sa mémoire. Il dit donc ce qu'il sait, il définit ce qu'il donne, et sa parole semble réfléchir la lumière du monde meilleur où il doit bientôt entrer. Combien plus, Messieurs, si cet homme est Dieu, père d'une famille immense et éternelle dont la foi est la vie, où la paix ne peut être assurée que par l'unité de la doctrine, où l'unité de la doctrine

dépend de la clarté des révélations, particulièrement de ces révélations suprêmes qui prennent la forme du testament. Jésus-Christ, avant de mourir, devait parler sans ambiguïté. Du reste, les Apôtres, habitués au langage figuré et parabolique de leur Maître, ont si bien compris l'intention qu'il avait de s'exprimer clairement avant sa mort, qu'ils lui disent, après avoir entendu ses derniers discours : « *Ecce nunc palam loqueris et proverbium nullum dicis :* A cette heure, vous parlez ouvertement et non plus en paraboles ; il est inutile de vous interroger davantage : *Non opus est tibi ut quis te interroget*[1]. » Et l'on prétend, aujourd'hui, qu'en disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps, » Jésus-Christ a voulu ne nous en donner que la figure ! Mais, c'est une abominable plaisanterie ! Je suppose, Messieurs, qu'un ami lègue à deux d'entre vous un château et ses dépendances. Son testament s'exprime sans ambages. Votre ami a fort bien écrit, de sa propre main : « Je lègue, à messieurs un tel et un tel, mon château

1. Joan., cap. XVI, 29, 30.

et ses dépendances. » Vous n'avez plus qu'à entrer en possession. Or, voici que votre cohéritier, d'esprit bizarre et de caractère hargneux, vient vous dire : « Nous sommes dans l'erreur. Ce n'est pas son château que notre ami a voulu nous donner, mais bien cette petite photographie de cinquante centimes, qui représente, tant bien que mal, son domaine. » Que penserez-vous de cela? Que le testateur a mal parlé ou qu'il s'est moqué de vous ? — Nullement ; mais que votre cohéritier est un sot ou un mauvais plaisant. — Messieurs, c'est la même chose pour l'Eucharistie. Quand Jésus-Christ, mon maître, mon père, mon ami, clôt son testament par un legs, quand il dit de ce legs : « Ceci est mon corps, » je connais trop son intelligente sincérité et sa sainte gravité pour croire qu'il s'exprime mal ou qu'il me trompe avant de mourir, et j'ai la conviction que mon cohéritier protestant manque de bonne foi, s'il n'a pas reçu quelque mauvais coup qui trouble son bon sens.

Après avoir interrogé le caractère du testateur, j'interroge ses intentions.

Il est manifeste que Jésus-Christ est venu

remplacer la loi judaïque par une loi plus parfaite, et les figures de l'ancienne alliance par d'augustes réalités. Tout était figure pour nos pères, dit l'apôtre saint Paul : *Omnia in figuris contingebant illis*[1] : les personnes, les événements, les institutions, les cérémonies, le culte. Dans ce vaste ensemble de symboles, les sacrements étaient représentés par des signes, et, entre tous les sacrements, celui dont je vous expose présentement le mystère. Le pain et le vin offerts par Melchisédech, la manne, l'agneau pascal, les sacrifices, étaient des figures de l'Eucharistie. Admettons la vérité des paroles du Christ instituant le mystérieux sacrement de son corps et de son sang, le progrès de la loi nouvelle sur la loi ancienne est immense, et les intentions du Sauveur sont remplies au delà de toute espérance. Au contraire, supprimons le mystère, ne voyons que du pain et du vin dans l'Eucharistie, nous ne sortons pas de l'ère des figures et des symboles, la loi nouvelle reste au niveau de la loi ancienne : Que dis-je? — elle tombe au-dessous d'elle.

1 I Cor., cap. X, 11

Le grand acte religieux de la loi ancienne, le sacrifice, n'était que la figure du sacrifice de la croix ; mais quelle figure pompeuse et saisissante ! Les victimes, couronnées de fleurs, étaient amenées par les lévites, qui les couchaient sur l'autel ; les prêtres, revêtus des ornements sacrés, les égorgeaient ; le peuple, dans le recueillement et la stupeur, attendait la fin de ce drame sanglant, pendant que le chœur aux mille voix chantait des hymnes prophétiques. Et ce n'était pas une seule victime qu'on sacrifiait, c'était cent, c'était mille, c'étaient des hécatombes dont le sang coulait sous le couteau des sacrificateurs. Rien de plus auguste et de plus expressif pour représenter les milliers de vies concentrées, en quelque sorte, dans la personne et l'immolation du Sauveur.

Et, à la place de ce spectacle grandiose, il ne nous resterait rien, rien qu'un acte vulgaire s'accomplissant sur de vulgaires substances. Mais, Messieurs, cet acte, de quelque pompe qu'on l'entoure, n'est qu'un rite pitoyable, si on le compare à l'œuvre de mort qui faisait jaillir un fleuve de sang dans lequel Israël

venait se purifier de ses iniquités. Sacrement de la loi nouvelle, l'Eucharistie, réduite à la condition d'un simple mémorial, sans une réelle présence et immolation de Jésus-Christ, est inférieure aux figures de l'antiquité, et les institutions divines vont en décroissant. Qui ne comprend que cette déchéance est contraire aux intentions du Sauveur, qui venait appliquer aux institutions divines la grande loi du progrès ?

Encore, s'il n'y avait qu'une déchéance ! Mais il y a dépravation. Le Christ a voulu régénérer le culte divin : « Ses enfants adoreront Dieu, dit-il, en esprit et en vérité[1]. » Et voilà que, contre ses intentions et par son incurie, il introduit dans le monde un vaste fétichisme. Pourquoi s'est-il borné à dire : « Ceci est mon corps, » quand il pouvait si facilement s'expliquer ? D'innombrables légions d'âmes ont été trompées, depuis dix-huit siècles, par sa parole, et ont adoré la matière.

1. Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit, qui adorent eum. (Joan., cap. IV, 23.)

Si le protestantisme a raison, l'immense majorité du peuple chrétien, qui se croit en progrès sur le peuple juif, rampe à ses pieds, déshonorée par l'idolâtrie.

Les fils d'Israël se servaient des figures, comme d'une échelle mystérieuse, pour s'élever vers Dieu dans la personne de son promis. Le chrétien adore des signes vides, bâtit des temples, les décore, fait fumer l'encens, chante des hymnes en l'honneur d'une vulgaire substance, prostitue à son culte le génie et les arts, et outrage, par une grossière et honteuse substitution, celui qu'il prétend honorer. Voilà donc les adorateurs en esprit et en vérité que nous a promis le Sauveur ! Horreur ! L'œuvre du Christ est une œuvre manquée, et cela par sa faute : parce qu'il ne s'est pas expliqué, quand il le pouvait et quand il le devait.

N'est-ce pas, Messieurs, que votre bon sens se révolte contre ces blasphèmes ? Avec un auteur, contemporain de la Réforme, vous vous écriez : « Non, non, jamais on n'a pu, jamais on ne pourra me persuader que Jésus-Christ, qui est la vérité et la charité mêmes, ait souffert si longtemps que l'Église, son épouse bien-

aimée, s'attachât à une erreur aussi abominable que l'adoration d'un morceau de pain[1]. »

Il y a donc autre chose que ce qui paraît au regard dans l'Eucharistie : le corps, le sang, l'âme, la divinité du Sauveur. Adorer, ce n'est point aller contre ses intentions, mais s'y conformer. L'Église a bien fait de prendre ses paroles à la lettre.

Le patriarche de la Réforme, lui-même, n'a pas pu se défendre contre leur irrésistible clarté. « Je voudrais, dit-il, trouver un homme assez habile pour me prouver qu'il n'y a que du pain et du vin dans l'Eucharistie : il me rendrait un grand service. J'ai sué à l'étude de cette question, mais je me sens enchaîné, le texte de l'Évangile est trop clair[2].... Le docteur Carlostadt tourmente le pronom *hoc*, Zwingle s'en prend au verbe *est*, Œcolampade

1. ..... Tandiu passurum fuisse dilectam sponsam suam hærere in errore tam abominando, ut crustulum farinaceum pro ipso adoraret. (Erasm., *Epist. ad Ludovic. Berum.*)

2. Vellem quod posset aliquis mihi persuadere, nihil esse in Eucharistia, præter panem et vinum, magno ille beneficio me devinciret; jam sæpe gravibus curis in hac materia desudavi: Verum ego me captum video. Nulla elabendi via relicta est, textus Evangelii nimis est apertus. (Luther : *Epist. ad Argentinenses.*)

torture le mot *corpus*, d'autres martyrisent tout le texte. Ce n'est pas moi qui le leur expliquerai ; ils peuvent consulter les enfants de sept ans qui apprennent à épeler. Pour moi, je les défie de m'apporter une Bible où se trouvent ces paroles : Ceci est le signe de mon corps. S'ils n'en ont point, qu'ils se taisent [1]. » — Et Melancthon, fidèle écho du maître, s'écrie : « Les paroles du Christ brillent comme la foudre, et l'esprit terrifié n'a rien à leur objecter [2]. »

Il est vrai que Luther, en admettant le mystère de la présence réelle, sacrifiait celui de la transsubstantiation ; mais il était condamné par les paroles mêmes dont il invoquait l'autorité en faveur de sa demi-orthodoxie. Jésus-

1. Rogamus sacramentarios ne petant a nobis ut illum textum (*Hoc est corpus meum*) probemus. Possunt enim ea de re consulere pueros vix septem annum natos, qui in scholis istorum verborum syllabas colligere discunt... Ostendant biblias in quibus scriptum est : *Hoc est corporis mei signum*. Quod si non possunt præstare, imperent stylo suo quietem, donec ejusmodi biblias in medium afferant... Doctor Carlostadius ex his sacrosanctis vocabulis, *Hoc est corpus meum*, misere detorquet pronomen *hoc*. Zuinglius autem verbum substantivum *est* macerat. Œcolampadius nomen *corpus* torturæ subjicit. Alii totum textum excarnificant. (Luth., *Apolog. De Cœna Domini*).

2. Ista verba : *Hoc est corpus meum*, fulmina erunt. Quid his opponet mens perterrefacta ? (*De veritate corporis et sanguinis.*)

Christ n'a pas dit : « *Hic panis est corpus meum :* Ce pain est mon corps. » Il n'a pas dit non plus : « *Hic est corpus meum :* Ici, c'est-à-dire dans ce pain, il y a mon corps. » Mais, se servant à dessein du plus vague déterminatif pour désigner ce qui reste du pain, les accidents, après que la substance a disparu dans le merveilleux changement qui lui substitue une autre substance, il a dit : « *Hoc est corpus meum :* Ceci est mon corps ; » enveloppant de la même clarté deux mystères à la fois.[1]

Jésus est tout entier dans l'Eucharistie ; il y est par la miraculeuse conversion de la subs-

1. Quidam posuerunt post consecrationem substantiam panis et vini in hoc sacramento remanere... Sed hæc positio contrariatur formæ hujus sacramenti, in qua dicitur : *Hoc est corpus meum :* Quod non esset verum, si substantia panis ibi remaneret : Nunquam enim substantia panis est corpus Christi ; sed potius esset dicendum : *Hic est corpus meum.* (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 2.)

Signanter non dicit Dominus : *Hic panis est corpus meum,*..... neque *Hoc corpus meum est corpus meum*, sed in generali : *Hoc est corpus meum*, nullo nomine apposito a parte subjecti ; sed solo pronomine, quod significat substantiam in communi, sine qualitate, id est forma determinata. (*Ibid.*, quæst. 78, a. 5.)

Convenienter terminus conversionis *a quo* exprimitur per pronomen demonstrativum relatum ad accidentia quæ manent ; terminus autem *ad quem* exprimitur per nomen significans naturam ejus in quod fit conversio, quod quidem est totum corpus Christi. (*Ibid.*, a. 2.)

tance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang. Telle est, Messieurs, la conclusion qu'il faut logiquement tirer de paroles du Sauveur.

Cette conclusion est celle de tous les siècles chrétiens, depuis l'interprétation de saint Paul jusqu'à nos jours. Le grand apôtre, après avoir exposé aux fidèles de Corinthe la doctrine qu'il tenait de Dieu, et rappelé la dernière cène ainsi que les paroles de Jésus-Christ, ajoute ce solennel et sévère avertissement[1] : « Quiconque mange le pain eucharistique et boit le calice du Seigneur indignement se rend coupable de crime envers le corps et le sang du Sauveur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même avant de manger ce pain et de boire ce calice ; car, encore une fois, qui mange et boit sans être digne, mange et boit son propre jugement, parce qu'il agit comme s'il ne croyait pas que le corps du Seigneur est là.[2] » Évi-

1. I Cor., cap. XI, 23-26.

2. Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit : non dijudicans corpus Domini : ... μὴ διακρίνων τὸ σῶμα τοῦ Κυρίου. (*Ibid.*, 27-29.)

demment, l'Apôtre n'eût pas parlé ainsi, si l'Eucharistie n'eût été qu'une simple représentation. L'eau bénite est une chose sainte, mais je ne sache pas qu'on se rende digne de damnation pour en user légèrement. Il en serait de même de l'Eucharistie, si le sacrilège qui en abuse ne profanait qu'un signe, sans outrager la réelle et substantielle présence d'une personne divine.

L'Apôtre croyait à cette présence, rien de plus manifeste, et il exprime la foi de la primitive Église. Cette foi se cache d'abord, pour échapper aux critiques inintelligentes et grossières du paganisme; mais pas si bien, cependant, qu'elle ne transpire et n'apparaisse dans les stupides calomnies qui accusent les premiers chrétiens d'infanticide et d'anthropophagie [1]. L'heure vient enfin où elle brise

1. On lit dans les Actes des martyrs que les païens ayant entendu dire à des esclaves catéchumènes que les chrétiens se nourrissaient dans leurs mystères de chair et de sang humains, le peuple de Lyon entra en fureur. Les juges voulurent contraindre la vierge Blandine, par la violence des tourments, à révéler ce qui se passait dans les assemblées chrétiennes. Mais cette pauvre petite servante, pleine d'une prudence toute divine, sut réfuter la calomnie, sans trahir le secret des saints mystères. « Comment, dit-elle, les chrétiens pourraient-ils manger des enfants, puisqu'il ne leur est même

les entraves de la loi du secret, et, alors, elle s'explique hautement et clairement, dans les apologies, les réfutations et les instructions publiques. Ecoutez, je vous prie, les témoignages de nos pères dans la foi :

« Ce n'est point, disent-ils, un pain et un breuvage vulgaire que nous recevons, mais la chair et le sang de celui qui s'est incarné pour notre salut [1]. — La même chair qui a souffert pour nos péchés [2]. — Notre chair à nous s'en

pas permis de goûter le sang des animaux? » (Ruinart. *Acta martyrum sincera*, pag. 51 et seq. Edit. Veron. 1731.)

1. Non enim ut communem panem, neque communem potum hæc sumimus, sed quemadmodum per Verbum Dei incarnatus Jesus Christus, Salvator noster, et carnem et sanguinem pro salute nostra habuit : sic etiam per preces Verbi Dei ab ipso Eucharistiam factum cibum, ex quo sanguis et carnis nostræ per mutationem aluntur, illius incarnati Jesu, et carnem et sanguinem esse edocti sumus. Οὐ γὰρ ὡς ἄρτον οὐδὲ κοινὸν πόμα ταῦτα λαμβάνομεν, ἀλλὰ ὃν τρόπον διὰ Λόγου Θεοῦ σαρκοποιηθεὶς Ἰησοῦς Χριστὸς Σωτὴρ ἡμῶν, καὶ σάρκα, καὶ αἷμα ὑπὲρ σωτηρίας ἡμῶν ἔσχεν : οὕτω καὶ τὴν δι' εὐχῆς Λόγου τοῦ Θεοῦ παρ αὐτοῦ εὐχαριστηθεισαν τροφήν. Ἐξ ἧς αἷμα καὶ σάρκες κατὰ μεταβολὴν τρέφονται ἡμῶν, ἐκείνου τοῦ σαρκοποιηθέντος Ἰησοῦ, καὶ σάρκα, καὶ αἷμα ἐδιδάχομεν εἶναι. (S. Justin., in *apolog.* 2 *ad Antoninum imperatorem.*)

2. Eucharistiam et oblationes non admittunt (hæretici). Quod non confiteantur Eucharistiam esse carnem Salvatoris quæ pro peccatis nostris passa est. Εὐχαριστίας καὶ προσευχῆς ἀπέχονται διὰ το μὴ ὁμολογεῖν τὴν εὐχαριστίαν σάρκα εἶναι τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ... τὴν ὑπὲρ τῶν ἁμαρτιῶν ἡμῶν παθοῦσαν. (S. Ignat., *Epist. ad Smyrn.* cap. 7.)

nourrit, afin que notre âme soit comme engraissée de Dieu [1]. — Nourriture admirable qui ne se consume pas [2]. — Car, dans un signe visible, l'essence divine est infuse [3]. — Ne pas la recevoir dans un cœur pur, c'est violer Dieu lui-même plus encore que par l'apostasie [4]. — La recevoir comme le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est devenir un même corps et un même sang avec lui [5]. — C'est par la consécration de la parole de Dieu que des choses destinées à l'usage des hommes deviennent

1. Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur. (Tertul., lib. *De resurrectione carnis.*)

2. Cœna disposita inter sacramentales epulas obviaverunt sibi instituta antiqua et nova; et consumpto agno, quem antiqua traditio proponebat, inconsumptibilem cibum magister apponit discipulis. (Serm., *De Cœna Domini*, inter opera S. Cyprian.)

3. Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie sed natura mutatus, omnipotentia verbi factus est caro; et sicut in persona Christi humanitas apparebat, et latebat divinitas, ita sacramento visibili ineffabiliter divina se infudit essentia. (*Ibid.*)

4. Vis infertur corpori ejus et sanguini : et plus modo in Dominum manibus atque ore delinquunt quam cum Dominum negaverunt. (S. Cyprian., Serm. 5. *De Lapsis.*)

5. In figura enim panis, dat tibi corpus suum, et in figura vini, dat tibi sanguinem suum, ut sumens corpus et sanguinem Christi, fias concorporeus et consanguineus ejus. Ἐν τύπῳ γὰρ ἀρτοῦ δίδοται σοί τὸ σῶμα, καὶ ἐν τύπῳ οἴνου, δίδοται σοί τὸ αἷμα, ἵνα γενῃ, μεταλαβων σώματος καὶ αἵματος Χριστοῦ, σύσσωμος καὶ σύναιμος αὐτοῦ. (S. Cyrill., *Catéches.* XXII, mystag. 7.)

l'Eucharistie, qui est le corps et le sang du Christ [1]. — Car il a voulu que ce qui n'était qu'un pain ordinaire devînt sa propre chair [2]. — Est-ce que la parole du Christ, qui a fait toutes choses de rien, ne peut pas changer ce qui était en ce qui n'était pas [3]? — Il a changé l'eau en vin, et nous ne croirions pas qu'il a changé le vin en son sang [4] ! — O l'admi-

1. Quæ deinde per sapientiam Dei in usum hominibus veniunt, et percipientia verbum Dei fiunt Eucharistia, quod est corpus et sanguis Christi. Ἔπειτα δὲ διὰ τῆς σοφίας τοῦ Θεοῦ εἰς χρῆσιν ἔλθοντα ἀνθρώπων, καὶ προσλαμβανόμενα τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ, Εὐχαριστία γίνεται. ὅπερ ἐστὶ σῶμα καὶ αἷμα τοῦ Χριστοῦ. (S. Iren., *Contra heræses*. Lib. V, cap. II, n° 3.)

2. Le Christ a voulu et établi que notre breuvage ordinaire devînt son propre sang dont notre sang est pénétré, que le pain devînt son propre corps par lequel nos corps grandissent et se préparent à la glorification. Τὸ ἀπὸ τῆς κτίσεως ποτήριον. αἷμα ἴδιον ὡμολόγησε, ἐξ οὗ τὸ ἡμετερον δεύει αἷμα, καὶ τὸν ἀπὸ τῆς κτίσεως ἄρτον ἰδιον σῶμα διεβεβαιώσατο, ἀφ' οὗ τὰ ἡμετερα αὔξει σώματα. (*Ibid.*, n° 2.)

Tu forte dicis meus panis est usitatus; sed panis iste est panis ante verba sacramentorum; ubi accesserit consecratio, de pane fit caro Christi. (S. Ambros., Lib. IV. *De Sacram.* cap. IV.)

3. Sermo ergo Christi, qui potuit ex nihilo facere quod non erat, non potest ea quæ sunt, in id mutare, quod non erant? Non enim minus est novas rebus dare quam mutare naturas. (Ambros., *De myster. init.* cap. IX.)

4. Aquam olim in vinum, quod sanguini affine est, in Cana Galilææ transmutavit : et eum parum dignum existimabimus, cui credamus, quum vinum in sanguinem transmutavit? Τὸ ὕδωρ ποτὲ εἰς οἶνον μεταβέβληκεν οἰκεῖον αἵματι ἐν Κανᾷ τῆς Γαλι-

rable chose! le Christ nous donne sa chair, sa divine personne immolée pour nous[1]. — Combien disent : Je voudrais voir sa figure, ses traits, sa beauté, moins que cela, son vêtement, sa chaussure! Mais, dans l'Eucharistie, c'est lui-même que vous voyez, lui-même que vous touchez, lui-même que vous mangez[2]. — Pensez-y et adorez. Car c'est le même corps qui est

λαίας· καὶ οὐκ ἀξιόπιστός ἐστιν, οἶνον μετάβαλὼν εἰς αἷμα; (S. Cyrill., *Cateches.* XXII, mystag. v.)

Quamobrem recte etiam nunc Dei verbo sanctificatum panem in Dei verbi corpus credimus immutari... Hæc autem tribuit virtute benedictionis in illud (corpus Domini) rerum quæ videntur (id est) panis et vini naturam mutans. (S. Greg. Nyss., *Orat.*)

Saint Cyrille appelle la transsubstantiation : μεταβολὴν, *mutationem;* saint Grégoire de Nysse, tantôt : μετοποίησιν, que l'on peut traduire de la même manière, tantôt : μεταστοιχείωσιν, *transelementationem*; saint Jean Chrysostome : μεταῤῥύθμισιν, *transformationem.*

1. Audiamus igitur tam sacerdotes quam alii, quam magna, quam admirabilis res concessa est, audiamus, oro, et perhorrescamus. Sacris carnibus suis nobis dedit impleri, seipsum immolatum proposuit 'Ακούσωμεν τοίνυν, καὶ ἱερεῖς, καὶ ἀρχόμενοι, τίνος κατηξιώθημεν· ἀκούσωμεν, καὶ φρίξωμεν. Τῶν ἁγίων σαρκῶν αὐτοῦ ἐμπλησθῆναι ἔδωκεν ἡμῖν, ἑαυτὸν παρέθηκε τεθυμένον. (S. Chrysos., *Homil.* 51. *in Matth.*)

2 Quot modo dicunt : vellem formam et speciem ejus, vellem vestimenta, calceamenta videre: ipsum igitur, vides ipsum tangis, ipsum comedis. Πόσοι νῦν λέγουσιν, ἐβουλόμην αὐτοῦ ἰδεῖν τὴν μορφὴν, τὸν τύπον, τὰ ἱμάτια, τὰ ὑποδήματα; 'Ιδοὺ αὐτὸν ὁρᾷς, αὐτοῦ ἅπτῃ, αὐτὸν ἐσθίεις. (Id., *Homil.* 83. *in Matth.*)

aux cieux et que les anges adorent[1]. — Ils tremblent devant lui, ils n'osent pas le regarder, tant de splendeur les éblouit; et nous, nous le mangeons, nous nous unissons à lui. Quel honneur[2] !

Ainsi parlent les Justin, les Ignace, les Irénée, les Tertullien, les Cyprien, les Ambroise, les Grégoire de Nysse, les Chrysostome. Si leurs témoignages ne vous suffisent pas, Messieurs, venez me demander les titres des ouvrages où les noms et les textes se trouvent par centaines; je vous les indiquerai, et vous pourrez vous convaincre qu'entre

1. Quia de corpore a nobis agitur, quicumque corporis sumus participes, quicumque gustamus sanguinem, cogitate quod illius sumus participes qui nihil ab illo differt qui supra sedet, qui adoratur ab angelis. Ἐπεὶ δὲ περὶ σώματος ἡμῖν ὁ λόγος, ὅσοι μετέχομεν τοῦ σώματος, ὅσοι τοῦ αἵματος ἀπολαυόμεθα τούτου, ἐννοεῖτε ὅτι τοῦ μηδὲν ἐκείνου διαφέροντος οὗδε διεστῶτος μετέχομεν πρὸς μετοχὴν, ὅτι ἐκείνου τοῦ ἄνω καθημένου, τοῦ προσκυνουμένου παρὰ ἀγγέλων. (S. Chrysos., *Homil.* 3. *in epist. ad Ephes.*)

2. Cogita quantum adèptus sis honorem, qua frueris mensa. Quod angeli tremunt videntes, nec sine metu respicere audent, ob fulgorem inde manantem, eo nos alimur, huic commiscemur factique sumus Christi unum corpus et una caro. Ἐννόησον ποίαν ἐπιμήθης τιμήν; ποίας ἀπολαύεις τραπέζης; Ὅπερ οἱ ἄγγελοι βλέποντες φρίττουσι, καὶ οὐδὲ ἀντιβλέψαι τολμῶσιν ἀδεῶς διὰ τὴν ἐκεῖθεν ἐκφερομένην ἀστραπὴν, τούτῳ ἡμεῖς τρεφόμεθα, τούτῳ ἀναφυρόμεθα, καὶ γεγόναμεν ἡμεῖς Χριστοῦ σῶμα ἓν καὶ σαρξ μία. (Id., *Homil.* 83. *in Matth.*)

toutes les traditions chrétiennes, il n'en est pas de mieux affermie que celle-là [1].

Remarquez, je vous prie, que les témoignages des Pères se recommandent à notre attention et à nos respects autrement que par l'autorité individuelle du génie, de la science et de la sainteté. Ils forment une chaîne ininterrompue dont les robustes anneaux se soudent ensemble, fortifiés par les définitions des conciles [2]; et

1. Cf. Bellarmin : *Tract. De Eucharistia.* Joan. Garetius : *Omnium ætatum, nationum ac provinciarum in veritatem corporis Christi in Eucharistia, Consensus per XVI annorum centenarios collectus.* (Anvers 1569.) Du Perron : *Traité du sacrement de l'Eucharistie. La perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le livre du sieur Claude.* (Quatre vol. avec le cinquième de Renaudot.)

2. Le deuxième concile de Nicée (VIIe Œcum.), après avoir rappelé l'institution de l'Eucharistie, conclut en ces termes : « Ergo liquido demonstratum est, quod nusquam Dominus, vel apostoli, aut Patres imaginem dixerunt sacrificium sine sanguine, quod per sacerdotem offertur, sed ipsum corpus, ipsum sanguinem. »

Dans le concile tenu à Rome sous le pontificat de Nicolas II (1059), Bérenger fut obligé d'anathématiser son erreur, qui consistait à dire qu'il n'y avait dans l'Eucharistie, après la consécration, qu'un simple signe, et non le vrai corps et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans un autre concile présidé par Grégoire VII (Rome 1079), il est obligé de confesser, de bouche et de cœur, le dogme de la *transsubstantiation.*

Sous Innocent III, le IIIe concile général de Latran (1215) emploie le mot même de transsubstantiation pour définir le mystère eucharistique, et prononce l'excommunication et

ces définitions, elles-mêmes, se trouvent en acte dans toutes les liturgies qui ont précédé l'ère du protestantisme. Il n'en est aucune dans laquelle on ne prie Dieu et son Esprit-Saint de changer, transformer, convertir les dons offerts sur l'autel au corps et au sang de Jésus-Christ, de faire, du pain et du vin, le corps et le sang de Jésus-Christ [1].

Je me demande, Messieurs, comment les protestants, dont un bon nombre confesse l'authenticité de notre tradition, osent substituer

l'anathème contre toute erreur contraire à la doctrine qu'il a exposée.

Le concile de Rome de 1413 condamne ces deux articles de Wiclef : 1° *Substantia panis materialis, et similiter substantia vini materialis manet in sacramento altaris.* — 2° *Accidentia panis non manent sine subjecto in eodem sacramento.*

Cette condamnation est confirmée par le concile de Constance (1414).

Le concile de Florence, dans sa dernière session (1439), définit la transsubstantiation en ces termes : *Substantia panis in corpus, et vini in sanguinem convertuntur.*

Cf. Les définitions du concile de Trente citées plus haut.

1 Cf. Lebrun: *Explication de la messe.* Bona : *Rerum liturgicarum.* C. Tomasi oper. Tom. 1. part. 1 : *De liturgia et psalmodia antiqua.* Renaudot : *Liturgiarum orientalium collectio.* Assemani : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ.* Mabillon : *De liturgia gallicana* Muratori : *Liturgia romana vetus.* En lisant ces ouvrages, on se convaincra que toutes les liturgies, dans leurs prières et leurs plus importantes cérémonies, confessent ou supposent la présence réelle et la transsubstantiation.

leur interprétation figurative au sens littéral si universellement et si constamment adopté. Encore, s'ils s'entendaient sur la manière d'expliquer les paroles du Sauveur. Mais leur fertile herméneutique a enfanté plusieurs centaines d'interprétations [1]. C'est beaucoup trop, vous l'avouerez. Il nous est permis d'attendre qu'ils s'accordent entre eux. Dussent-ils s'en tenir à un seul sens, s'il n'est pas le nôtre, nous leur dirons : C'est trop tard. Aucun homme sensé ne peut admettre que l'esprit chrétien ait attendu l'avènement des deux messieurs qu'on appelle Bérenger et Calvin, pour s'aviser qu'il n'y avait dans l'Eucharistie que la figure ou la vertu du Christ. D'autant que cette facile interprétation supprimait d'un seul coup les problèmes philosophiques dont se complique le mystère de la présence réelle. Ces problèmes, l'intelligence chrétienne les a affrontés plus d'une fois, depuis longtemps, et toujours elle a

1. Bellarmin signale un petit livre daté de 1577 dans lequel on énumère deux cents interprétations de ces quatre mots : *Hoc est corpus meum*. Le savant théologien les réduit à dix. Quatre affectent le démonstratif *Hoc*, deux le verbe *est*, trois le substantif *corpus*, une le pronom *meum*. (T. *De Eucharistia*, Lib. I, cap. VIII.)

demandé à la raison de se soumettre au mystère en y adorant la toute puissance de Dieu et la souveraine autorité de sa parole. Comprend-on un pareil aveuglement, une pareille ineptie, chez tant d'hommes illustres par leur talent, leur savoir et leur sainteté, si le sens figuratif des paroles de Jésus-Christ peut être vrai ? Et faudra-t-il croire qu'un chanoine capricieux et parjure, un clerc atrabilaire et de réputation problématique, soient devenus tout d'un coup, après dix ou seize siècles de grossière erreur, les seuls confidents des desseins et des volontés du Sauveur ? Non, Messieurs, non, nous ne ferons pas cette injure au bon sens. Il se refuse à admettre une si longue et si vaste erreur d'interprétation de la parole de Dieu, et se croit obligé de voir dans la tradition catholique la signification officielle du testament de Jésus-Christ, en même temps que la transmission légale et perpétuelle du don qu'il nous a fait de son corps et de son sang, par les paroles sacramentelles sur lesquelles j'ai établi ma démonstration.

Cette démonstration n'explique pas le mystère eucharistique ; et il y en a, je le sais, qui

voudraient comprendre ce mystère avant de reconnaître qu'il existe. Singulière prétention ! C'est à peu près comme si un homme sans instruction refusait un héritage annoncé par dépêche télégraphique, jusqu'à ce qu'il eût étudié à fond la physique et compris le mécanisme et le fonctionnement des appareils auxquels il doit la connaissance de sa bonne fortune. Nous essayerons bientôt, Messieurs, de vaincre les répugnances de la raison, en lui démontrant que ses fins de non-recevoir sont injustes et mal placées. Pour le moment, je me contente de la mettre en face de la parole de Dieu, souverain motif de notre foi. Si elle veut bien regarder les choses de près, elle reconnaîtra que toutes les difficultés dont elle s'autorise pour écarter le mystère eucharistique ont leur fondement dans le témoignage des sens. Or, les sens ne sont pas d'accord en cette grave question : il en est un qui proteste contre tous les autres. La vue, le toucher, le goût, ne saisissent que des phénomènes qui peuvent nous tromper : l'ouïe recueille l'infaillible parole de Dieu. N'est-ce pas à celui-là qu'il faut se confier, plutôt qu'aux autres ; et saint Thomas, le

chantre de l'Eucharistie, ne fait-il pas entendre le cri de la raison même, lorsqu'il dit :

Visus, tactus, gustus in te fallitur;
Sed auditu solo, tuto creditur.
Credo quidquid dixit Dei Filius :
Nil hoc veritatis verbo verius.

Oui, mes sens me trompent ; je ne crois qu'à ce que j'entends : je crois à la véridique et infaillible parole du Fils de Dieu ; et, guidé par l'ouïe, je me plonge, les yeux fermés et les mains liées, dans les ténèbres sacrées du mystère eucharistique.

On vint dire un jour à Simon, comte de Montfort, que tout le peuple voyait, dans l'hostie exposée à sa vénération, un lumineux enfant qui bénissait ses adorateurs. « Je n'ai pas besoin d'y aller voir, » répondit ce grand chrétien à ceux qui l'invitaient à jouir du consolant spectacle de ce prodige, « ma foi est fermement établie sur la parole de mon Dieu; cela me suffit pour croire qu'il est dans son sacrement. » Si le comte de Montfort pensait n'avoir pas besoin de miracle pour rendre sa foi plus ferme, qu'eût-il répondu aux esprits frondeurs qui s'éloignent du mystère parce

que la parole de Dieu leur semble dure à la raison ? — Sans doute, ce que l'apôtre Pierre répondit à son Maître : « Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* »

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LES MIRACLES EUCHARISTIQUES

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LES MIRACLES EUCHARISTIQUES.

Monseigneur[1], Messieurs,

Confiant dans la véridique et infaillible parole de Dieu, je me suis jeté, les yeux fermés, dans les abîmes du mystère eucharistique. J'y voudrais méditer tranquillement sur l'amour du Christ béni qui se donne à nous; mais j'entends l'esprit humain révolté se récrier contre les étranges opérations de sa puissance. Ces opérations, nous n'avons fait que les entrevoir, en exposant la doctrine de l'Église, et nous avons tout de suite humilié notre étonnement, notre stupeur tremblante, devant la parole divine qui affirme le mystère.

Aujourd'hui, nous allons ouvrir les yeux.

1. Monseigneur Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris

au risque d'être éblouis, et nous verrons comment Dieu, pour arriver jusqu'à nous dans son sacrement, fait fléchir sous sa main souveraine toutes les lois qui semblent lui barrer le passage ; nous compterons les miracles eucharistiques. A la raison qui conteste leur possibilité, nous montrerons qu'elle ne peut justifier ses contestations par aucun argument vainqueur, et qu'en définitive, dans un mystère où sa puissance bornée se débat contre la toute-puissance de Dieu, il faut qu'elle se décide à subir les miracles, précisément parce que Dieu affirme qu'il les a faits.

I

Partons de cette parole de Jésus-Christ : « Je suis le pain vivant... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* » Les Capharnaïtes se révoltent contre cette parole, les disciples, eux-mêmes, trouvent qu'elle est dure à en-

tendre[1]. Ils ont raison, si c'est sous sa forme terrestre que Jésus-Christ doit donner sa chair en pâture à ceux qu'il aime. Mais tel n'est pas son dessein. Sa chair terrestre ne saurait suffire aux largesses qu'il veut faire, ni non plus sa chair glorifiée par la résurrection. Lui, qui a pris tant et de si admirables précautions pour ne recevoir qu'une chair immaculée de la race souillée dont il est issu et pour voiler les splendeurs de sa divinité, n'est point homme à rebuter nos délicatesses et à épouvanter notre faiblesse. Nous reculerions d'horreur devant ses membres saignants, nous serions foudroyés par l'éclat de sa gloire, et rien ne pourrait nous décider à la douce, profonde, intime et sanctifiante union que le Christ a rêvée pour nous. S'il doit entrer en nous, ce ne peut être que sous la forme d'un aliment qui nous soit familier[2]... Sa chair est une nourriture, sa chair est un pain, et c'est

1. Cf. Joan., cap. VI.

2. Non est consuetum hominibus, sed horribile carnem hominis comedere et sanguinem bibere. Et ideo proponuntur nobis caro et sanguis Christi sumenda sub speciebus illorum quæ frequentius in usum hominis veniunt, scilicet panis et vini. (*Summ. Theol.*, III P. quæst. 75, a. 5.)

précisément sous l'apparence du pain qu'il nous la présente, en disant : « *Accipite et manducate : hoc est corpus meum :* Prenez et mangez : ceci est mon corps. »

Il se met donc dans le pain, sous le pain, avec le pain, il y entre, il s'en enveloppe, il y réside : *In pane, sub pane, cum pane.* Et c'est déjà un grand miracle que cette pénétration d'une matière inerte par un corps vivant.

Eh bien ! non, Messieurs : je vous l'ai déjà dit, cette conception luthérienne n'est point celle qui convient au premier miracle eucharistique. Jésus-Christ veut être seul dans son sacrement, afin que ses fidèles n'aient point à se préoccuper de la présence d'une matière indigne de leurs hommages et n'encourent pas le péril de la confondre avec lui dans leurs adorations [1]. Cette matière doit donc non seulement lui faire place, mais lui céder le plus intime, le fond même de son être, sa substance,

1. Quidam posuerunt, post consecrationem substantiam panis, et vini in hoc sacramento remanere. Sed hæc positio stare non potest.... Quia contrariatur venerationi hujus sacramenti, si aliqua substantia creata esset ibi, quæ non posset adoratione latria adorari. (*Summ. Theol.*, III P., quæst, 75, a. 2.)

qu'il convertit en sa propre substance. Dans ce prodige une grande loi est vaincue : la tendance native de tout être à sa propre conservation. Sans doute, il s'opère dans la nature d'innombrables et continuelles transformations. Des milliers de corps inférieurs sont, à chaque instant, saisis par des forces supérieures qui les attirent, les décomposent, les dépouillent de leur forme propre et les obligent de faire partie d'autres corps. Mais la contrainte qu'ils subissent ne détruit pas tous leurs éléments et, en cédant de leur être, ils ont encore l'honneur de modifier et d'accroître celui qui se les assimile. Rien de semblable dans la conversion eucharistique. La substance est si profondément et si fortement saisie qu'elle abdique toutes ses tendances, si bien qu'en cédant à la substance qui la convertit et prend sa place, elle n'a pas même l'honneur d'y être représentée par le moindre accroissement, par le moindre changement[1]. Le concile de Trente

1. Conabuntur (pastores) tradere hujus admirabilis conversionis modum : quæ ita sit, ut tota panis substantia divina virtute in totam corporis Christi substantiam, totaque vini substantia in totam sanguinis Christi substantiam. sine ulla

a bien dit : « Voilà la plus singulière merveille qui se puisse concevoir ! « *Mirabilem et singularem conversionem !* »

D'autant plus singulière, Messieurs, que c'est l'œuvre d'un seul instant. L'infinie vertu de Dieu passe par-dessus toutes les lois des transformations qui, d'ordinaire, ne se font, dans la nature, qu'avec lenteur et méthode. Quel travail des forces physiques, mécaniques et chimiques pour préparer les sujets aux changements qu'ils doivent subir ! Quelle lutte d'éléments ! Quelle succession de mouvements dans les décompositions et recompositions, diminutions et accroissements des corps! Quelle variété de puissance dans les énergies qui opèrent ! mais, à toutes, il faut du temps. La lumière elle-même, si vive et si alerte, est obligée de mesurer ses pas dans le milieu diaphane d'où elle chasse les ténèbres. Au miracle de la transsubstantiation, comme à l'œuvre prodigieuse de la création, il ne faut qu'une parole. Le corps de Jésus-Christ, n'ayant rien

Domini nostri mutatione convertatur. Neque enim Christus aut generatur, aut mutatur, aut augescit, sed in sua substantia totus permanet. (Catech. conc. Trid.. Part. II, n° XXXIX.)

à recevoir, n'a pas besoin de préparation. La substance qui doit être convertie est trop peu de chose pour lutter contre la toute-puissance qui la saisit[1]. Par la bouche de son prêtre, « Dieu dit, et c'est fait : *Ipse dixit, et facta sunt.* »

Voilà donc le premier miracle eucharistique, source féconde d'où jaillissent en foule les merveilles, comme du soleil levant les gerbes de lumière qui envahissent l'espace.

1. Aliqua mutatio est instantanea triplici ratione. Uno quidem modo ex parte formæ, quæ est terminus mutationis. Si enim sit aliqua forma quæ recipiat magis, et minus, successive acquiritur subjecto ; sicut sanitas; et ideo quia forma substantialis non recipit magis, et minus, inde est quod subito fit ejus introductio in materia. Alio modo, ex parte subjecti, quod quandoque successive præparatur ad susceptionem formæ; et ideo aqua successive calefit : quando vero ipsum subjectum est in ultima dispositione ad formam, subito recipit ipsam, sicut diaphanum, subito illuminatur. Tertio modo ex parte agentis, quod est infinitæ virtutis : unde statim potest materiam ad formam disponere ; sicut dicitur Marc. VII, 34. Quod cum Christus dixisset : « Ephpheta, quod est adaperire, statim apertæ sunt aures hominis, et solutum est vinculum linguæ ejus. »

Ex his tribus rationibus hæc conversio est instantanea. Primo quidem quia substantia corporis Christi, ad quam terminatur ista conversio, non suscipit magis, neque minus. Secundo quia in hac conversione non est aliquod subjectum, quod successive præparetur. Tertio quia agitur Dei virtute infinita. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a. 7.)

Par la vertu de la consécration et à l'instant même où le sens des paroles est complet, Jésus est véritablement, réellement et substantiellement dans son sacrement. Y est-il venu par un mouvement qui lui fait quitter le ciel? — Non, Messieurs. Il demeure assis à la droite de son Père, éternel objet de l'admiration des anges et des élus, en même temps qu'il réside dans l'Eucharistie[1]. — Mais, alors, que devient la loi qui assigne à chaque corps sa place dans l'étendue et lui défend d'occuper deux lieux à la fois? La loi! Elle n'a pas changé. Elle continue à emprisonner nos corps terrestres et à maintenir l'ordre dans l'immense espace où se meut la matière; mais le corps du Christ s'en est affranchi.

Et voyez, je vous prie, avec quelle souveraineté. Ce n'est pas à un seul qu'il veut se donner; c'est à tous ceux qui le désirent; à tous ceux qui l'appellent; à cette grande famille dont les enfants sont dispersés sur la

1. Manifestum est quod corpus Christi non incipit esse in hoc sacramento per motum localem,... quia sequeretur quod desineret esse in cœlo : non enim quod localiter movetur, pervenit de novo ad aliquem locum nisi deserat priorem. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 2.)

surface du globe. Plus agile et plus prompt que la lumière, depuis qu'il s'est échappé des bras de la mort, il pourrait tous les jours parcourir le monde à la ronde et visiter les lieux où il est attendu. Mais quelqu'un de ses fils bien aimés manquerait peut-être sa rapide visite ; il aime mieux les faire jouir tous de sa perpétuelle présence. Il ne se contente donc pas de dévorer l'espace ; il brise ses entraves ; il est dans le lieu sans en subir les lois. Partout où sont prononcées les paroles de la consécration : devant vous, à droite, à gauche, dans les églises où se célèbrent plusieurs fois et en même temps les saints mystères, dans les vastes et somptueuses basiliques, dans les chapelles de village, dans la hutte où le missionnaire rassemble ses néophytes, dans l'ancien et le nouveau monde, sous toutes les latitudes et sous tous les méridiens, le corps du Christ est présent, à la même heure, au même instant.

Il est présent ! et vous vous étonnez de n'avoir sous les yeux qu'un tout petit objet dont l'exiguité et les contours ne vous représentent ni les proportions ni la forme d'un

corps humain. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire, Messieurs, que Dieu opère dans son sacrement un nouveau miracle ! Comme il s'affranchit de la loi de localisation, le corps du Christ s'affranchit également de la loi des quantités et des dimensions. Il s'est rendu présent en mille lieux à la fois, pour nous honorer de sa visite et recevoir nos hommages ; il se réduit aux proportions d'un aliment facilement consomptible, pour entrer en nous. Dans cet aliment, la loi des quantités et des dimensions est tellement vaincue par la toute-puissance divine qu'en partageant ce qui apparaît à vos sens, ce que voient vos yeux, ce que touchent vos mains, vous ne diviserez pas le corps du Christ. Glorieux et impassible, il faut qu'il reste intègre là où il réside, et, ne voulant pas s'évanouir si le voile qui le couvre est déchiré, il s'est mis tout entier dans les parties, comme dans le tout. Il vous est peut-être arrivé de briser une glace et de voir votre image, la même en chacun des morceaux. Voilà une imparfaite représentation du prodige qui s'opère sous les espèces eucharistiques. Multipliez-en les divisions, diminuez-en la

quantité et les dimensions, altérez-en les contours, vous ne pourrez jamais nuire à l'unité de la chair sacrée qu'elles dérobent à vos regards. Vous ne ferez ni des parties du corps de Jésus-Christ, ni plusieurs corps de Jésus-Christ. Il n'y en a qu'un seul, indivisible et entièrement le même partout, comme il n'y a qu'une seule consécration.

Mais, les espèces que nous voyons et que nous touchons, pourquoi sont-elles là, puisqu'elles n'ont plus de raison d'être? La substance du pain a disparu; or, la loi veut que les phénomènes disparaissent avec leur cause. Est-ce que le corps du Christ aurait acquis, tout à coup, la singulière propriété de se manifester par des phénomènes qui lui sont étrangers? En remplaçant la substance du pain, se condamne-t-il à subir la loi d'inhérence et à supporter les accidents qui devraient s'évanouir? — Non, Messieurs, tel n'est point le miracle des accidents eucharistiques[1]. Con-

1. Manifestum est quod hujusmodi accidentia non sunt in substantia corporis, et sanguinis Christi sicut in subjecto, quia substantia humani corporis nullo modo potest his accidentibus affici, neque etiam est possibile quod corpus Christi gloriosum, et impassibile existens alteretur ad suscipiendas hujusmodi qualitates. (*Summ. Theol.*, III P., quæst, 77, a. 1.)

trairement aux lois de phénoménalité, qui requièrent une substance d'où procèdent les manifestations extérieures dont nos sens sont affectés, ces accidents demeurent sans substance, uniquement soutenus par l'invisible puissance de Dieu.

Mais, s'ils existent sans substance, ils seront sans vertu. S'ils entraînent la vue, le toucher, le goût sur une fausse route où s'égare notre jugement, ils n'y entraînent pas nos forces assimilatrices qui ne peuvent se nourrir d'apparences creuses et vides. Nous pourrons donc nous convaincre par l'usage qu'elles ne contiennent rien, et arriver expérimentalement à la constatation de la mystérieuse présence que tant de miracles amènent et que tant de miracles nous cachent. Vous vous trompez, Messieurs ; un dernier miracle protège le mystère eucharistique. Dieu, qui soutient les accidents sans substance, leur donne la vertu de la substance, et les phénomènes que saisissent nos sens extérieurs se poursuivent au fond de nos entrailles[1]. Jusqu'au bout, il faut croire.

1. Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 77, a. 6 : *Utrum species sacramentales possint nutrire ?*

Quelle série de merveilles ! et je n'ai dit que les principales. Pour peu que vous méditiez, vous pourrez en découvrir d'autres, et, quelles qu'elles soient, vous les ramènerez facilement à l'un de ces trois chefs : miracles dans l'acte sacramentel, miracles dans l'état sacramentel, miracles dans les manifestations sacramentelles.

Messieurs, n'ai-je point commis une imprudence en voulant pénétrer trop avant dans les saintes arcanes de la foi ? Une simple énonciation du mystère eucharistique, d'après la doctrine de l'Église, étonnait la raison sans la révolter ; nous pouvions subir le charme souverain de la parole de Dieu, sans soupçonner son apparente clarté de cacher un sens moins dur à nos esprits. Mais, à la vue de toutes ces lois troublées, de tous ces prétendus prodiges qui offensent le sens commun, nous sommes obligés d'avouer que la précision tant vantée des paroles du Christ n'est qu'un leurre, et que les sacramentaires ont raison d'en adoucir la signification par des interprétations intelligentes.

Qui parle ainsi, Messieurs ? Sont-ce les in-

crédules qui font profession de ne croire ni aux mystères ni aux miracles? — Je n'ai point à m'expliquer ici avec eux. Je les renvoie tout uniment aux démonstrations par lesquelles j'ai établi le droit de Dieu à la révélation des vérités supérieures que l'intelligence peut connaître sans les comprendre, le fait indéniable des mystères, l'utilité des saintes obscurités qui humilient notre orgueil et provoquent, en notre âme, de sublimes élans vers l'infini, l'autorité absolue de Dieu sur les lois qu'il a établies, la puissance obédientielle de toutes les forces de la nature sous l'autorité d'un si grand maître, enfin la possibilité et l'existence des mystères et des miracles[1].

Mais, à côté de ces incrédules, j'entends des raisonneurs impatients et des chrétiens effarés qui me disent : — Il ne s'agit ici ni de mystères ni de miracles. Nous croyons à l'infinie sagesse et à la toute-puissance de Dieu ; mais

1. J'ai traité ces questions dans *l'Introduction au dogme catholique*. Cf. Troisième conférence : *Du rationalisme et de ses erreurs touchant la notion de la foi.* — Quatrième conférence : *Des erreurs du rationalisme touchant les mystères de la foi.* — Vingt et unième conférence : *De la nature et de la possibilité des miracles....* et seq.

jamais on ne nous persuadera que ces adorables perfections conspirent à renverser les principes sur lesquels sont établies toutes nos connaissances, à bouleverser les éléments mêmes de la pensée, à affoler les âmes, après avoir troublé la nature. La doctrine catholique de l'Eucharistie n'est pas mystérieuse, elle est inintelligible, et les miracles qu'elle suppose ne sont que de flagrantes absurdités.

Voilà de bien gros mots, Messieurs, mais ils ne m'effraient pas. J'espère calmer les émotions de la raison et la rendre moins intraitable, si elle veut prendre la peine de m'écouter.

II

L'Eucharistie nous met en présence de la conversion, de l'état, des manifestations de substances matérielles, sur lesquelles opère miraculeusement la toute-puissance de Dieu. Il me semble que nous ne pouvons prononcer un jugement de quelque valeur sur l'opération, sans en bien connaître les deux termes, à

savoir : la substance matérielle sur laquelle on opère, et la toute-puissance qui agit.

Or, connaissons-nous bien la substance matérielle ? Est-ce elle que nous voyons, que nous touchons, que nous rencontrons au bout de nos investigations scientifiques ? Non, Messieurs. Vous avez lu la fable de ce magique vieillard qu'Aristée surprend pendant son sommeil et dont il étreint les membres en de fortes entraves. Réveillé par la violence qui lui est faite, il prend pour se délivrer toutes sortes de formes. Il devient bête horrible, fleuve liquide, feu subtil, jusqu'à ce que, lassé de ses vains changements, il reprenne la forme humaine et se résigne à parler[1]. Voilà la matière, en ce fond mystérieux qu'on appelle substance. Véritable Protée, plus on la tourmente, plus elle se transforme ; et elle a sur le

1. Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus...
Virgil., *Georg.*, Lib. IV.

monstre Virgilien cet avantage que nous ne pouvons pas lui arracher son secret, ni lui faire dire ce qu'elle est.

Voici un corps. Approche, savant, et dis-moi ce que c'est. J'entends bien des noms divers qui désignent diverses substances matérielles, mais la matière elle-même, la substance où est-elle? — Enlève les couleurs et la forme qui frappe mes regards. — C'est fait. — Est-ce la substance que je vois? — Non ; c'est une autre couleur et une autre forme. — *Fode parietem :* perce la muraille! Prends tes instruments, entre dans ce solide, comptes en les molécules. -- C'est fait. — As-tu vu la substance?—Non; toujours des phénomènes. — *Fode parietem !* Fais entrer dans cette matière résistante des agents qui la désagrègent et la dissolvent. La voilà qui s'affaisse et s'étend. Ce n'est plus qu'un liquide opaque au fond duquel tu peux plonger les doigts. Est-ce la substance elle-même que tu touches? — Non ; des quantités et des superficies. — *Fode parietem!* Enlève à ce liquide son opacité, rends-le si transparent que ton regard puisse le traverser. As-tu vu la substance ? — Pas encore. —*Fode parietem !*

Active tes fourneaux, condense la chaleur ; tourmente, cherche, cherche toujours. Ah! voilà la matière exaspérée qui entre en ébulition et se vaporise. Le liquide n'est plus qu'un gaz invisible et impalpable. Il embaume, il empeste, il fuit, il détonne ; mais, te montre-t-il sa substance ? — Jamais. — Eh bien, reprends-le, et qu'après mille tortures, ce Protée recouvre sa première forme, au fond de tes creusets. Pauvre savant, tu l'as bien maltraité, mais il n'a pas parlé !

Le philosophe sera peut-être plus heureux. Là où la science abandonne la matière, la métaphysique la saisit, la met à la question et lui dit : Parle moi, dis-moi qui tu es. Les sens ne te voient plus, ne te touchent plus, ne t'entendent plus, ne te flairent plus ; mais l'intelligence te poursuit dans les lointains de l'infiniment petit. Réduite à des atomes sur lesquels nos perceptions extérieures n'ont plus de prise, es-tu encore divisible? Si tu me dis : « oui », il n'y a pas de raison pour que je m'arrête, et j'ai devant moi l'absurdité d'un nombre actuellement indéfini ; si tu me dis : « non », je franchis, sans savoir ni pourquoi ni comment, l'immense

abîme qui sépare le simple du composé. Entre ces deux difficultés, j'hésite, je me demande ce qu'il faut penser. Et voilà que mille voix discordantes troublent le recueillement dont j'aurais besoin pour me prononcer. Les uns disent : La matière est divisble à l'infini ; les autres : elle ne l'est pas. Finalement, je me vois obligé d'avouer mon ignorance, en compagnie des grands savants qui n'ont pas cru se déshonorer par cette humble confession. Avec Newton, « je fais profession d'ignorer l'essence des corps et de ne connaître la matière que par ses propriétés sensibles [1]. » Avec Humbold, je reconnais « qu'il y a dans la matière des forces dont nous n'avons actuellement aucune idée [2] ». Avec Portalis, je déclare que « cette question : qu'est-ce que la matière ? est insoluble ; que nous ne connaissons pas l'essence des choses ; que cette essence est dérobée à nos perceptions et à nos sens qui ne peuvent saisir que des superficies, qui ne sauraient pénétrer ce qui est dessous, et que nous appelons par là même : *substance* [3]. »

1. *Optices*, lib. III, q. 31.
2. *Cosmos*, tom. I, pag. 81.
3. *De l'usage et de l'abus*, tom. I, chap. VI et IX.

Suis-je plus avancé du côté de la puissance de Dieu ? Hélas ! non, car j'ai devant moi l'infini. Pour connaître tout ce que Dieu peut, je devrais savoir tout ce qu'il sait, puisque tout a été fait d'après le plan conçu par son éternelle sagesse. Là où le regard de mon intelligence s'arrête, sa science marche toujours, escortée de sa puissance. Ne voyant point les bornes de l'une, j'ignore jusqu'où peut aller l'autre ; et je fais fatalement fausse route, si je prends pour mesure de ses opérations ce qu'il m'est impossible d'imaginer où de concevoir.

Ignorance du côté de la substance matérielle, ignorance du côté de la toute puissance de Dieu, voilà comment nous sommes armés pour juger les miracles eucharistiques. Et l'on prétend nous effrayer en criant bien haut : *Absurdum !* C'est trop d'audace, Messieurs ! Les contradicteurs de la doctrine catholique ne méritent, de notre part, qu'une dédaigneuse compassion. Plus vous vous rendrez compte de leur impuissance et de la vôtre, vis-à-vis des deux termes de l'opération divine, plus vous vous sentirez disposés à avaler toutes sortes de miracles.

Mais, soyons généreux. Ne nous contentons pas d'une fin de non recevoir, puisque les intuitions de la science humaine, bien que courte en ses vues, peuvent nous aider à confondre l'accusation d'absurdité qui pèse sur nous.

Le plus illustre et le plus autorisé des représentants de la science humaine, dans la question qui nous occupe, c'est, sans contredit, ce vieil ami de vos âmes chrétiennes dont j'explique la doctrine depuis douze ans, le théologien et le chantre de l'Eucharistie, notre grand saint Thomas. Dans un de ses épanchements amoureux qui le retenaient captif auprès du tabernacle, le Christ lui a rendu témoignage en ces termes : « *Bene scripsisti de me, Thoma :* Thomas, tu as bien écrit de moi, » et l'Église, pour confondre l'hérésie, n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'emprunter à la *Somme* toutes ses définitions.

Or, Messieurs, le principe fondamental sur lequel saint Thomas fait reposer les miracles eucharistiques, le voici : « Le corps de Jésus-Christ est dans son sacrement en tant que substance, ou à l'état de substance : *Corpus Christi est in*

hoc sacramento ratione substantiæ, per modum substantiæ[1]. » Il importe donc de savoir ce que c'est que la substance des corps pour ce grand penseur. « La substance, c'est ce qui fait qu'un corps est ce qu'il est et non un autre, c'est ce que nos yeux ne peuvent pas voir, ce que nos sens ne peuvent pas atteindre, ce que notre imagination ne peut pas se représenter, c'est l'objet propre de l'intelligence qui seule va jusqu'au fond de l'être [2]. La substance n'a besoin que d'elle-même pour exister : *Sustentatur in seipso, per se et non in alio existens*, et elle est le point d'appui de tous les accidents par lesquels elle se manifeste [3]. Donc, si vous enlevez ces accidents, son être indivisible ne cesse point d'exister [4]. Supprimez la couleur, vous ne l'at-

1. Cf. *Summ. Theol.*, 3e partie. Toute la question 76 où ce principe est souvent répété.

2. Substantia in quantum hujusmodi non est visibilis oculo corporali, neque subjacet alicui sensui, nec etiam imaginationi, sed soli intellectui, cujus objectum est quod quid est. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a. 7.)

3. Substantia, quæ est subjectum, duo habet propria; quorum primum est, ut non indigeat intrinseco fundamento, in quo sustentatur, sed sustentatur in seipso, per se, et non in alio existens. Aliud vero est quod sit fundamentum accidentibus. (Quæst. disput. *De potentiâ*, q. IX, a. 1.)

4. Remota quantitate substantia indivisibilis est. (*Summ. Cont. Gent.* Lib. IV, cap. 54.)

teignez pas ; la figure, vous ne changez rien à son essence ; le rayonnement, la densité, les dimensions, elle existe toujours ; non pour les sens qui ne la voient pas, mais pour l'intelligence qui sait qu'elle est là [1]. Au contraire, amplifiez les dimensions d'un corps, imaginez-le aussi vaste que vous voudrez, toute la nature de la substance est en chaque partie de ses dimensions [2]. » Nous sommes donc en présence d'une force mystérieuse, insaisissable, incommensurable, entièrement à la disposition de celui qui l'a créée.

Cette force mystérieuse, insaisissable, incommensurable, saint Thomas l'a éclairée des lumières de son génie, mais il ne l'a pas inventée ; nous la retrouvons chez les anciens. « La substance, écrivait Aristote, c'est ce dont nous disons : cela est, ce qui est d'abord, ce qui fait que nous ne pouvons pas dire d'un être qu'il est un autre être. L'accident, c'est ce

1. Substantia, remotis accidentibus, non remanet nisi intellectu comprehensibilis, eo quod sensibiles potentiæ non pertingunt usque ad substantiæ comprehensionem. (In lib. Boet. *De Trinitate*, quæst. 5, a. 3.)

2. Tota natura substantiæ est tota in toto, et tota in qualibet parte. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a. 4, ad. 1.)

qui n'est qu'après [1]. » Or, ce qui est d'abord, ce qu'on pourrait appeler le fond de l'être, nos pères dans la foi le considéraient comme le principe occulte de tout acte par lequel les corps se manifestent ; ils l'appelaient puissance agissante, force, énergie [2]. « C'est en cette énergie du corps de Jésus-Christ, dit saint Cyrille, que le pain et le vin sont changés [3]. »

Messieurs, ces notions de la substance des corps étaient familières aux générations intel-

1. Τὸ δὲ τι ὄν — πρώτη οὐσία — Τὸ ὑποκείμενον ἔσχατον, ὃ μηκέτι κατ'ἄλλου λέγεται. (*Métaph.* v. 8.) Τί εστὶν — δεύτερα ὀυσία. (*Ibid.*, vii, 7.).

2. Ποιότησα, δύναμις, ἐνέργεια.

3. Ne forte enim obtorperemus, si carnem et sanguinem in sanctis ecclesiarum mensis proponi nobis aspiceremus, indulgens nostris infirmitatibus Deus, vitalem vim propositis rebus inspirat easque ad sui corporis efficientiam transmutat, ut easdem ad vivificam habeamus participationem, et tanquam semen vivificans sit in nobis corpus vitæ. Ἵνα γὰρ μὴ ἀπονα-κήσωμεν, σάρκα τε καὶ αἷμα προκείμενα βλέποντες ἐν ἁγίαις τραπέζαις ἐκκλησιῶν, συγκαθιστάμενος ὁ Θεὸς ταῖς ἡμετέραις ἀσθενείαις, ἐνίησι τοῖς προκειμένοις δύναμιν ζωῆς, καὶ μεθίστησιν αὐτὰ πρὸς ἐνέργιαν τῆς ἑαυτοῦ σαρκός· ἵνα εἰς μέθεξιν ζωοποιὸν ἔχωμεν αὐτὰ, καὶ οἷον σπέρμα ζωοποιὸν ἐν ἡμῖν ἔυρεθῇ τὸ σῶμα τῆς ζωῆς. (S. Cyril. Alex., *Com. in Lucam.* cap. XXII. v. 19, édit. Migne. Tom. V. app. Col. 912.)

On trouve le même texte dans le commentaire in *Matthæum*, (cap. XXVI, v. 27; *Ibid. Col.* 452), avec cette variante : au lieu de : *ad sui corporis efficientiam*, on lit *ad suæ vitæ efficientiam* πρὸς ἐνέργιαν τῆς ἑαυτοῦ ζωῆς.

lectuelles qu'avaient élevées la Scolastique. Aussi n'étaient-elles point prodigues, comme on l'est aujourd'hui, des accusations d'absurdité à l'endroit des miracles eucharistiques. Ces accusations ne sont devenues faciles et vulgaires que parce qu'une philosophie nouvelle a eu la prétention de corriger les lois de l'entendement humain et de concevoir les choses autrement que ne les concevaient nos pères. Le Cartésianisme, entre autres principes, a émis celui-ci : « L'étendue n'est pas une simple propriété des corps, elle appartient à leur essence même. Les corps sont essentiellement des substances étendues. » C'était assez pour hérisser le mystère eucharistique de difficultés inconnues à l'ancienne métaphysique. Vous dire par quelles subtilités, par quelles hypothèses louches et bizarres la philosophie cartésienne s'est efforcée d'esquiver ces difficultés et de se mettre d'accord avec la foi, ce n'est pas mon affaire. Je me borne à constater que le principe de l'étendue essentielle est devenu la source des préjugés qui hantent l'esprit moderne et prolongent sa révolte obstinée contre les miracles eucharistiques. Si vous êtes sin-

cères avec vous-mêmes, vous avouerez, Messieurs, que les prodiges de l'acte sacramentel, de l'état sacramentel, des manifestations sacramentelles, ne vous suffoquent que parceque vous identifiez l'étendue avec la substance des corps. La transsubstantiation ne vous paraît absurde que parce que vous ne concevez pas qu'une substance essentiellement étendue disparaisse sans que ses dimensions véritables disparaissent avec elle, ni qu'elle passe dans une autre substance sans la modifier et l'augmenter. La présence du corps de Jésus-Christ dans plusieurs lieux et dans chacune des parties des espèces sacramentelles ne vous semble absurde que parce que vous ne concevez pas qu'une substance essentiellement étendue occupe une autre place que celle déterminée par la quantité et la juxta-position de ses parties. La persistance des accidents eucharistiques sans substance ne vous semble absurde que parceque vous ne concevez pas que l'étendue puisse être séparée de la substance corporelle à laquelle elle est essentielle. Mais, aussi, pourquoi vous embarrasser d'un principe qui n'est rien moins que scientifique ?

Pascal l'appelait un rêve[1] ; le grand Leibnitz, une fausse conception propre à gâter toute la philosophie. Il se faisait gloire d'être de l'avis des anciens[2]. « La substance d'une chose, disait-il, est ce qui fait que cette chose demeure une seule et même chose sous les vicissitudes et les transformations les plus variées. Elle consiste en une certaine force, une certaine faculté ou *entéléchie* originelle, laquelle exige certaines facultés secondaires dont la nature peut la priver, pour en substituer d'autres, et que Dieu peut supprimer toutes. Si donc la substance d'une chose consiste en ce qui consti-

1. « Vous pouvez ajouter que monsieur Pascal, cité comme approbateur de ces principes philosophiques, à l'égard de l'étendue, en était si étrangement éloigné que, quand il voulait donner un exemple d'une rêverie qui pouvait être approuvée par entêtement, il proposait d'ordinaire l'opinion de Descartes sur la matière et sur l'espace ; et il y a bien des gens de très bon esprit qui sont encore dans ce même sentiment. (Nicole : *Essai de morale*, lettre 83.)

2. « Je n'aime pas à employer le terme de substance dans une autre acception que les anciens. Je suis là-dessus tout-à-fait de l'avis de Platon et d'Aristote, et même des scolastiques, et cette idée est propre à restaurer la vieille philosophie qui, selon moi, est la vraie. Je combats les opinions de Gassendi et de Descartes. Une fausse conception de la substance a gâté toute leur philosophie, ils ont ôté tous les grands principes des choses, pour ne laisser subsister qu'un simple mécanisme. » (*Lettre à Sturms. Oper. philos.* p. 145.)

tue son identité, bien que sous divers états de grandeur ou de qualités ; et, si cette même substance ne se divise ni ne s'altère dans la division et l'altération de ses dimensions, si elle ne change pas, bien que ses qualités changent, il s'ensuit qu'elle en est réellement distincte[1]. Il faut que partout, dans les corps, il se trouve des substances indivisibles et incorruptibles ayant quelque chose de répondant aux âmes[2]. » — La science, en cette grave question, vient en aide à la philosophie. A force d'examiner et de tourmenter les corps, elle se voit contrainte d'y reconnaître une entité invisible et insaisissable qui reste la même au milieu de toutes les variations, et qu'elle appelle la *forme*, la *force*. « La vie, dit-

1. Rei essentia singularis, quæ facit ut sit hæc, et ut maneat una atque eadem inter multiplices mutationes, consistit in quadam potentia, vel facultate actuali, sive entelecheia, eaque *primitiva*, quæ exigit quidem certas *secundas* potentias certosque actus; sed a natura quibusdam exui potest, aliis substitutis, a Deo autem omnibus. Porro si essentia rei consistit in eo quod eamdem esse facit, sub diversis licet dimensionibus et qualitatibus, atque adeo essentia non statim divisibilis aut variabilis est cum dimensionibus, nec mutabilis cum qualitatibus, sequitur eam ab ipsis realiter distingui. (*System. Theol.* N° XLIX.)

2. Lettre à M. Arnault, *op. phil.* p. 107.

elle, est un tourbillon continuel, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées... La matière actuelle des corps vivants n'y sera bientôt plus... la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve[1]. — Toute la matière, tout l'organe matériel, tout l'être paraît et disparaît, se fait et se défait, et une seule chose reste; c'est-à-dire celle qui fait et défait celle qui produit et détruit, c'est-à-dire la force qui vit au milieu de la matière et qui la gouverne[2]. -- La force qui appartient à tout corps, si l'on conçoit un corps comme une réunion d'atomes liés ensemble, peut être appelée la substance de l'atome ; car elle est à la base de toutes les autres forces, et ce n'est qu'autant qu'elle subsiste que l'atôme peut subsister.[3] » — D'où il faut conclure, Messieurs, qu'il y a une distinction réelle à établir entre la substance et

1. Cuvier : *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles*, p. 200.
2. Flourens : *De la Vie et de l'intelligence*, p. 18.
3. Ulrici : *Gott und natur.* p. 356.

les phénomènes qu'elle produit, entre l'essence d'un corps et ses propriétés, entre ce qui le fait être ce qu'il est et l'exercice effectif des forces par lequel il apparaît et marque sa place dans l'étendue. Ainsi les plus sérieuses données de la philosophie et de la sciences moderne confirment les profondes vues de saint Thomas sur la substance des corps.

Soumettons maintenant au contrôle de ces notions et de ce principe de notre grand docteur : « Le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie à l'état de substance, » les trois ordres de prodiges que j'ai exposés au début de notre conférence.

L'acte sacramentel fait passer une substance dans une autre. C'est un miracle, sans doute, mais ce miracle n'est pas sans analogies dans la nature. Régi par une loi merveilleuse, un vaste *circulus* de transformations attire et pousse les créatures les unes dans les autres, varie les aspects, la densité, le poids, les dimensions des corps, engendre, multiplie et entretient la vie. Une masse git à vos pieds. Les aspérités de son écorce, les détails anatomiques de son tissu, la couleur de ses couches disent

à vos yeux : c'est du bois ; vous la touchez : c'est de la pierre. Une lente pénétration de corpuscules étrangers a chassé du tronc d'arbre toutes les parties ligneuses que lui avait données la végétation ; et, par la pétrification, une nouvelle forme s'est imposée sans que vous en ayez pu suivre les envahissements. L'arbre lui-même n'était originairement qu'un tout petit noyau qui pouvait tenir facilement dans le creux de votre main. Ce noyau a tiré de la terre des milliers de molécules, et l'humus est devenu le tronc robuste sur lequel vous vous appuyez, les branches et les feuilles qui ombragent votre tête, les fleurs qui embaument l'air autour de vous, les fruits qui délectent votre palais. Et vous-mêmes, Messieurs, de ces fruits et des aliments divers dont vous vous nourrissez, vous faites non-seulement vos os, votre chair, votre sang, mais les plus délicats organes de la vie et cette matière précieuse dont votre âme se sert pour recevoir les impressions du dehors, élaborer ses pensées, transmettre ses ordres, déployer enfin toute sa sublime activité.

Oh, la merveilleuse loi ! C'est Dieu qui l'a

faite, n'est-ce pas, et il n'a pas cessé d'en être le maître ? Qui donc l'empêchera, si cela lui plait, d'en pousser l'application plus à fond que ne le fait la nature? Dans le passage naturel d'un corps à un autre corps, la substance entre avec toute la virtualité qui produit ses accidents, et cette virtualité ne cesse pas de se faire sentir, quoique la substance se dépouille de sa propre forme pour se soumettre à une autre forme. De là des envahissements de couleur, d'odeur, de saveur, de quantité, de dimension, dont ne peut se défendre le corps qui s'en approprie un autre. Mais Dieu, la force suprême à laquelle obéissent toutes les forces, Dieu, l'acte infini qui saisit d'un seul coup toute la nature de l'être, Dieu va jusqu'à la substance et, puisque cette substance est distincte de ses accidents, il l'en sépare et la fait entrer dans une autre substance[1].

1. Hæc conversio non est similis conversionibus naturalibus, sed est omnino supernaturalis, Dei virtute effecta..... Cujus libet agentis creati actio fertur super aliquem determinatum actum. Determinatio autem cujuslibet rei in esse actuali est per ejus formam. Unde nullum agens naturale, seu creatum potest agere nisi ad immutationem formæ; et propter hoc omnis conversio quæ fit secundum leges naturæ, est formalis.

Remarquez bien, Messieurs, que la substance qui entre laisse dehors ses accidents et toute sa quantité. C'est uniquement en tant que substance que le pain est changé au corps de Jésus-Christ. Donc, avec les théologiens les plus exigeants, qui, ne se contentant pas d'une simple substitution, si bien ordonnée qu'elle soit, veulent une véritable et totale conversion, nous pouvons croire que le corps impassible du Christ n'en est ni modifié ni accru, puisque la substance convertie n'a plus rien des accidents et des dimensions qui modifient et augmentent[1].

Sed Deus est actus infinitus, ut in prima parte habitum est (Quæst. VII, art. et quæst. XXV, art. 2.) unde ejus actio se extendit ad totam naturam entis. Non igitur solum potest perficere conversionem formalem, ut scilicet diversæ formæ sibi in eodem subjecto succedant; sed conversionem totius entis, ut scilicet tota substantia hujus convertatur in totam substantiam illius. Et hoc agitur divina virtute in hoc sacramento : nam tota substantia panis convertitur in totam substantiam corporis Christi, et tota substantia vini in totam substantiam sanguinis Christi. Unde hæc conversio non est formalis, sed substantialis; nec continetur inter species motus naturalis, sed proprio nomine potest dici transubstantiatio. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 4.)

1. Les théologiens expliquent l'acte de la transsubstantiation de différentes manières. Il serait trop long de les exposer. Nous nous bornerons à dire que la simple substitution d'une substance annihilée, quelles que soient les relations d'ordre

Assurément, cette merveille surpasse les forces de la nature, mais l'acte souverain qui s'accomplit ne m'étonne pas plus que celui qui a fait passer la substance du néant à l'être, et, s'il est vrai que Dieu triomphe de plus grandes difficultés dans l'acte transsubstantiateur que dans l'acte créateur[1], sa puissance n'a pas besoin d'un plus grand effort. Un instant, une parole lui suffit pour créer, un instant, une parole lui suffira pour transsubstantier. C'est lui-même qui a dit le *fiat* créateur, ce n'est pas lui qui dit le *fiat* sacramentel Mais, qu'importe? S'il a donné à nos organes la singulière puis-

qu'on imagine, ne nous semble pas répondre parfaitement à la définition du concile de Trente qui appelle la transsubstantiation *mirabilem et singularem* CONVERSIONEM. Saint Thomas repousse clairement l'annihilation. La conversion lui paraît le seul moyen de donner au corps du Christ son être sacramentel. « *Non est dare aliquem modum, quo corpus Christi verum esse incipiat in hoc sacramento, nisi per conversionem substantiæ panis in ipsum.* » (*Summ. Theol.*, III P., q. 75, a. 2.) Or, cette conversion fait passer toute la substance du pain dans tout le corps du Christ : *In hoc sacramento tota substantia panis transit in totum corpus Christi.* » (*Ibid.*, a. 8.) Toute une substance est changée en une autre substance : « *Tota substantia in totam substantiam mutatur.* » (*Ibid.*) On comprend alors le mot de *transubstantiatio*, qui convient beaucoup moins, ce nous semble, à la simple cessation du pain ordonnée à la présence réelle du Christ.

1. Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 8, ad. 3.

sance de convertir une matière étrangère en notre propre chair, pourquoi ne donnerait il pas au prêtre, son porte-voix, le pouvoir de provoquer la divine vertu qui doit changer le pain en la chair du Sauveur[1] ?

Toutefois, Messieurs, ces prodiges de la transsubstantiation, si étonnants qu'ils soient, vous troublent peut-être moins que ceux de l'état sacramentel. La présence multiple d'un même corps en tant de lieux à la fois est si contraire à ce que nous voyons d'habitude ! — Je le crois bien. D'habitude, nous ne voyons les corps qu'à leur état naturel et planétaire, c'est-à-dire dans des conditions où la substance est nécessairement liée à ses accidents. Mais, ici, il ne s'agit plus de cet état ni de ces conditions. Le corps de Jésus Christ est dans l'Eucharistie en tant que substance, à l'état de substance : *ratione substantiæ, per modum substan-*

1. Videmus continue quod homo comedit panem, et in corpore suo convertitur in carnem .... Si ergo Deus dedit talem potestatem ventri et stomacho animalis, non est mirandum si talem potestatem etiam contulit suo vicario, ut mediante verbo Dei, virtute divina, quæ omnia in omnibus operatur, conversionem et mutationem efficiat supra dictam. (Inter opusc. divi Thom. opusc. 59, c. 1.)

tiæ, c'est-à-dire dépouillé des proportions que prend la quantité mesurable de ses éléments et qui lui assignent une place dans l'espace. Or, la substance, en elle-même, n'a ni superficies, ni contours, ni longueur, ni largeur, ni profondeur. La substance, en tant que substance, est distincte de ses accidents, peut en être séparée et, par conséquent, affranchie des limites qui emprisonnent les corps [1]. Pourquoi la toute-puissance de Dieu ne profiterait-elle pas de cette mise en disponibilité pour assigner la substance du Christ, non pas là ou il y a une place à prendre, comme les corps, mais partout où il y a quelque chose de divin à faire, comme les esprits ? — Cette manière d'être, dit saint Thomas, est propre au sacrement de l'autel. Le Christ y est présent, non pas comme un corps dans un lieu, mais sous un mode

1. Regulariter quæcumque realiter distincta sunt per potentiam Dei absolutam possunt separari, et quidem ita ut vel alterutrum subsistat, altero destructo, vel utrumque sed separatim.... Nihil prohibet quin Deus substitutionem naturalem (scilicet qualitatem salva essentia) immutare, vel etiam plane intercipere et impedire possit, ut essentia maneat dimensionibus et qualitatibus plane exuta.... denique, re sive essentia sublata, poterit sustentare dimensiones et qualitates.(Leibnitz, *Systema Theol.*, n° XLIX.)

spécial qu'on peut appeler spirituel : *Speciali seu spirituali modo*[1].

Voyez, je vous prie, comment se comporte l'esprit qui habite notre corps. Je vois, c'est mon âme qui voit ; j'entends, c'est mon âme qui entend ; je parle, c'est mon âme qui parle ; je marche, c'est mon âme qui marche. Mon âme est dans ma tête en même temps que dans mes pieds. Elle y est, non pas divisée, mais tout entière ; non pas en vertu de la contiguité des parties qui unissent les pieds à la tête, mais parce que c'est son propre de n'être mesurée, enchaînée, localisée par aucune des parties de notre corps. Il en est de même, Messieurs, pour le corps du Christ à l'état de substance, par rapport à tous les lieux du monde où il peut être sacramentellement présent.

Soit, me direz-vous. Mais cette réduction cette multiplication indéfinie d'un même corps dans l'étroit espace qu'occupent les espèces

1. Christus non est in hoc sacramento sicut corpus in loco, quod suis dimensionibus commensuratur, sed quodam speciali (plusieurs manuscrits portent *spirituali*) modo, qui est proprius huic sacramento. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 1, ad 3.) Cf. Quæst. 76, a. 5. *Utrum Christus sit in hoc sacramento sicut in loco?*

comment l'expliquerez-vous ? Je l'expliquerai comme je viens d'expliquer la présence simultanée de ce même corps en plusieurs lieux. Remarquons d'abord qu'il n'y a, à proprement parler, dans l'Eucharistie, pas plus de réduction et de multiplication que de multilocation, puisque la substance y est affranchie de tout accident limitatif. Il ne faut jamais oublier ce principe : « Le corps du Christ est, dans son sacrement, à l'état de substance. » Or, la substance d'un corps n'est en soi ni grande ni petite. C'est une unité, dit saint Thomas, dont la totalité propre, la vérité entière, la nature complète est indifféremment contenue dans une petite ou dans une grande quantité. Toutes les substances de la terre et du firmament pourraient, en tant que substances, tenir sous la perisperme d'un grain de millet[1].

1. Potest Deus corporibus dare modum existendi incorporalem et invisibilem, ut ex augustissimo Eucharistiæ mysterio constat. Itaque cœlum, terram, maria cum omnibus insulis, regnis, oppidis, populis, atque adeo totum mundum potest ponere in grano milii absque ulla partium imminutione, perturbatione, aut offensione. Deficit mens ista perpendens, nec tantam sustinere potest divinæ potentiæ majestatem. (Lessius. *De Perfection. Divin.* Lib. V, n° 9.)

D'autre part, la substance de l'air, en tant que substance, est tout entière dans la bulle d'air que vous aspirez, aussi bien que dans l'immense atmosphère au milieu de laquelle notre globe se balance. La substance de l'eau, en tant que substance, est tout entière dans chaque goutte de pluie que distillent les nuages, dans chaque larme de rosée que pleure la nuit, sur les feuilles des arbres et dans le calice des fleurs, aussi bien que dans le vaste et profond océan où végètent des forêts et où se baignent des monstres. La substance humaine, en tant que substance, est tout entière dans le corps fragile d'un enfant qui vient de naître, aussi bien que dans le corps robuste d'un homme fait. La substance du blé, en tant que substance, est tout entière dans un seul grain, aussi bien que dans les greniers et les silos où vous avez amassé vos réserves. Incendiez aujourd'hui tous vos magasins ; bientôt le grain, le tout petit grain que vous aurez sauvé de la catastrophe vous rendra ce que vous avez perdu. Comment s'étonner, après cela, que le corps du Christ, à l'état de substance, soit tout entier sous les espèces et sous chaque partie des

espèces, puisque la substance du pain qu'il remplace y était bien[1] ?

Mais, enfin, ces espèces, pourquoi sont-elles là? — Pourquoi des manifestations de figure, de couleur, de goût, de quantité, de mesure, lorsque rien ne se manifeste? — Pourquoi, Messieurs? Mais tout simplement parce que Dieu le veut ainsi; parce que deux choses distinctes étant unies ensemble par la nature,

1. Patet quod corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ, et non per modum quantitatis. Propria autem totalitas substantiæ continetur indifferenter in parva, vel magna quantitate; sicut tota natura aeris in magno, vel parvo aere, et tota natura hominis in magno, vel parvo homine. Unde et tota substantia corporis, et sanguinis Christi continetur in hoc sacramento post consecrationem, sicut ante consecrationem continebatur ibi tota substantia panis, et vini. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76, a. 1, ad 3.)

Corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ, idest per modum quo substantia est sub dimensionibus, non autem per modum dimensionum, id est non per modum illum quo quantitas dimensiva alicujus corporis est sub quantitate dimensiva loci.

Manifestum est autem quod natura substantiæ tota est sub qualibet parte dimensionum, sub quibus continetur; sicut sub qualibet parte aeris est tota natura aeris, et sub qualibet parte panis est tota natura panis : et hoc indifferenter, sive sint dimensiones actu divisæ (sicut cum aer dividitur vel panis secatur) vel etiam sint actu indivisæ, divisibiles vero potentia. Et ideo manifestum est quod totus Christus est sub qualibet parte specierum panis, etiam hostiæ integra manente, et non solum cum frangitur. (*Ibid.*, a. 3.)

il lui plaît de supprimer l'une et de conserver l'autre. Vous avez peine à concevoir comment des accidents, qui n'ont pas d'autre point d'appui que la substance, ne disparaissent pas avec elle. Eh bien, pour vous aider à concevoir cela, considérez ces accidents comme des forces secondaires, entièrement dépendantes d'une force maîtresse qui les emploie à se manifester et sans laquelle elles ne peuvent ni subsister ni fonctionner [1]. Assurément, si la force maîtresse vient à s'évanouir, tout s'évanouit avec elle ; mais, si elle est immédiatement remplacée par une force supérieure de qui elle tient elle-même toute son énergie, pourquoi les forces secondaires ne continueraient-elles pas de subsister et de fonctionner? Quand un gouvernement s'écroule, tous les pouvoirs subalternes qu'il pénétrait de son autorité et qui le représentaient s'écroulent avec lui ; mais, si, à l'instant même où l'écroulement se fait, une autorité meilleure et plus forte remplace celle qui disparaît et pénètre les mêmes pouvoirs

1. C'est l'idée de Leibnitz et d'Ulrici que nous avons citée plus haut.

subalternes, est-ce qu'ils ne continueront pas leurs fonctions et leur représentation? — Voilà, Messieurs, ce qui se passe dans le sacrement de l'autel. Sous les coups d'une parole divine, la substance du pain, force maîtresse qui se manifestait par les accidents de figure, de couleur de goût, de dimensions, que vous connaissez, s'évanouit tout à coup ; mais, à l'instant même, la toute-puissance de Dieu saisit les forces secondaires et leur continue la subsistance, les fonctions, la vertu qu'elles tenaient de la substance disparue. Vous ne refuserez pas, je l'espère à la toute-puissance de Dieu le droit de faire par elle-même ce qu'elle faisait par une créature déléguée. Du moment qu'elle est là, il est facile de concevoir qu'il y ait des phénomènes sans cause naturelle, puisquelle est la cause des causes [1].

1. Relinquitur quod accidentia in hoc sacramento manent sine subjecto; quod quidem virtute divina fieri potest. Cum enim effectus magis dependeat a causa prima quam a causa secunda; Deus, qui est causa prima substantiæ, et accidentis, per suam infinitam virtutem conservare potest in esse accidens, subtracta substantia, per quam conservabatur in esse, sicut per propriam causam; sicut etiam alios effectus naturalium causarum potest producere sine naturalibus causis, sicut humanum corpus formavit in utero Virginis sine virili semine (*Summ. Theol.*, III, P., quæst. 77, a. 1.)

Me direz-vous que ces phénomènes vous trompent, et que, par le seul fait qu'ils peuvent se produire sans cause naturelle, votre âme anxieuse est tentée de ne plus croire au témoignage des sens et de ne voir partout que des accidents sans substance? — Permettez-moi de vous répondre que cette tentation est parfaitement ridicule. Les lois générales de la nature ne reçoivent aucune atteinte d'une exception providentielle ; vous pouvez vous y fier. Il suffit, pour que votre confiance ne soit pas ébranlée, que vous soyez avertis de l'exception là où elle se produit. Or, c'est précisément le cas eucharistique. Non, vos sens ne sont pas trompés par le sacrement, puisque les accidents qu'ils perçoivent ; la figure, la couleur, le goût, les dimensions existent réellement. Non, votre intelligence, naturellement portée à affirmer l'existence de la substance, sous les accidents que les sens perçoivent, n'est pas trompée, puisque l'infaillible parole de Dieu l'avertit qu'il n'y a plus, sous le signe sensible, que le corps sacré du Sauveur [1].

1. In hoc sacramento nulla est deceptio : sunt enim ibi secundum rei veritatem accidentia, quæ sensibus dijudicantur

Incompréhensibles choses, nuit profonde, ombres funestes, où s'égarent, se troublent et s'affolent toutes nos conceptions! — Je comprends cet affolement, Messieurs. Il provient de notre obstination à ne pas sortir de la nature, et à prendre nos conceptions pour l'exacte et suprême mesure du possible et de l'impossible [1]. Si nous étions bien convaincus, et de l'entière dépendance des créatures vis-à-vis de Dieu, et de l'infinité de sa puissance, nous comprendrions que ce n'est point avec les lois de la nature qu'il faut contrôler les miracles eucharistiques. « L'acte sacramentel qui convertit les substances, dit saint Thomas, n'est pas contenu dans la série des mouvements généraux et réguliers auxquels sont soumises

Intellectus autem, cujus est objectum proprium substantia, per fidem a deceptione præservatur. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 5, ad. 2.)

1. « On a prétendu que le Créateur lui-même ne saurait faire un corps sans étendue, par la raison, ajoute-t-on, qu'un tel corps est impossible. On aurait dû dire qu'il est impossible de le concevoir, de nous le représenter. Mais, quelque irréductibles que nous semblent nos associations d'idées, elles ne sont pas, pour cela, la mesure des choses. Que nous ne puissions concevoir de corps sans étendue, c'est vrai; mais que, pour cela, la chose soit nécessairement impossible, c'est une conclusion précipitée. (Lewis. *History of philosophy*, p. 445.)

lescréatures : *Non continetur inter species motus naturalis* [1]. » On en peut dire autant de ses mystérieuses dépendances. Mais, dès que nous admettons que Dieu peut le faire d'autorité, les miracles eucharistiques s'illuminent et éclairent des problèmes dont la raison poursuit en vain la solution. Nous sommes mieux renseignés par la foi que par la philosophie et par la science sur l'essence des corps, nous voyons mieux dans les arcanes où se cache la substance, nos conceptions se dégagent de l'élément grossier qui les embarrasse, et planent dans les régions d'un spiritualisme transcendant.

Est-ce à dire, Messieurs, que nous comprenons le mystère eucharistique? — Nullement. — Il demeure le secret du Roi des rois qu'il est bon de voiler, dit l'Écriture. Mais il se découvre assez pour que nous mettions la raison au défi de prouver son absurdité. Elle a beau s'a-

1. (Verba Christi) divina et spiritualia sunt, nihil habentia carnale, neque consequentiam naturalem : sed eruta sunt ab omni necessitate quæ in terra, et a legibus quæ hic positæ sunt : (Τὰ ῥήματα)... θεῖα καὶ πνευματικά ἐστιν, οὐδὲν ἔχοντα σαρκικὸν, οὐδὲ ἀκολουθίαν φυσικήν· ἃ καὶ ἀπήλλακται πάσης μὲν τοιαύτης ἀνάγκης, καὶ ὑπέρκειται καὶ τῶν νόμων τῶν ἐνταῦθα κειμένων. (Chrysost., *Homil.* 42. *in Joan.* n° 2.)

giter, les éléments essentiels de cette preuve lui font défaut. Ne pouvant partir d'une connaissance adéquate de l'essence des corps et de la puissance divine, elle ne peut aboutir qu'à des conclusions sans valeur; et, en fin de compte, il faut qu'elle se soumette à l'infaillible parole de Dieu. « Croyons donc, » dit la Bouche d'or, « ne résistons pas au Dieu qui nous parle, quand bien même nos sens et nos conceptions nous diraient : c'est absurde. Nous pouvons nous tromper, Dieu ne trompe jamais. Puisqu'il a dit : « Ceci est mon corps, » plus de doutes, ne regardons plus le sacrement qu'avec l'œil de notre intelligence : croyons [1]. »

1. Obtemperamus ergo ubique Deo, nec repugnemus ei, etiam si cogitationibus nostris et sensibus absurdum esse videatur quod dicit; sed prævaleat ejus sermo cogitationibus et sensibus... Nam verbis ejus defraudari non possumus, sensus vero noster deceptu facilis est : Ila falsa esse non possunt, hic sæpius ac sæpius fallitur. Quoniam ergo ille dixit : *hoc est corpus meum*, nulla teneamur ambiguitate, sed credamus, et oculis intellectus id perspiciamus : Πειθώμεθα τοίνυν πανταχοῦ τῷ Θεῷ, καὶ μηδὲν ἀντιλέγωμεν, κἂν ἐναντίον εἶναι δοκῇ ἡμετέροις λογισμοῖς καὶ ταῖς ὄψεσι τὸ λεγόμενον· ἀλλ' ἔστω καὶ λογισμῶν καὶ ὄψεως κυριώτερος αὐτοῦ ὁ λόγος..... Ὁ μὲν γὰρ λόγος αὐτοῦ ἀπαραλόγιστος· ἡ δὲ αἴσθησις ἡμῶν εὐεξαπάτητος. Οὗτος οὐδέποτε διέπεσεν· αὕτη δὲ τὰ πλείονα σφάλλεται· Ἐπεὶ οὖν ὁ λόγος φησί, Τοῦτό ἐστι τὸ σῶμά μου, καὶ πειθώμεθα, καὶ πιστεύωμεν, καὶ νοητοῖς αὐτὸ βλέπωμεν ὀφθαλμοῖς. (Chrysost., *Homil* 82. *in Matth.* n° 4.)

Oui, Messieurs, croyons. Est-ce que Dieu ne mérite pas notre créance, lorsqu'il daigne se faire notre éducateur? — Je suppose que deux barbares se trouvent transportés tout à coup devant un de ces lourds chariots que meut la vapeur. Ils n'ont jamais rien vu de pareil, et, si vous daignez les instruire, vous pouvez compter sur leur étonnement. Après vous avoir écouté, l'un d'eux s'écrie : — Quelle merveille! Je suis trop ignorant pour la comprendre; mais, puisque vous venez du pays de la science, je vous crois sur parole et j'admire. — C'est bien, direz-vous, voilà un homme intelligent. — Mais l'autre vous regarde d'un air narquois et paye vos démonstrations de ce compliment : — Tout ce que vous dites est absurde. Vous ne me ferez jamais croire qu'il n'y a pas quelque animal caché dans le ventre de votre machine. — Quelle brute! direz-vous. — Vous comprenez l'apologue, Messieurs; choisissez le jugement que Dieu portera de vous.

Ou plutôt, non, vous ne choisirez pas, c'est déjà fait. Vous êtes trop intelligents pour n'être pas convaincus qu'il faut croire à la parole vivante qui vient du pays de la science éter-

nelle, surtout quand la raison, désireuse de la prendre en flagrant délit d'absurdité, ne rencontre partout que sa toute-puissance et sa souveraineté.

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LES CONTRASTES EUCHARISTIQUES

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LES CONTRASTES EUCHARISTIQUES.

Eminentissime Seigneur [1], Messieurs,

L'autorité de la parole de Dieu, la force des arguments que nous avons opposés aux accusations d'absurdité qui pèsent sur notre grand dogme, n'ont pas le don de convaincre tout le monde. Ceux qui n'ont plus le droit d'être fiers font les délicats, et abritent leur incrédulité sous ce qu'ils appellent les exigences de l'homme divin. Si le Fils de Dieu était réellement présent dans l'Eucharistie, il y serait mal placé, car son infinie majesté et la gloire de son humanité ressuscitée souffriraient des abaissements et des faiblesses auxquels le condamne l'étrange mystère de la transsubstan-

1. Son Eminence le cardina Guibert, archevêque de Paris.

tiation. Et, là-dessus, ils énumèrent, avec une âpre complaisance, toutes les humiliations et les impuissances du Christ emprisonné sous les espèces sacramentelles. Ils se moquent de notre crédulité et nous battent les oreilles de ce cri que David surprit jadis sur les lèvres des impies : « *Ubi est Deus tuus*[1]? Où est votre Dieu? » S'il est réellement présent dans le sacrement que vous adorez, qu'il se montre, afin que nous adorions avec vous.

Messieurs, Dieu s'est montré. L'histoire a enregistré des prodiges publics, dont des monuments et des fêtes solennelles ont perpétué le souvenir ; manifestations de gloire et de puissance, par lesquelles le Dieu de l'Eucharistie, déchirant les voiles qui le couvrent, révélait sa présence, non seulement à des âmes d'élite, mais à des peuples ravis. De graves théologiens, des orateurs célèbres, ont donné à ces faits une place dans leurs démonstrations [2] ; mais je n'en veux pas tenir compte.

1. Psalm. XLI.
2. Cf. Joan Garet: Lib. *De vera præsentia corporis Domini.* Tilman Bredembach: Lib. *Sacrarum collationum.* Bellarmin: *De Sacramento Eucharistiæ.* Lib. III, cap. 8. Lejeune: *Panégyriques du T. S. Sacrement.* Serm. 1. Besson: *Sacrements.* 11e conférence.

J'invoque contre les ironiques invectives de l'incrédulité, non pas des faits exceptionnels, mais des faits généraux, des faits que tout le monde peut voir et constater, des faits dont tout le monde peut tirer une conclusion en faveur de notre foi. — J'invoque les contrastes eucharistiques.

Oui, notre Dieu est humilié et semble réduit à l'impuissance dans son sacrement. Je ne vous dissimulerai aucun de ses abaissements, aucune de ses faiblesses ; mais, autour de ces abaissements et de ces faiblesses, je vous montrerai un rayonnement de gloire et de force tel que vous n'échapperez pas à cette conclusion : — Dieu est là. — Oui, les apparences sous lesquelles notre Dieu nous dérobe sa présence sont, en soi, de misérables choses ; mais, sur ces misérables choses, je vous montrerai le nom des perfections divines écrit en caractères si étincelants que vous ne pourrez pas vous empêcher de dire, pour peu que vous ayez l'âme bien faite et le cœur bien placé . Mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus et Deus meus !*

Seigneur Jésus ! je vous en prie, aidez-moi

dans ce dernier effort que je fais pour vaincre les répugnances de l'orgueilleuse raison, et la persuader qu'elle doit croire à votre présence eucharistique et se prosterner devant votre sacrement.

I

Les ennemis de notre foi ont raison de nous demander où est notre Dieu, s'ils ne veulent voir dans l'Eucharistie que le signe vulgaire, les fragiles et misérables apparences sous lesquelles le Christ glorieux s'est anéanti. Dans la voie des abaissements, l'Incarnation n'était qu'un premier pas. Le Verbe s'anéantissait, dit l'Apôtre, jusqu'à prendre la forme de l'esclave ; mais, à travers l'humanité dont il s'était revêtu, on voyait rayonner et resplendir sa divine grandeur. La tranquille beauté du Sauveur, la perfection de ses traits, la pénétrante douceur de son regard, la bonté empreinte sur ses lèvres bénies, la majestueuse gravité de son maintien, l'extraordinaire expression de sa physionomie en laquelle se reflétaient sa

haute intelligence, son noble caractère et sa sainte vie, autant de signes capables d'éveiller l'attention et de l'attirer sur le profond mystère de sa personne. Et ce mystère, lui-même, ne se trahissait-il pas en maintes circonstances ? — Tantôt par des paroles sublimes, qui étonnaient l'esprit humain et lui faisaient dire : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme-là ; » — tantôt par des ordres souverains, qui domptaient l'esprit de ténèbres, apaisaient les tourmentes de la nature et commandaient à la maladie et à la mort; — tantôt par une surhumaine clairvoyance, qui allait chercher jusqu'au fond des âmes, les secrets les plus cachés; — tantôt par des regards triomphants, qui convertissaient d'un seul coup les pécheurs; — tantôt par de saints attouchements, qui guérissaient toutes les infirmités; — tantôt par une toute-puissante vertu, qui s'échappait à travers les franges de son vêtement. Admirables manifestations que le peuple saluait par des Hosannas, et l'apôtre, par cette confession : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » Mais, dans l'Eucharistie, aucune échappée de lumière et de grandeur ; rien que l'ombre, rien

que des abaissements. Non seulement la divinité se cache, mais l'humanité, elle-même, est complètement éclipsée. Nos sens sont en pleine déroute. L'ouïe nous apprend que le Christ est là ; mais, le voir, le toucher, impossible ! Il n'a pas même choisi pour s'anéantir une de ces glorieuses et solides substances qui eût flatté nos yeux et sur laquelle nous eussions pu graver son image et ses traits, mais du pain : une substance vulgaire, qu'on rencontre entre les mains de tout le monde. Cherchez-le dans cette bouchée ; vous ne trouverez rien, rien, absolument rien. Il est anéanti.

Et, dans son anéantissement, quelle faiblesse ! Il aurait pu concentrer dans les espèces qui le cachent une énergie vengeresse qui l'eût mis à l'abri de toute tentative sacrilège ; il aurait pu se réserver le droit de s'enfuir à l'approche de l'ennemi, et ne lui laisser entre les mains qu'un signe vide et nu. Mais, non ! Il s'est enchaîné dans son sacrement, et il s'y livre sans défense aux plus ridicules accidents et aux plus horribles attentats. Non seulement l'humidité et les vers peuvent ronger le chétif manteau dont il est couvert ; non seulement on

peut le reléguer dans un coin et le condamner, lui, le roi de gloire, à une honteuse solitude ; non seulement il supporte, sans mot dire, nos irrévérences de chrétiens mal élevés; mais l'homme pourra assouvir contre lui toutes les fureurs de son impiété. Les païens, les barbares, les juifs, les hérétiques, les apostats, pourront le maltraiter à loisir : violer ses temples, forcer les portes des tabernacles, ouvrir brutalement les ciboires, jeter à terre les hosties saintes, les fouler aux pieds, les emporter pour égayer une orgie ou pour les donner à manger aux animaux, pousser leur infernale malice jusqu'à les faire servir à des impuretés et à des maléfices. Que dis-je! le sacrilège, caché sous un masque hypocrite, ouvrira sa bouche impure pour recevoir ce Dieu sans puissance, et lui fera subir l'embrassement d'une âme souillée de toutes sortes de crimes. Comble de la faiblesse! il ne saura pas résister aux appels d'un prêtre indigne. Lui qui a pris tant et de si délicates précautions pour s'incarner, il obéira, non seulement à la parole d'un homme trivial, dont se moquent les gens bien élevés, mais à la parole d'un homme infâme qui ne lui

donnera son être sacramentel que pour devenir son bourreau.

O Christ humilié, comme vous êtes faible! Et on me dit que vous êtes parti comme un géant du sein de votre Père pour courir votre chemin à travers le monde; que vous êtes la parole dont Dieu s'est servi pour créer l'univers et le remplir de merveilles ; que votre regard tenait à distance vos ennemis et jetait à terre les valets du grand-prêtre; que le cri de votre dernière angoisse, plus puissant que la foudre, ébranla la terre et les cieux; que tout seul, par votre propre force, vous avez passé de la mort à la vie et traversé la pierre du sépulcre qui vous étouffait. O géant! O parole divine! O regard vainqueur! O foudre terrible! O force irrésistible! montrez-vous donc. Hélas! vous restez sourd à mes adjurations, plus faible et plus impuissant que dans la crèche, où vous aviez encore vos petites mains pour repousser vos agresseurs, vos cris pour appeler votre mère, vos charmes pour séduire les pasteurs et les rois; plus faible et plus impuissant que sur la croix, où vous touchiez les cœurs endurcis. Vos membres invisibles sont enchaînés, votre

bouche muette ne peut appeler au secours, votre attitude de victime amoureuse et résignée se dérobe à tous les regards. Et c'est moi, c'est vous, mes frères en sacerdoce, qui avons fait cela. Quelle indignité ! — Mais vous l'avez ordonné, mon Sauveur, et nous avons obéi à votre parole : « *Hoc facite in meam commemorationem.* » Je pleurerai tant que vous voudrez du regret de vous avoir humilié, de vous avoir fait infirme et paralytique, mais c'est votre faute, aussi. Pourquoi m'avez-vous dit de le faire ? Pourquoi m'avez-vous donné l'exemple ? — Je vous ai obéi, je vous ai imité et j'ai perpétué le scandale de vos abaissements et de votre faiblesse.

Faut-il vous demander pardon ? — Ah ! je m'en garderai bien. Mes yeux ne sont pas rivés, comme ceux de l'incrédule, sur les misérables apparences qui absorbent toute son attention et provoquent ses mépris. Je vois, je sens, autour de ces apparences, une lumineuse et profonde atmosphère de gloire et de force, qui contraste singulièrement avec les abaissements et les faiblesses de mon Sauveur.

Le sacrement de son humiliation et de son

impuissance est, depuis plus de dix-huit siècles, un objet d'admiration et d'amour tels qu'on n'en a jamais vu de semblables, si ce n'est dans les cieux.

L'apôtre saint Jean nous représente, au milieu de l'éternelle Jérusalem, le trône de l'Agneau entouré de l'immense armée des élus qui chantent sa gloire ; sur la terre, c'est le même spectacle. Regardez, Messieurs, autour de l'hostie, ces pléiades d'âmes ravies et de corps prosternés. Les hommes dont les travaux font le plus d'honneur à l'esprit humain ont fait converger toutes les lumières de leur génie vers cette mystérieuse et étonnante petite chose où les âmes vulgaires ne voient que des scandales. Avec quelle force ils nous crient : « *Deus! ecce Deus!* Dieu ! voici Dieu ! Croyez et adorez. » Avec quelle insistance ils invoquent la souveraine autorité de la parole de Dieu pour dissiper les illusions de nos sens et vaincre les répugnances de notre raison. Avec quelle perspicacité ils découvrent et nous révèlent les falsifications de l'hérésie. Avec quelle pénétration ils fouillent les saintes espèces pour bien établir la vérité de l'acte, de

l'état et des manifestations sacramentelles. Avec quelle vigoureuse logique ils démontrent à l'esprit humain l'impuissance de ses objections. Avec quelle autorité ils assignent à cette matière triviale, dont nos yeux ne peuvent pénétrer le secret, la plus importante place parmi les choses sacrées qui perpétuent dans le monde le souvenir et l'efficacité des grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Avec quelle science ils décrivent le bel ordre dans lequel tous les signes mystiques de la grâce gravitent autour du signe central qui contient l'auteur même de la grâce. Avec quelle pieuse joie ils nous montrent, dans ce signe, le couronnement des sacrements qui préparent notre vie terrestre à la gloire éternelle : la nourriture sacrée qui alimente la vie surnaturelle que le baptême nous donne, que la confirmation perfectionne, que la pénitence répare : l'objet principal du ministère sacerdotal qu'il consomme, comme l'acte consomme la puissance : l'union ineffable de Dieu et de l'âme humaine, réalité sublime dont le mariage n'est que le symbole. Enfin, avec quel enthousiasme ils voient, dans l'Eucharistie, l'extension indéfinie du

grand acte par lequel Dieu s'est uni à la nature humaine, la perpétuelle et vivante commémoration du sacrifice qui nous a sauvés, les plus étonnants miracles de la puissance de Dieu, les plus hauts desseins de son éternelle sagesse et les plus tendres témoignages de son amour infini.

Ils ne sont pas seuls, ces astres de la science théologique et de l'éloquence sacrée, autour des fragiles apparences dont ils adorent et bénissent le mystère sans pouvoir le pénétrer. Les artistes se laissent entraîner par la foi dans la sphère d'attraction où gravitent les penseurs Aucune conception de leur fertile génie n'est trop belle pour honorer cette chose de rien qu'on peut tenir entre deux doigts. Voyez-vous la terre s'entr'ouvrir, et, dans ses flancs tourmentés, germer les majestueuses basiliques et les gracieuses chapelles. Qui donc doit habiter ces édifices, les plus beaux qu'on ait imaginés et construits, depuis que l'homme bâtit? J'y cherche un trône et, sur ce trône, un monarque, ou plutôt quelque être surhumain semblable aux figures sublimes que contemplaient les prophètes dans leurs visions.

Et je ne vois rien, rien que le petit sacrement dédaigné par l'incrédule à cause de sa vileté. C'est pour lui, pour le couvrir d'une ombre protectrice, que les grands arbres de pierre s'élancent vers les cieux et entrelacent leurs rameaux en voûtes élégantes et fières. C'est pour lui, pour le couronner, que les murs, que les chapiteaux et les frises se couvrent de feuillages, de fleurs, de volutes et de mille ornements divers. C'est pour lui, pour fêter sa présence, que flamboient les fenêtres et les rosaces. C'est pour lui, pour lui faire la cour, que les peintres et les sculpteurs peuplent l'immensité du temple de figures, de symboles, de souvenirs parlants où l'on voit revivre toute l'histoire du christianisme. C'est pour lui que les poëtes ont composé les plus belles hymnes ; pour lui que les musiciens ont créé les plus beaux chants ; pour lui que toutes les voix qui grondent, soupirent, murmurent, gémissent, éclatent, modulent, à travers le monde, ont été concentrées dans le plus magnifique des instruments ; pour lui qu'on demande à la nature le tribut de ses richesses et de ses beautés : les feux les parfums et les fleurs, le

lin et la soie, l'airain, l'or et l'argent, les bois incorruptibles, les marbres rares et les pierres précieuses. C'est pour lui que l'Église a inventé, pour lui qu'elle déploie les mystérieuses pompes de sa liturgie. Elle l'a longtemps caché, ce pauvre petit signe, pour le soustraire aux railleries et aux outrages d'un monde incapable autant qu'indigne de le comprendre. Il fallait bien prendre garde d'en parler aux infidèles et aux catéchumènes [1]. Les profanes et les pécheurs étaient chassés du temple au moment où il apparaissait [2]. L'œil purifié des initiés avait seul le droit de le contempler [3]. Mais, quand les initiés devinrent la foule,

1. Οὐ χρὴ τὰ μυστήρια ἀμύητοις τραγωδεῖν. (S. Athan., apol. 2. *Cont. Arianos.*)

2. On chasse de l'Église et du sacrifice ceux qui n'ont point encore été initiés et n'ont point reçu la participation des mystères, et ceux qui sont déchus d'une vie divine : Ἐπεί δε τοῦ θεῖου ναοῦ γεγόναστν ἔξω, καὶ οἱ ἀμύητοὶ Κατηχούμενοι, καὶ οἱ ἐμπαθεῖς, ὡς ἀποστάτας τῆς θεῖας ζωῆς. (S. Dionys. areop., *De Eccles. Hierarch.* cap. III.)

3. S. Jean Chrysostome (Epist. 1. *ad Innocent* I) se plaint de ce que des soldats envoyés par ses ennemis étaient entrés tumultuairement dans l'église et il signale, comme un grand attentat, que plusieurs d'entre eux qui n'étaient point baptisés aient vu les saints mystères. Ἀπέκειντο εἰσελθόντες ὁ στρατιῶται ὧν ἔνιοι ἀμύητοι ἦσαν πάντα ἐθεώρον τὰ ἔνδον.

l'Église ne craignit plus de montrer au monde, dans le signe de l'abaissement et de l'impuissance, l'objet de sa profonde vénération et de ses plus importants offices, le rendez-vous de ses plus imposantes cérémonies, le centre de tout son culte. Elle a appelé près de lui les âmes saintes, et on les a vues abîmées pendant de longues heures dans la prière, en proie aux tourments et aux défaillances, aux ravissements et aux extases de l'amour. Elle a créé pour lui des triomphes : triomphes dans le temple, triomphes dans les rues et sur les places publiques; et le peuple est accouru, plus empressé et plus respectueux qu'aux triomphes des rois de la terre, saluant de sa grande voix l'humiliation et la faiblesse exaltées par la foi. Et, devant cette humiliation et cette faiblesse, on a pu voir des princes, des capitaines et des soldats, qui savaient si bien se tenir debout devant la grandeur et la force, fléchir le genou et abaisser leurs armes !

Est-ce de la gloire, cela, Messieurs? — Mais, si vous voyez la gloire autour de l'abaissement, regardez, je vous prie, la force sortir de la faiblesse. Les adorateurs de cette chose in-

firme, qui ne sait pas se défendre contre les profanations, y ont puisé de tout temps une divine énergie qui remplit le monde de prodiges.

Qui donne aux vrais enfants de l'Église la force de soutenir les combats de la vie chrétienne, de vaincre les passions et de détruire en leur âme l'empire du péché? Qui donne aux saints l'héroïque courage de crucifier leur chair et d'en faire une hostie d'expiation pour les iniquités du monde? Qui fait germer et fleurir, au sein des sociétés que ronge la triple convoitise de l'orgueil, de la cupidité et du sens dépravé, les admirables vertus d'humilité, de désintéressement et de chasteté?—Le pain eucharistique.— Où l'âme chrétienne, écrasée par la malice des hommes, par les coups redoublés de l'adversité, par les sévices de la douleur, va-t-elle chercher sa consolation et son réconfort? — Dans le pain eucharistique. — D'où vient aux apôtres cette divine flamme du zèle qui les emporte vers de lointains rivages et leur fait affronter mille périls pour gagner des âmes à Jésus-Christ? Aux cœurs compatissants, que séduisent les misères humaines, l'inépuisable

dévouement qu'ils dépensent, jusqu'au dernier souffle de vie, dans les grandes œuvres de charité ? — Du pain eucharistique. — Les premiers chrétiens l'emportaient pieusement, entre des linges bénits, et le gardaient chez eux, afin de lui demander, à l'heure propice, la force de mourir pour la foi du Christ. Que dis-je, Messieurs ? — Le pain eucharistique a eu ses martyrs. Je mets au défi ceux qui le méprisent de sacrifier, non pas leur vie, mais leur petit doigt pour les objections par lesquelles ils prétendent triompher de notre aveuglement. Et cependant des hommes sont morts pour cette petite chose. J'ai assisté, il y a dix-sept ans de cela, à leur apothéose. J'ai entendu le monarque des âmes, accompagné de quatre-vingt mille voix, chanter leurs louanges : les louanges d'une dizaine de pauvres gens nuitamment égorgés et pendus dans un grenier, pour avoir affirmé que le pain sacré qu'ils avaient mangé avant de mourir n'était point la misérable chose que l'hérésie foulait aux pieds. J'ai vu d'un seul coup la gloire et la force : la force sortie du pain eucharistique et, autour de ce pain, la glorieuse

couronne de sang qui témoigne en faveur de nos plus grands dogmes.

Vous voilà donc, Messieurs, en présence de l'abaissement et de la faiblesse, de la gloire et de la force, dans un même signe. Que conclure de ces contrastes ? Eh ! tout simplement, qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, et que cet extraordinaire est divin. C'est le propre des contrastes, lorsqu'ils se rencontrent en une même chose, d'émouvoir notre esprit, de lui donner à réfléchir et de le mettre sur la piste de quelque mystère. Si vous voyez dans l'histoire les Césars, à la fois rois et pontifes de Rome antique, maîtres de toutes les vengeances et de toutes les faveurs, assiégés par une foule de courtisans qui les adorent, acclamés par le peuple qui suit leur char sur la voie triomphale, cela ne vous étonne pas. Les grands pouvoirs appellent les grandes bassesses et les grands enivrements. Mais, que le Sénat romain envoie ses députés vers un homme pauvre qui laboure son champ, que ces fiers patriciens prient humblement Cincinnatus de prendre le commandement des armées et de présider aux destinées de la République, voilà

qui est étonnant et vous fera dire infailliblement : Sous l'habit de ce paysan, il y a un grand citoyen ; on ne peut s'expliquer autrement tant d'honneur autour d'une condition humiliée. Un homme de génie et de puissante volonté rassemble autour de lui des armées, et fait passer en chacun de ses capitaines et de ses soldats l'audace de ses desseins et le feu de son courage. Il marche, on le suit. Rien n'arrête ceux qu'il enivre de son regard et de sa parole : ni l'inclémence des saisons, ni les aspérités de la route, ni le nombre, ni le feu de l'ennemi ; et, après qu'ils ont vaincu, la patrie, fière de leur bravoure, leur ouvre ses bras près des arcs de triomphe qu'elle a semés sur leur chemin. C'est beau ; mais ce n'est pas étonnant. Ce général, ces capitaines, ces soldats, sont des hommes, et l'homme est fait pour les grands actes de courage. Mais, qu'une femme, une bergère, qui gardait hier ses troupeaux et filait tranquillement sa quenouille, uniquement occupée de converser avec Dieu ; qu'une pauvre fille de seize ans, entendant de loin les cris de sa patrie aux abois, quitte tout à coup sa famille, chevauche à travers des

chemins impossibles pour aller trouver son roi, prenne le commandement des troupes, relève le courage abattu des chevaliers et des hommes d'armes, conduise un prince humilié, du pays où il cachait sa honte, à la cathédrale où il doit être sacré, chasse du beau pays de France l'Anglais qui le tenait asservi, n'est-ce pas une merveille, Messieurs ? Et hésiterez-vous un seul instant à dire : Tant de force dans une si grande faiblesse, voilà qui est surhumain ?

Raisonnons de même, je vous prie, en présence des contrastes eucharistiques. — Vous avez sous les yeux un morceau de pain, un misérable signe, et, autour de ce signe, une atmosphère, un rayonnement immense de gloire et de force. Évidemment, il y a là quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. — Quoi donc ? — Les chrétiens, qui glorifient le pain eucharistique et vont y chercher la force de vivre et de mourir héroïquement, croient qu'un Dieu s'est anéanti, emprisonné dans cette humble et fragile petite chose. Ils ne le voient pas, ils ne le touchent pas, et cependant ils trouvent que rien n'est trop beau

dans le culte qu'ils lui rendent, il n'est aucun bien qu'ils n'attendent de lui, et ils sont prêts à mourir pour confesser leur foi. D'où leur vient une si ferme croyance, une si absolue confiance, une si généreuse résolution ? — D'une parole humaine ? — Mais il est de toute évidence qu'un homme, si habile et si éloquent qu'il soit, ne saurait persuader à ses semblables une chose dont l'étrangeté devient de l'extravagance, du moment que nous ne voyons aucune porte ouverte pour sortir des lois de la nature qui étreignent notre raison. Qu'une bouchée de pain devienne un Dieu présent, c'est le rêve d'un fou, si ce n'est l'œuvre d'un Dieu. Cela ne se peut croire, comme on l'a cru et comme on le croit encore dans l'Église, que parce que Dieu lui-même l'a dit. Et, quand bien même la tradition ne nous aurait pas conservé les propres termes dont il s'est servi pour affirmer ce singulier mystère, il faudrait les supposer.

Non, le sacrement d'abaissement et de faiblesse n'aurait jamais pu être l'objet de tant de gloire et la source de tant de force, si Dieu n'était pas là. Non, l'humanité chrétienne

n'aurait pas conservé pendant plus de dix-huit siècles ce fétiche adoré et tout-puissant, si Dieu, caché sous les espèces sacramentelles, ne les avait protégées contre tous les mépris, tous les blasphèmes et toutes les violences. Que des peuples chez qui l'imagination étouffe le sens commun, et que des castes jalouses ont intérêt à maintenir dans l'esclavage d'une superstition contre laquelle rien ne proteste, puissent adorer des idoles bizarres et terribles, qu'ils poussent le fanatisme jusqu'à se faire écraser sous les roues de leur char, cela se comprend. Mais, chez des peuples éclairés, chez des peuples libres, un morceau de pain contre lequel l'impiété a assouvi toutes ses fureurs et la raison épuisé toutes ses objections, un morceau de pain qu'on peut outrager ou mépriser, un morceau de pain recevoir, pendant près de dix-neuf cents ans, les hommages du génie, de la science, des arts, de la foi, de l'amour, du sang répandu, un morceau de pain enfanter des prodiges de vertu et de dévouement, cela ne se conçoit pas, Messieurs, à moins qu'on ne dise : Dieu est là ! faible et anéanti, c'est vrai, mais digne

de toute gloire et principe de toute force. — L'incrédule abuse de l'abaissement et de la faiblesse, pour nous importuner de ce cri moqueur : Où est votre Dieu ? *Ubi est Deus tuus?* Moi, je prétends que notre Dieu se montre dans la gloire et dans la force. Et, plus profond est l'abaissement, plus scandaleuse est la faiblesse, plus vive, plus pénétrante, plus triomphante est la démonstration de la gloire et de la force.

Oui, Dieu est là. Vous le verrez mieux, Messieurs, lorsque je vous aurai montré le nom de ses perfections écrit sur les humbles et fragiles apparences dont il enveloppe sa très sainte majesté.

II

Je vous ai dit bien des fois, Messieurs, que le monde est un livre immense, où l'on rencontre à chaque ligne le nom des perfections divines : puissance, sagesse, amour; amour, sagesse, puissance. Dans l'ordre naturel, la révélation de ces perfections croît avec la beauté et la dignité des êtres qui en ont reçu l'empreinte. Un grain de poussière ne nous parle pas de Dieu comme la plante dont il nourrit

la racine ; la plante ne nous parle pas de Dieu comme l'oiseau qui voltige autour d'elle et chante à l'ombre de son feuillage ; l'oiseau ne nous parle pas de Dieu comme l'homme dont le visage sublime regarde les cieux et dont l'intelligence voyage dans les hautes et sereines régions des vérités éternelles. Mais, dans l'ordre de la foi, et particulièrement dans le mystère que nous étudions, l'échelle des révélations semble renversée, et, par un singulier contraste, les perfections divines s'accusent d'autant plus que la chose qui nous les révèle est, sous les yeux de notre chair et de notre raison, plus humble et plus vulgaire, je dirai même plus répugnante. Demandons à ce contraste l'enseignement qu'il contient.

L'Eucharistie, scandale de l'incrédule qui n'y voit qu'humiliation, extravagance et faiblesse, est, par excellence, une œuvre d'amour, de sagesse et de puissance. En ce sacrement, c'est l'amour qui propose le but à atteindre, la sagesse qui détermine les voies et moyens par lesquels l'amour doit arriver à son but, la puissance qui exécute, triomphe de toutes les difficultés et met l'amour en possession de sa fin.

L'amour! voilà, Messieurs, le grand *criterium* des œuvres divines. Je vous ai dit ses tendances, lorsque nous adorions ensemble l'ineffable mystère de l'Incarnation[1]. Il porte Dieu à se donner à la créature autant que la créature est capable de le recevoir. C'est lui qui crée dans notre nature, pourtant si fugitive et si fragile, ces puissantes aspirations, ces rêves de grandeur, ce profond besoin de se rapprocher de son principe, de le voir, de le toucher, de l'étreindre, de jouir de sa présence, et il ne crée ces apparitions, ces rêves, ce besoin, que pour les satisfaire. Nous savons que, dans la recherche de cette satisfaction, l'homme s'est trompé jusqu'à l'extravagance, jusqu'à l'absurdité, jusqu'à l'immoralité; mais il ne dépendait que de lui de trouver Dieu là où il se montrait et de suivre humblement et patiemment le progrès de ses communications.

Car Dieu se communiquait, Messieurs, non seulement par les admirables signes qui nous parlent de lui sur la terre et dans les

1. Cf. Trente-quatrième conférence : *La Possibilité de l'Incarnation*, 2e partie.

cieux, par ces harmonies d'existences, de mouvements et de vie qui, jour et nuit, chantent sa gloire et bénissent son nom, mais par des manifestations solennelles ou des visites intimes qui le rapprochaient de l'homme, sa créature privilégiée. On entendait le bruit de ses pas, léger comme un souffle du soir, dans le délicieux jardin qui devait être le berceau d'une race innocente et bénie, et notre premier père conversait avec lui. Offensé par l'ingratitude, la prévarication de celui qu'il avait comblé de tant de biens, il ne se retira point dans les profondeurs du ciel, pour nous laisser en proie aux tristesses de l'isolement, aux sévices d'une irrémédiable malédiction, et à la corruption de notre nature déchue; il voulut bien encore s'occuper de nous. De temps à autre, il descendait. Tantôt comme un vengeur armé de verges, pour nous rappeler au bien. Voyait-il toute chair flétrie par l'impureté, entendait-il les cris orgueilleux de Babel, les chants lascifs de Sodome et de Gomorrhe, les blasphèmes de l'Egygtien et de l'Assyrien près d'étouffer son peuple, voyait-il ce peuple infidèle l'oublier pour courir à Baal et aux idoles,

il s'écriait : « *Descendamus*, Descendons. » Et il descendait armé de fléaux, frappant à coups redoublés sur la tête, sur les épaules, sur la croupe de l'humanité indocile, jusqu'à l'extermination des pécheurs ou jusqu'à ce qu'on lui eût demandé pardon. C'était la visite du maître. Mais, plus souvent, il était père et ami, son amour l'amenait vers nous pour avertir, consoler et faire des promesses.

Il envoyait à Abraham des visions et lui montrait les étoiles du ciel, symbole des innombrables générations qui devaient sortir de ses flancs. Sous la figure d'un voyageur attardé, il se montrait tout à coup à ce vieil ami, assis à l'entrée de sa tente, et Abraham lui lavait les pieds, le faisait asseoir à sa table et recevait une prophétie en échange de son hospitalité. Il troublait le sommeil de Jacob, pour éprouver sa force. Il multipliait les apparitions, pour instruire, consoler et fortifier Moïse, le législateur de son peuple. Il appelait les Juges : il inspirait David ; il parlait à Salomon. Nuée mystérieuse, il descendait sur le propitiatoire et faisait entendre sa voix sous l'aile des glorieux chérubins. Il se dressait, sous des formes

lumineuses, terribles, grandioses, en face des prophètes ; il posait devant eux, et les invitait à ébaucher, dans leurs oracles, les tableaux de l'avenir. C'était la visite de l'ami, mais de l'ami qui ne livre pas encore tout son cœur et laisse, après qu'il a passé, je ne sais quel saisissement. Aussi ce cri populaire de la crainte s'était-il transmis de génération en génération : « Nous avons entendu, nous avons vu Dieu, nous mourrons [1]. »

Mais, bientôt, plus de crainte. Dieu nous préparait une apparition qui devait faire pâlir les apparitions antiques et manifester plus que jamais son immense et tendre amour pour l'humanité. Plus de figures terribles, plus de flammes, plus de chars étincelants, plus de souffles de tempêtes, plus rien de ce qui épouvantait les âmes vaillantes et faisait frissonner les saints. — Quoi donc ? — Ecoutez... une voix se fait entendre au milieu des temps : « Je viens, me voici : *Ecce venio.* » — Est-ce toi, Seigneur ? — Toi que les patriarches at-

1. Si audierimus ultra vocem Domini Dei nostri, moriemur. (Deut., cap. V, 26.) Morte moriemur, quia vidimus Deum. (Judic., cap. XIII, 22.)

tendaient, que les justes désiraient, que les prophètes annonçaient au monde? — Oui, Messieurs, c'est lui! Humanité, vierge folle, voici l'époux qui arrive; car ce n'est plus le maître, c'est plus que l'ami, c'est le royal époux des âmes,... voici l'époux, va au-devant de lui, va! va! va! *Exite obviam ei.*— Mais, à quoi le reconnaîtrai-je ? Aux fleurs qui couronnent sa tête? A la pourpre de ses vêtements? A l'or et aux pierreries dont ils sont enrichis? A cet air de joie qui épanouit le visage de l'époux quand il vient visiter une épouse passionnément aimée ? —Non, non, pauvre folle, tu te tromperais. Ton époux, tu le reconnaîtras à sa forme anéantie, à ses misérables langes, à ses infirmités, à ses pleurs, à son front sanglant et couronné d'épines, à la croix qu'il porte sur ses épaules meurtries, au brisement de son cœur, grand comme le brisement des flots de la mer: Voilà l'époux! *Ecce sponsus!*

Cet époux, vous le connaissez, Messieurs; c'est Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, égal à son Père et grand au-dessus de tout ce qui est grand ici-bas. « Il s'est anéanti, dit l'Apôtre, jusqu'à prendre notre forme d'esclave : *Exina-*

nivit semetipsum formam servi accipiens. » Et, pendant trente-trois ans, il a réjoui de sa visite le cœur de ceux qui ont eu le bonheur de vivre de son intimité. Comme il les regardait tendrement ! Comme il leur parlait avec amour ! Comme il se laissait prendre les mains et baiser les pieds ! « Mes amis, mes bien-aimés, mes petits enfants : *Amici, dilecti, filioli*, ce que mon Père a fait pour moi, je veux le faire pour vous. » Voilà ce qu'il leur disait. Il demeurait avec eux, et eux demeuraient avec lui. Cependant, honorer l'humanité de sa chère et douce compagnie ce n'était pas assez pour son amour. Revêtu de la chair des pécheurs, il l'a livrée à la justice divine, recevant tous les coups que nous avions mérités, et mourant sur la croix pour nous sauver de la mort éternelle.

Après cela, plus rien à attendre, n'est-ce pas ? Le temps de la visite du Fils de Dieu et de ses généreux sacrifices, définitivement clos par le double triomphe de la Résurrection et de l'Ascension, ne devait plus revivre que dans les souvenirs de l'humanité chrétienne, perpétuellement résignée à ne plus communiquer avec la personne et les mérites du Christ que

par la foi? — C'est ce que pense l'hérésie, Messieurs. Elle ne comprend pas que l'amoureuse persévérance des rapprochements divins ne pouvait aboutir à une cruelle absence. Elle semble ne pas se douter que, du côté de Dieu, comme de notre côté, l'amour est une force qui tend à l'union.

Ne savons-nous pas, par expérience, que l'union, l'union perpétuelle, l'union sans les douloureuses intermittences qui contristent les cœurs, est une des exigences de l'amour? Les affections dévouées, pures et saintes que Dieu bénit ont naturellement horreur de la séparation. On voudrait ne jamais se quitter, mais toujours jouir de la présence de ses amis, toujours entendre leur voix si chère. Et, quand de cruelles nécessités commandent la séparation, quand il faut se dire adieu, dans l'impuissance où l'on est de rester tout entier près de ceux qu'on aime, on leur laisse un objet qu'on a touché, une fleur qu'on a cueillie, la frange d'un vêtement qu'on a porté, une image, un signe, un de ces riens, à la fois misérables et charmants, qui rappellent sans cesse le souvenir des absents. Pauvres petites

reliques, on les conserve avec soin, on les touche avec respect, on les regarde avec amour, on les baise tendrement, et il semble que l'on est plus près des absents. Quelquefois le cœur, épanché sur des pages discrètes, traverse de longues distances pour revenir errer aux lieux où sont ses amours. Oh ! si l'on pouvait faire un mystérieux partage de soi-même, ou, plutôt, si l'on pouvait s'en aller et rester en même temps ! Si l'on pouvait, dans une perpétuelle présence, multiplier à l'infini les témoignages de son affection et de son dévouement ! Bien plus, si l'on pouvait s'incorporer ceux qu'on aime, vivre en eux et les faire vivre de soi ! — Hélas ! rêves impossibles que tout cela.

Mais, ce que nous ne pouvons faire, Dieu ne le pourra-t-il pas ? — Il le peut, Messieurs, et il le veut. Il le veut plus ardemment, plus passionnément que nous ne voulons entre nous l'union des cœurs et des vies. Ses volontés sont des ordres, et il est sûr de ne point s'égarer en en poursuivant l'exécution. Les anciens ont dit de la passion qui tourmente nos cœurs : *Amor facit insanire :* L'amour fait faire des

folies. Triste vérité dont plus d'un d'entre vous a dû faire l'expérience. Mais l'amour divin n'a pas à craindre ce danger, car il appelle à son aide l'éternelle Sagesse : — Fidèle compagne de ma gloire, dit-il, chaste ouvrière de mes désirs, Sagesse bien aimée, aide-moi de tes conseils.

Et la Sagesse docile lui répond aussitôt : — Amour, mon doux et saint ami, ce que tu veux est digne de toi et de moi. Il ne faut point rompre la chaîne de tes dons, ni déshonorer, par une inexplicable intermittence, l'harmonieuse unité du progrès à travers les temps. Les communications divines sont commencées, achevons-les. Il serait cruel de n'avoir répondu pendant quarante siècles aux plus nobles aspirations de la nature humaine, que pour lui faire sentir à jamais le vide de l'absence. Les apparitions des temps anciens ont été couronnées par l'apparition du Verbe fait chair ; puisqu'il a consenti à habiter parmi les hommes, qu'il reste auprès d'eux, sans que le ciel qui le réclame soit privé de sa présence. La religion de l'humanité régénérée sera plus noble et plus sainte, et sa ferveur plus grande,

si elle peut être sûre que Dieu vit au milieu d'elle, si elle peut s'approcher de lui pour lui rendre ses devoirs. Et, parce qu'il n'y a pas de religion sans sacrifice, il faut que l'immolation du Calvaire se continue et que l'homme puisse aller prendre, chaque jour, sur l'autel, les mérites du Fils de Dieu mort sur la croix, afin de les offrir à son Père. Et, parce que tout sacrifice se consomme par la manducation de la victime, le Fils de Dieu sera mangé. Ainsi nous créerons, entre le ciel et la terre, une religieuse et sublime harmonie. Le Dieu qui remplit les cieux de sa très sainte majesté résidera corporellement dans les temples chrétiens; l'Agneau que les chœurs célestes adorent sera couché sur les autels, autour desquels fume l'encens des humains; le pain des anges deviendra le pain des hommes. Dieu, qui communique là-haut son essence, communiquera ici-bas la nature qu'il a épousée. L'ineffable mystère de l'Incarnation, qui n'a uni le Verbe qu'à la nature humaine, sera prolongé, étendu, complété par l'union intime d'une chair divine à chaque âme chrétienne, et tous pourront dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ

qui vit en moi. » Alors, les pauvres mortels, en possession du souverain bien qui enivre les élus, attendront plus patiemment, dans la vallée de leur exil, la gloire et les joies que nous leur préparons dans la patrie [1].

Amour, amour, n'est-ce pas cela que tu désires ? N'est-ce pas cela que tu ordonnes ? Eh bien, moi, la Sagesse, j'approuve tes désirs, je souscris à tes ordres ; mais, maintenant, écoute mes conseils :

Si notre Christ bien-aimé ne doit pas quitter la terre, il ne peut y rester sous le vêtement de gloire que lui a donné la résurrection ; car qui donc oserait s'approcher de lui ? L'homme a beau se purifier, toujours son âme demeure

1. Verum corpus Christi, et sanguinem esse in hoc sacramento.... competit charitati Christi, ex qua pro salute nostra corpus verum nostræ naturæ assumpsit. Et quia maxime proprium amicitiæ est convivere amicis (ut philosophus dicit IX, *Ethic.* cap. 22.) sui præsentiam corporalem repromittit in præmium dicens : (Matth. cap. XXIV, 28.) *Ubi fuerit corpus, illuc congregabantur et aquilæ.* Interim tamen nec sua præsentia corporali nos in hac peregrinatione destituit ; sed per veritatem corporis, et sanguinis sui nos sibi conjungit in hoc sacramento.... Unde hoc sacramentum est maximæ charitatis signum, et nostræ spei sublevamentum ex tam familiari conjunctione Christi ad nos. (*Summ. Theol.*, III, P., quæst. 75, n. 1.)

souillée de quelque imperfection qui ne lui permettrait pas d'affronter la présence d'un Christ glorieux. Il n'approcherait de lui qu'en tremblant et craindrait de lui parler de ses besoins, de ses peines et, même, de son amour. Quel prêtre oserait prendre, entre ses mains consacrées, le corps resplendissant du Rédempteur, pour l'offrir à son Père ? Quel fidèle oserait ouvrir la bouche et lui dire : Entrez en moi ? — Non, pas de gloire, il faut que le Christ se dépouille des incomparables splendeurs qui éclipsent l'éclat du soleil et des astres. Plus il sera obscur et petit, plus il attirera à lui ses craintifs enfants. Qu'il s'abaisse donc, et qu'il cache même son humanité. Car, si les communications divines progressent, il faut que la foi progresse avec elles. La divinité seule était voilée aux jours de l'Incarnation, et c'était un mérite de dire au Sauveur : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » Plus méritoire encore sera cette confession, si l'humanité elle-même se dérobe aux sens, et si elle ne peut être saisie que par la foi [1].

1. Hoc competit perfectioni fidei, quæ sicut est de divinitate Christi, ita est de ejus humanitate, secundum illud.

Le Christ ne sera donc présent que sous un voile, mais il faudra qu'il y demeure toujours et qu'il se donne à tous, dût-il subir les derniers outrages. Des amis viendront, pleins de vénération et de pieux désirs, se prosterner devant le signe qui couvrira sa très sainte majesté ; il y sera. Des mercenaires viendront lui demander ses faveurs, en échange de leurs services intéressés et de leur amour parcimonieux ; il y sera. Des passagers viendront lui dire, de temps en temps, qu'ils se souviennent de lui, et quêter, par de tièdes prières, des libéralités dont ils feront mauvais usage ; il y sera. Des ennemis viendront lui faire violence et le forcer de prendre, dans leur âme souillée, une hospitalité sacrilège ; il y sera. Toujours, toujours ; car, s'il était convenu qu'il doit s'en aller à l'approche des indignes, il tourmenterait les consciences délicates et remplirait d'angoisses le cœur de ses saints. Une puissance ennemie abuserait de leur humilité pour

(Joan., XIV, 1.) *Creditis in Deum et in me credite.* Et quia fides est invisibilium, sicut divinitatem suam nobis exhibet Christus invisibiliter, ita et in hoc sacramento carnem suam nobis exhibet invisibili modo. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 75, a. 1.)

décourager leur faiblesse. Que deviendraient-ils, s'ils pouvaient craindre un changement sous le mystérieux voile où se cache le Dieu qu'ils adorent? Au lieu de jouir de sa présence, ne seraient-ils pas uniquement préoccupés de son absence? Il faut leur épargner ces préoccupations, ces angoisses et ces tourments, et, pour cela, le Christ dépouillé de sa gloire doit être condamné à l'immobilité et à l'impuissance.

Cherchons donc, dans la nature, l'heureuse substance que nous associerons au divin prolongement de l'Incarnation, en enveloppant le Christ humilié de ses apparences, et dans laquelle, pour le plus grand bien de l'homme, nous glorifierons le monde entier.

Il en est deux qui sortent des fertiles entrailles de la terre, que l'homme recueille et prépare avec soin et dont il fait sa chair et son sang : le pain et le vin; voilà ce qu'il nous faut. Petites choses! Mais, puisque le Christ, dédaigneux des vains ornements de l'éloquence, veut bien se contenter pour couvrir sa vérité de l'humble vêtement de la parole évangélique, umbles substances ne dépareront pas sa

personne. Le pain et le vin, d'un usage vulgaire, permettront au roi des pauvres d'honorer de sa présence les lieux et les hommes les plus pauvres. Le pain et le vin, jadis offerts par Melchisedech et associés aux sacrifices figuratifs de l'antiquité, épargneront aux adorateurs de la loi nouvelle la vue et l'horreur du sang. Le pain et le vin, nourriture et breuvage de l'homme, sa force et sa joie, si mystérieusement convertis en sa chair et en son sang, lui feront comprendre jusqu'à quel point Dieu veut s'unir à lui et comment une chair divine devient l'aliment de sa vie surnaturelle [1].

Et puis, quels symboles! — Le pain n'est d'abord qu'une obscure semence que l'on confie à la terre. Elle y germe pendant de longs mois et, lorsqu'elle apparaît à la surface, on la voi

1. Panis et vinum sunt materia conveniens.... quantum ad usum hujus sacramenti, qui est manducatio. Sicut enim aqua assumitur in sacramento baptismi ad usum spiritualis ablutionis, quia corporalis ablutio communiter fit in aqua; ita panis et vinum, quibus communius homines reficiuntur, assumuntur in hoc sacramento ad usum spiritualis manducationis. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 74, a. 1.)

Vinum vitis magis competit ad effectum hujus sacramenti, qui est spiritualis lætitia : quia scriptum est. (Psalm. CIII, 15.) *Quod vinum lætificat cor hominis.* (Ibid., a. 5.)

exposée á toutes les intempéries des saisons Sauvée des périls qui l'ont menacée, elle couronne d'un épi sa tige grêle et flexible. Là, fruit d'un mystérieux hyménée, le grain nouveau est reçu dans une alvéole délicate et transparente. Il croît sous son enveloppe, et, quand il est mûr, on l'en débarrasse ; il passe de main en main; on le pèse, on le flaire, on admire sa beauté. Et puis on le broie, on le pulvérise, on le pétrit, on le passe au feu : c'est du pain! — Ainsi, le corps de notre Christ. Semé en Adam, il a longtemps germé dans les entrailles des patriarches et des rois. Les tempêtes qui ont si profondément agité et bouleversé la vie de la nation juive ne l'ont point étouffé, et, lorsque les saisons providentielles, qui préparaient son éclosion, arrivèrent à leur terme, il a été reçu dans le chaste sein d'une Vierge mystérieusement épousée par l'Esprit-Saint. Trente années d'une vie solitaire et recueillie ont caché à tous les yeux sa croissance; mais, manifesté dans sa vie publique par des œuvres divines, il a fait connaître son prix infini. Et, alors, la douleur s'est appesantie sur lui : broyé, pétri dans sa passion, et passé au feu de l'amour, il

est devenu le pain vivant! Et le vin, cette généreuse liqueur qui jaillit sous les pieds des vignerons et sous l'arbre du pressoir, n'est-ce pas la figure des flots empourprés qui s'échappent de la chair sacrée du Sauveur, écrasée sous le pressoir de la justice divine? Le pain et le vin composés de grains multiples, fondus ensemble dans une même substance et une même liqueur, ne représentent-ils pas la grande assemblée des chrétiens, devenus, par leur union avec le Christ, un seul et même corps mystique [1]?

Amour! amour! Voici le pain et le vin: veux-tu que le Fils de Dieu y anéantisse sa gloire et sa force?

Ainsi parle la sagesse divine, Messieurs; et l'amour consent à tout. — Que m'importent les humiliations, les faiblesses, les outrages; je veux montrer aux hommes combien ils me sont chers, et, pour cela, c'est dans la nuit

1. Panis et vinum sunt materia conveniens hujus sacramenti.... Quantum ad effectum respectu totius Ecclesiæ, quæ constituitur ex diversis fidelibus « sicut panis conficitur ex diversis granis, et vinum fluit ex diversis uvis, » ut dicit Glossa... in illud. (1 Cor., X.) *Multi unum corpus sumus.* (*Summ. Theol.*, III P., quæst., 74, a.

même des plus honteuses trahisons et du plus horrible des crimes que je donnerai au monde notre Christ bien-aimé. On saura jusqu'où va ma générosité et ma tendresse, lorsque les prêtres, renouvelant chaque jour le plus grand des bienfaits, diront : *In quâ nocte tradebatur.* Sagesse, ma divine sœur, il est temps, appelons la puissance à notre aide et qu'elle se mette à l'œuvre.

Et la puissance répond : « Me voici : *Ecce venio* ». Elle descend sur les substances prédestinées, elle s'en empare, elle les pénètre, elle transforme, elle sépare, elle multiplie; elle brise les entraves des lois naturelles; elle les surpasse, elle les contrarie. Elle agit en dehors de la nature, *extra naturam ;* au dessus de la nature, *supra naturam;* contre la nature, *contra naturam.* Elle accomplit ces étonnants miracles de l'acte sacramentel, de l'état sacramentel, des manifestations sacramentelles, dont saint Thomas n'a pas craint de dire qu'ils surpassent en difficulté le prodige de la création.

Et voilà que sur ces petites choses, tant méprisées par l'incrédulité, on lit, plus étincelants que dans les harmonies de la terre et des

cieux, plus étincelants que dans les grandeurs et les beautés de la nature humaine, plus étincelants que dans tous les mystères surnaturels qui rapprochent la divinité de l'humanité, ces trois noms divins : Amour infini, sagesse infinie, puissance infinie.

Messieurs, j'assistais un jour à une première communion d'enfants. L'autel était paré de feux et de fleurs, et les fleurs vivantes, que devait bientôt inonder la rosée du ciel, s'épanouissaient sous mes yeux. J'étais ému du recueillement et du silence de ces enfants, lorsque, tout à coup, une voix fraîche entonne un cantique, et, dans ce cantique, j'entendis ces paroles :

Plus il s'abaisse,
Plus il est grand.

Je fus saisi jusqu'au plus profond de mon âme; les larmes jaillirent par torrents de mes yeux, et je disais : Comme c'est vrai ! Plus il s'abaisse, plus il est grand : grand en amour, grand en sagesse, grand en puissance.

Que l'hérésie torture, tant qu'il lui plaira, la parole de mon Dieu ; que la raison multiplie, à

l'infini, ses subtiles et prétentieuses objections; que l'impiété méprise les misérables signes d'humiliation et de faiblesse que j'ai sous les yeux ; rien n'ébranlera ma foi, car je crois à l'amour et aux divines ouvrières de ses bienfaisantes volontés : *Nos credidimus charitati quam Deus habet in nobis* [1]. »

1. I Joan., cap. IV, 16.

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE

LE SACRIFICE

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE

LE SACRIFICE.

Monseigneur [1], Messieurs,

Dieu est présent dans l'Eucharistie : Voilà la vérité qui ressort de la parole de Dieu, de nos discussions avec la raison et de l'étude des contrastes eucharistiques. — La parole de Dieu est précise, c'est le testament du Verbe incarné, nous léguant sa propre personne, en des termes dont l'hérésie s'efforce en vain d'obscurcir la victorieuse clarté. Nos discussions avec la raison lui arrachent des mains les éléments de la démonstration qu'il faudrait faire pour justifier l'accusation d'absurdité qu'elle nous jette à la face, et ne lui laissent pas d'autre ressource que de se soumettre à l'auto-

1. Monseigneur Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris.

rité du maître divin, dont la science infaillible garde le secret des mystères que nous révèle sa parole. Les contrastes eucharistiques démasquent les fausses délicatesses de l'incrédulité, et répondent à cette ironique question : — Où est votre Dieu, dans le scandale de l'abaissement et de la faiblesse ? — par cette irrésistible affirmation : Dieu est là.

Oui, Dieu est là. C'est pour nous, Messieurs, une vérité acquise. En établissant cette vérité, je n'ai pas pu me dispenser de vous faire entrevoir les deux mystères qui la complètent et sollicitent présentement votre attention : le sacrifice et la communion.

Certes, le sacrement de l'Eucharistie est grand et auguste au-dessus de tous les sacrements, par cela seul qu'il nous donne un Dieu comme hôte de la passagère demeure que nous habitons ici-bas et comme compagnon de notre vie d'exil. Et déjà cet honneur nous permet de dire avec plus de vérité que les Juifs : « *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest* [1]. Il n'y a pas de nation aussi noble que la nôtre, pas

1. Deut., cap. IV, 7.

de nation dont les dieux daignent s'approcher comme notre Dieu s'approche de nous. » Mais cet honneur n'est que la conséquence d'un inestimable service et le prélude du plus intime des rapprochements.

Le service, Messieurs, c'est le sacrifice.

Il nous fallait un sacrifice, et Dieu nous l'a donné dans l'Eucharistie. — L'Eucharistie, comme sacrifice, est le perfectionnement suprême de notre culte religieux. — Voilà les vérités dont je veux vous entretenir dans cette conférence.

I

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'appeler votre attention sur un acte, singulièrement expressif et éloquent, qu'on rencontre en toutes les religions [1]. Je vous y ramène aujourd'hui, afin que vous le considériez de plus près.

« Qu'une religion soit vraie ou fausse, » dit saint Augustin, « le sacrifice est, comme le

1 Cf. Quarante et unième conférence : *Les Infirmités de Jésus-Christ*. 2e partie, et quarante-neuvième : *La Rédemption*.

sacrement, un de ses éléments essentiels [1]. » Et, de fait, sur tous les autels de l'antiquité, l'histoire nous montre des oblations détruites, des victimes immolées. C'est le lait et le vin que l'on répand, le pain que l'on rompt, les fruits de la terre que l'on consume, l'encens dont l'odorante fumée monte vers le ciel, les animaux que l'on égorge et dont le feu dévore les membres palpitants. Que dis-je ? L'homme n'échappe pas à cette religieuse fureur de destruction. Violemment saisi par les prêtres des divinités cruelles qui doivent s'abreuver de son sang et se repaître de sa vie, il est couché sur l'autel ou sur les bûchers sacrés. Barbares les prêtres qui immolent ! misérables les victimes immolées ! monstrueuses les divinités qui doivent bénéficier de l'immolation ! — Est-ce que le sacrifice serait, en soi, un acte pervers ? — Non, Messieurs, c'est l'acte religieux par excellence. La nature le commande et le ciel l'exige, comme la plus expressive

1. In nullum nomen religionis, seu verum, seu falsum, coadunari homines possunt, nisi aliquo sacrificiorum et sacramentorum visibilium consortio colligentur. (Lib. XIX. *contra Faustum.*)

reconnaissance de la grandeur et des droits de Dieu, de la misère et de la dépendance de l'homme.

Dieu est la perfection suprême qui se suffit à elle-même, Dieu est le maître absolu des créatures qu'il a produites par pure bonté. L'homme ne possède rien qui ne soit don de Dieu, rien que Dieu ne puisse lui enlever à chaque instant. Voilà ce qu'il faut confesser, non seulement de cœur et de bouche, mais par l'action la plus capable d'exprimer notre néant devant celui qui est l'être même. Or, Messieurs je n'en vois pas d'autre que le sacrifice. Puis-je mieux dire à Dieu qu'il n'a besoin de rien ; qu'il serait tout encore, quand même le monde ne serait plus ; que tout ce qui est lui appartient sans réserve ; que je tiens tout de son infinie libéralité ; que j'attends de son bon plaisir qu'il daigne me laisser vivre ; puis-je mieux dire cela qu'en lui consacrant et en détruisant en son honneur une chose qui sera la représentation, le vicaire de ma propre vie ? Oui, le vicaire de ma propre vie, car je la prendrai parmi les êtres qui sont mes serviteurs et mes nourriciers. De profane qu'elle est, je la

ferai sacrée, en lui imposant les mains, comme pour la pénétrer de moi-même, et en lui disant : Tu es moi autant que j'ai pu te faire moi, mais tu n'es plus à moi : sois à Dieu : *Sacra esto.* Je voudrais ne plus être, afin que la grandeur de Dieu puisse mieux triompher sur mon néant : ne sois plus. Que ton anéantissement adore le principe et le maître de tout être ; que ton anéantissement remercie celui qui daigne me conserver ; que ton anéantissement implore la pitié de celui qui peut me détruire.

Adoration, action de grâce, impétration au degré le plus expressif et le plus éloquent, voilà, Messieurs, le sacrifice de l'homme innocent. Ne comprenez-vous pas tout de suite que, si la souveraine majesté de Dieu demande une si grande action, cette action deviendra bien plus nécessaire, lorsque la justice divine exigera une réparation de l'homme pécheur? En prévariquant, il a vraiment mérité d'être détruit ; l'épargner c'est lui donner une seconde fois la vie.

Alors, ce n'est plus assez que l'être qu'il destine au sacrifice soit le vicaire de son existence d'emprunt : il faut qu'il soit le porteur

de son péché, et, pour cela, qu'il soit chargé d'imprécations et d'anathèmes, qu'il devienne comme un péché vivant sur lequel seront assouvies les saintes colères du ciel. Dans le sang répandu, dans les flammes vengeresses qui consumeront l'hostie, on lira ce mot tragique : expiation.

Offrir à Dieu une créature afin de reconnaître par sa destruction, réelle ou équivalente, le souverain domaine de Dieu et la dépendance de l'homme, les droits de la justice divine et le crime du pécheur, telle est l'idée du sacrifice. Elle est issue non seulement du plus noble et du plus impérieux des instincts humains, l'instinct religieux, mais de la volonté expresse du maître suprême dont la bonté a été méconnue et la majesté outragée. L'homme idolâtre en faussait l'application ; mais les saints patriarches en gardèrent la pure tradition, jusqu'au jour où Dieu lui-même daigna régler le culte du peuple qu'il s'était choisi [1].

1. Cum (patriarchæ)... divino Spiritu illustrati viderent, magno sibi opus esse obsequio ad suorum humanorum delictorum purgationem, pretium pro salute sua ei, qui vitam

Tout était prévu dans les sacrifices judaïques. L'holocauste, entièrement consumé par le feu, adorait la très haute et très sainte majesté de Jéhovah. L'hostie pacifique, partagée entre Dieu, le sacrificateur et les offrants, remerciait le ciel de ses bienfaits et implorait de nouveaux dons; la victime pour le péché, tantôt divisée, tantôt réduite en cendres, expiait les crimes des prêtres et du peuple. La nature des victimes, leur position sur l'autel, les cérémonies dont elles étaient l'objet, parlaient un langage mystérieux qui instruisait et touchait les cœurs. De sévères précautions écartaient de l'autel les pratiques idolâtriques. Au matin et au soir de chaque jour, Dieu et l'homme se rencontraient dans le plus auguste des actes sacrés. Et quelles fêtes pour célé-

atque animam præbuisset, se debere putabant. Sed cum nihil præstantius atque pretiosius anima sua haberent quod dicarent, pro hac interim brutorum animalium vitam offerebant, pro sua anima sacrificia suæ vitæ vicaria offerentes : Ἐπεὶδὴ γὰρ ἑώρον,... θεῖῳ Πνεύματι τὰς ψυχὰς πεφωτισμένοι, μεγάλης αὐτοῖς θεραπείας δεῖν εἰς ἀποκάθαρσιν τῶν θνητῶν πλημμελημάτων, λύτρον τῆς αὐτῶν σωτηρίας, τῷ καὶ ζωῆς καὶ ψυχῆς χορηγῷ προσοφείλεσταὶ ἡγοῦντο. Ἔπειτα μηδὲν χρεῖττον καὶ τιμιώτερον τῆς οἰκείας ψυχῆς καθιεροῦν ἔχοντες, ἀντὶ ταύτης τέως τὴν διὰ τῶν ἀλόγων ζώων προσῆγον θυσίαν, τῆς σφῶν ψυχῆς ἀντίψυχα προσκομίζοντες...
(Euseb., *Demonstrat. Evang.* Lib. I, cap. 10.)

brer les dates mémorables de la vie d'Israël ! Quelle armée de prêtres et de lévites ! Quels flots d'encens ! Quels religieux carnages ! Quels cris de bêtes violentées, étouffés par l'immense harmonie des psaltérions, des harpes, des tambours, des cymbales, des flûtes, des trompettes sacrées et par la grande voix des chœurs et du peuple répondant aux religieuses provocations des précenteurs, par ce refrain enthousiaste : « Gloire à Dieu, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle ! *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* [1] ! »

Eh bien, Messieurs, tout cela n'était que figures. Substitutions impuissantes d'une vie inférieure à une vie plus parfaite, les victimes de l'ancienne loi ne rendaient à Dieu que des devoirs sans proportion avec ses droits et ne purifiaient l'homme que des souillures légales. C'est ce que l'Apôtre rappelait, avec une ironie sublime, au sacerdoce mourant qu'allait supplanter une nouvelle génération de prêtres. « Chaque année, disait-il, les mêmes hosties sont offertes ; mais, on a beau les renouveler

1. Cf. *Summ. Theol.*, Ia IIe quæst. 102, a. 3, præsertim ad 8.

sans cesse, elles ne peuvent rendre parfaits ceux qui les approchent, autrement on aurait cessé de les offrir, car les serviteurs de Dieu, une fois purifiés, n'auraient plus eu conscience de leurs péchés [1]. » Cependant il y avait, dans ces hosties imparfaites, « l'ombre des biens futurs : *Umbram enim habens lex futurorum bonorum.* » Les sacrifices judaïques étaient autant d'appels à la victime sainte qu'ils représentaient typiquement, et vers laquelle ils dirigeaient les cœurs contrits et humiliés.

Messieurs, je vous l'ai montrée, cette victime sainte, et j'ai mesuré sous vos yeux l'immensité de ses mérites.

Engendré par Dieu et né de la femme, le Christ a reçu l'onction sacerdotale à l'instant même où ses deux natures se sont épousées ; et, dès lors, il s'est substitué lui-même aux holocaustes impuissants qui ne pouvaient satisfaire ni la suprême majesté ni la rigou-

1. Umbram enim lex habens futurorum bonorum non ipsam imaginem rerum, per singulos annos eisdem ipsis hostiis quas offerunt indesinenter, nunquam potest accedentes perfectos facere; alioquin cessassent offerri, ideo quod nulla haberent ultra conscientiam peccati cultores semel mundati. (Heb., cap. X. 1, 2.)

reuse justice de Dieu. Sa vie est devenue le vicaire de notre vie et le porteur de nos péchés. Il a été frappé pour nous, il a souffert pour nous, il est mort pour nous et, en mourant, il a dit au ciel : Prenez ce qui vous appartient. Quel inépuisable trésor d'adoration, d'action de grâce, d'impétration et d'expiation dans la destruction sacro-sainte de cette vie divine ! Il n'est plus besoin d'autres victimes. « Le Christ, par un seul sacrifice, a consommé pour toujours notre sanctification : *Una oblatione in sempiternum consummavit sanctificatos* [1]. » Donc, plus de prêtres, plus d'autels ; c'est au pied du gibet sur lequel est mort le Prêtre Victime que nous devons aller chercher notre rédemption ; c'est de là que nous devons rendre à Dieu nos devoirs.

Ainsi parle l'hérésie, abusant des paroles apostoliques. Et si je lui demande quel chemin je dois prendre pour me rendre auprès du gibet de mon Sauveur, elle me répond qu'il n'existe plus et qu'elle n'en supporte même pas les images. Et si je lui demande comment je ferai pour saisir la divine victime, afin de

1. Heb., cap. X, 14.

l'offrir à ma place, elle me répond qu'elle a quitté la terre et qu'elle siège dans les cieux à la droite de Dieu. Et si je lui demande, enfin, comment je puis profiter d'un sacrifice dont il ne reste plus aucune trace visible, elle me répond : par la foi. Ah ! je ne nie pas la puissance de la foi ; mais, aussi, je connais ma faiblesse et les exigences de ma nature, qui a besoin de voir et de toucher. Sans doute, je puis faire, en imagination, le long pèlerinage des dix-huit siècles qui me séparent de l'immolation du Calvaire ; je puis me représenter la dernière scène de la passion de mon Sauveur ; je puis me prosterner, en esprit, au pied de la croix, la tenir embrassée et l'offrir, avec la sainte victime qu'elle porte sur ses bras sanglants, au Dieu dont je veux adorer la majesté et apaiser la colère ; mais j'aimerais bien mieux un sacrifice qui s'accomplirait sous mes yeux, une victime que je pourrais prendre entre mes mains et montrer au ciel, en disant : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi !* Voici l'Agneau de Dieu, voici le porteur des péchés du monde ! » — Protestant, mon ami, tu as beau crier : la foi ! la foi ! Le peuple juif avait la foi,

et je ne puis m'empêcher de l'estimer plus heureux que moi. Ces bêtes immolées, ce sang répandu, ce feu qui dévore les holocaustes, parlent bien plus éloquemment à la nature humaine que des imaginations qu'on ne produit qu'avec peine et qu'on ne peut pas toujours fixer.

Ceux-ci me montrent un sacrement. Mais à quoi bon, si ce n'est qu'un signe vide et nu? Et quelle misérable chose, en comparaison de toutes les vies que l'antiquité immolait à la gloire et à la justice de Dieu! Ceux-là me disent que le Christ est dans son sacrement. J'en suis heureux. C'est un honneur pour moi qu'un si grand hôte daigne me visiter. Mais, avec tout cela, je n'ai pas de victime, et il reste que ma religion, qui devrait être parfaite et clore, ici-bas, le cycle du progrès des institutions divines, est complètement déshéritée du grand acte liturgique que j'admire en toutes les religions. Car le sacrifice de la croix, auquel on me renvoie, ne m'appartient pas en propre. Tous ceux qui ont été sauvés, depuis l'origine du monde, par sa divine vertu, peuvent le revendiquer. Je m'étonne, à bon

droit, que des millions de sacrifices l'aient précédé et appelé, et qu'il n'y en ait pas un seul pour lui faire suite, pas un seul pour le rappeler à mon souvenir. Ma petite raison se demande si la sagesse divine, qui aime l'harmonie, n'aurait pas bien fait de mettre un sacrifice à la suite de l'immolation du Calvaire, en laquelle se consomment les sacrifices judaïques, comme elle a mis la présence réelle à la suite de la vie terrestre de Jésus-Christ, en laquelle se consomment les apparitions de l'Ancien Testament.

O bonheur! Messieurs, ma petite raison n'a pas tort. Quoi qu'en dise le protestantisme, nous avons un sacrifice institué par le Sauveur lui-même. Les paroles dont il s'est servi pour nous dire : Je suis dans mon sacrement, sont des paroles sacrificales, qui l'immolent mystiquement. Il se donne, mais par l'immolation ; séparant son sang de son corps: « *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus;* » nous donnant son corps et son sang de victime et à l'état de victime; son corps livré à la mort : « *quod pro vobis tradetur,* » son sang répandu pour tous:« *qui pro vobis effun-*

detur[1]. » Voilà ce qui doit rester perpétuellement dans l'Église, comme mémorial de l'oblation sainte qui fut consommée sur la croix. « *Hoc facite in meam commemorationem*[2]. »

Ce n'était point le drame du Golgotha, mais bien l'Eucharistie que contemplait le prophète Malachie, lorsqu'il répudiait les prêtres et les victimes de l'ancienne alliance. « Je ne veux plus de vous, disait-il au nom du Seigneur. Je ne recevrai plus les offrandes de vos mains. Mais voici que, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom devient grand parmi les nations, et en tout lieu on sacrifie, on offre à mon nom une oblation pure[3]. » — Entendez-vous, Messieurs? *Ab ortu solis usque*

1. Le grec exprime mieux que le latin l'acte présent par lequel Jésus-Christ s'immole mystiquement, en instituant l'Eucharistie. Il dit de son corps : τὸ ὑπερ ὑμων διδόμενον; de son sang : τὸ ὑπερ ὑμων ἐκχυνομένον.

2. Luc., cap. XXII, 19, 20.— Marc., XXIV. 24,— Matth., cap. XXVI, 28.

3. Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manu vestra : ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda : Quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum. (Cap. I, 10-11.)

ad occasum, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; *in omni loco*, en tout lieu ; *in gentibus*, chez tous les peuples. Evidemment, cela ne peut convenir à la petite colline du Golgotha, ni à la petite terre de Judée, ni au petit peuple d'Israël. La croix est bien où Dieu l'a mise ; mais, sans l'oublier, je dois chercher ailleurs l'oblation pure qu'on offre partout, et je ne la trouve que dans le sacrifice de la messe.

« C'est bien lui qui a été prophétisé, dit la grande voix de la tradition ; c'est lui qui glorifie en tous lieux le nom du Seigneur [1], — lui qui remplace tous les sacrifices de l'Ancien

1. Sacrificium similæ... typus erat panis Eucharistiæ... quem Dominus Jesus Christus tradidit facere... De sacrificiis quidem a vobis (Judæis) quondam oblatis dicit Deus per Malachiam... : « Non est mihi voluntas in vobis, etc... » De sacrificiis autem, in omni loco, a nobis gentibus oblatis, id est panis Eucharistiæ, et calicis Eucharistiæ, prædixit tunc, dicens nomen ejus a nobis glorificari : Καὶ ἡ τῆς σεμιδάλεως δὲ προσφορὰ... τύπος ἦν τοῦ ἄρτου τῆς Εὐχαριστίας, ον... Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ Κύριος ἡμῶν παρέδωκε ποιεῖν .. Ὅθεν περὶ μὲν τῶν ἀφ' ὑμῶν τότε προσφερομένων θυσιῶν λέγει ὁ Θεὸς, ὡς προέφη, διὰ Μαλαχίου · « Οὐκ ἔστι θέλημά μου ἐν ὑμῖν... κ. τ. λ... » Περὶ δὲ τῶν ἐν παντὶ τόπῳ ἀφ' ἡμῶν τῶν ἐθνῶν προσφερομένων αὐτῷ θυσιῶν, τουτέστι τοῦ ἄρτου τῆς Εὐχαριστίας, καὶ τοῦ ποτηρίου ὁμοίως τῆς Εὐχαριστίας, προσδέχει τότε, εἰπὼν καὶ τὸ ὄνομα αὐτοῦ δοξάζειν ἡμᾶς... (S. Justin., *Dialog. cum Tryphone*, n. 41.)

Testament[1]. — Les hosties sanglantes ont fait place à l'hostie sainte et vivifiante[2], — au au sacrifice spirituel, au culte non sanglant[3].— Un sacerdoce plus noble a succédé au sacerdoce des juifs ; il ne lui est plus permis de retourner aux anciennes pratiques de la loi[4].— Comment ne trembleraient-ils pas ceux qui approchent de l'autel où se célèbre le sacrifice extérieur de la loi nouvelle, expressive figure des grands

1. Mensam sacerdos ipse mediator novi testamenti exhibet secundum ordinem Melchisedech de corpore et sanguine suo ; id enim sacrificium successit omnibus illis sacrificiis veteris testamenti, quæ immolabautur in umbra futuri... Quia pro illis omnibus sacrificiis et oblationibus corpus ejus offertur et participantibus ministratur. (S. Aug., *De Civit. Dei.*, Lib. XVI, 20. Cf. Lib. X, 20.)

2. Τὴν ἁγίαν. καὶ ζωοποιὸν, καὶ ἀναίμακτον ἐν ταῖς ἐκκλησίαις τελοῦμεν θυσίαν. (S. Cyril. Alex., *in Ep. ad Nest. declar.* Anath. II.)

3. Τὴν πνευματικὴν θυσίαν, τὴν ἀναίμακτον λατρείαν. (S. Cyril. Hieros., *Catech. myst.*)

4. Merito corporis ipsius, et sanguinis memoriam quotidie celebrantes, ac meliore, quam veteris sacrificio et functione sacra dignati ; nefas jam esse ducimus ad illa prima elementa, et imbecillia delabi, symbola videlicet et imagines, non ipsam veritatem complexa. Εἰκότως τὴν τοῦ σώματος αὐτοῦ καὶ τοῦ αἵματος τὴν ὑπόμνησιν ὁσημέραι ἐπιτελοῦντες, καὶ τῆς κρείττονος, ἢ κατὰ τοὺς παλαιοὺς, θυσίας τε, καὶ ἱερουργίας ἠξιωμένοι. οὐκέθ'ὅσιον ἡγούμεθα καταπίπτειν ἐπὶ τὰ πρῶτα, καὶ ἀσθενῆ στοιχεῖα, σύμβολα, καὶ εἰκόνας, ἀλλ' οὐκ αὐτὴν ἀλήθειαν περιέχοντα. (Euseb., I. *De Demonst. Evang.*)

mystères qui se sont accomplis pour notre salut[1] ? — Comment ne se purifieraient-ils pas, puisque le crime d'impureté croît en proportion de la dignité de la victime qu'ils immolent[2] ? — Comment tarder à se purifier pour participer à une action qui fait trembler les anges[3] ? — Regardez : entre les mains du prêtre, il n'y a que du pain et du vin, et cependant c'est le sacrifice du corps et du sang que Jésus-Christ, prêtre suprême et véritable

1. Quonam pacto sacrificium illud externum, magnorumque mysteriorum figuram habens offerre ipsi non vererer? Πῶς ἔμελλον θαῤῥῆσαι προσφέρειν αὐτῶ τὴν ἔξωθεν, τὴν τῶν μέγαλων μυστηρίων ἀντίτυπον ; (S. Greg. Nazianz., *Orat. prim. Apolog.*)

2. Dominus docet nos, tanto magis impium esse, qui cum impurus sit, audet in sacrificium offerre corpus Domini, qui dedit seipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis, quanto unigeniti filii Dei corpus arietibus ac tauris antecellit. Ὁ δὲ Κύριος παιδεύει ἡμᾶς, ὅτι τοσοῦτον ἀσεβέστερος ἐστιν ὁ τολμῶν ἱερατεύειν τὸ σῶμα τοῦ Κύριου τοῦ δόντος ἑαυτὸν ὑπὲρ ἡμῶν προσφορὰν, καὶ θυσίαν τῷ Θεῷ εἰς ὀσμὴν εὐωδίας, ὅσον τὸ σῶμα τοῦ μονογενοῦς τοῦ υἱοῦ Θεοῦ ὑπερέχει κριῶν, καὶ ταύρων (S. Basil., Lib. II. *De Baptismo.*)

3. Hoc apud te cogita : Qui antiqui sacrificii participes erant... Omni tempore purgabantur. Tu vero ad sacrificium accedens, quod et angelis terrorem parit, annorum revolutionibus rem tantam (id est purgationem) circumscribis. Ἐννόησον οἱ τῆς θυσίας μετέχοντες τῆς παλαιᾶς... πάντοτε ἐκαθαίροντο· σὺ δὲ θυσίᾳ πρόσιών, ἣν καὶ ἄγγελοι φρίττουσι, καιρῶν περιόδοις τὸ πράγμα ὁρίζεις. (S. Chrysost., Hom. III. *ad Ephes.*, *v.* 8.)

Melchisédech, a offert à son Père [1].— C'est ce qui rend les prêtres de la loi chrétienne dignes des plus grands honneurs [2]. — N'envions plus rien aux religions antiques ; nous avons le sacrifice légitime, continuel, perpétuel, qu'on offre en tout temps au lever du soleil [3], — que les prêtres célèbrent tous les jours [4], — et que le peuple chrétien peut offrir partout [5].

Ainsi parlent nos Pères et nos Docteurs. Impossible de supprimer ou de fausser leurs témoignages. Aussi Luther, voulant se débar-

1. Quis magis sacerdos Dei summi quam Dominus noster Jesus Christus, qui sacrificium Deo Patri obtulit hoc idem quod Melchisedech obtulerat, id est panem et vinum, scilicet corpus et sanguinem. (S. Cypr., Lib. 2, *Epist. ad Cæcilium.*)

2. Vidimus, et audivimus (principem sacerdotum) offerentem pro nobis sanguinem suum; sequamur, ut possumus sacerdotes; ut offeramus pro populo sacrificium; et si infirmi merito, tamen honorabiles sacrificio... ipse (Christus) manifestatur in nobis, cujus sermo sanctificavit sacrificium quod offertur. (S. Ambros., *Comment. in Psalm.* 38.)

3. Sacrificium Dei legitimum, juge atque perpetuum, quod nulla intermittitur die, sed omni tempore orto sole semper offertur. (S. Hieron., *in cap.* 46 *Ezechielis.*)

4. Sacerdotes qui sacrificia Dei quotidie celebramus. (S. Cyprian., Epist. LIV. *ad Cornelium.*)

5. Hinc gratias agimus Domino Deo nostro : Quod est magnum sacramentum in sacrificio novi testamenti, quod ubi, et quando, et quomodo offeratur, cum fueris baptizatus, invenies. (S. Aug., Epist. cxx. cap. 19.)

rasser de la messe, dont le diable, disait-il, lui avait révélé l'abomination, ne trouva pas d'autre expédient que de nier l'autorité de la tradition [1], d'accuser d'erreur l'Église, les Pères, les apôtres, les prophètes [2], et d'injurier les ânes thomistes qui n'avaient rien à lui opposer qu'une foule d'autorités et un usage vieux comme le christianisme [3]. Il me

1. Si nihil habetur quod dicatur, tutius omnia negare, quam missam sacrificium esse concedere. (Lib. *De Captiv. Babylon.* cap. I.)

2. Hic non moramur, si clamitent papistæ : Ecclesia, Ecclesia, Patres, Patres : Quia, ut dixi, hominum dicta, aut facta, nihil in tam magnis causis curamus. Scimus enim ipsos prophetas lapsos esse, adeoque apostolos; verbo Christi judicamus Ecclesiam, apostolos adeoque ipsos Angelos. (Lib. *De Missa privata.*)

3. Hoc est quod dixi, thomisticos asinos habere nihil quod producant, nisi multitudinem hominum et usum antiquum. (Lib. *Cont. regem Angliæ.*)

Kemnitz avoue, comme Luther, le fait de la tradition : « Negari non potest veteres, quando loquuntur de celebratione cœnæ Domini, usurpare vocabula sacrificii, immolationis, oblationis, hostiæ, victimæ, item uti verbis offerre, sacrificare, immolare. » (*Exam. Trid. Conc.* pag. 782.)

Grabe, luthérien d'abord, puis ministre de l'Église anglicane, ne peut résister à la force des témoignages. Il lui semble si évident que la doctrine du sacrifice de la messe vient des apôtres qu'il ne peut s'empêcher d'accuser d'erreur les pères du protestantisme et qu'il appelle de ses vœux le rétablissement de la sainte liturgie, seul moyen de rendre à la divine majesté l'honneur qui lui est dû : « Vix ullus dubitandi locus relictus est, ab ipsis sanctis apostolis hanc de sacrificio

semble pourtant, Messieurs, que c'était quelque chose, et que cela valait bien les révélations d'un diable, si malin qu'il fût.

A défaut de l'enseignement traditionnel, l'usage seul suffirait pour établir la vérité du sacrifice de la messe ; car il nous met en présence du prêtre et de l'autel.

A travers toutes les liturgies, le prêtre nous conduit jusqu'à ce saint André qui répondait au proconsul d'Achaïe, lui offrant de sacrifier aux dieux : « J'immole chaque jour sur l'autel, au Dieu tout-puissant, à l'unique et vrai Dieu, non pas la chair des taureaux ni le sang des boucs, mais l'Agneau immaculé, toujours entier, toujours vivant après que le peuple des croyants a mangé sa chair [1]. » Par saint André

Eucharistiæ doctrinam promanasse, ac proinde omnino tenendam esse, licet nullum pro ea dictum ex ipsis prophetarum vel apostolorum adduci posset... Josephi Medi sententiæ toto corde suscribo et opto, ut postquam multi pii doctique a parte protestantium viri *hunc Lutheri et Calvini errorem*, ac veram apostolicæ Ecclesiæ doctrinam bene agnoverunt, hujus quoque sanctissimas liturgicas formulas, quibus dictum sacrificium Deo offertur, ab illis a suis cœtibus proscriptas in usum revocent, et hunc summum divinæ majestati honorem debite reddant. »(*In annot. ad S. Iren.*, Lib. IV, cap. 32)

1. Ego omnipotenti Deo, qui unus, et verus est, immolo quotidie, non taurorum carnes, nec hircorum sanguinem, sed immaculatum agnum in altari, cujus carnem posteaquam

nous touchons aux apôtres que l'Esprit-Saint visitait à l'heure du sacrifice. D'autel en autel, nous arrivons jusqu'à ce coffre de bois que conserve précieusement l'insigne basilique de Latran et sur lequel le premier chef de l'Église célébra, avec larmes, les saints mystères. Le prêtre et l'autel nous disent d'une commune voix : L'Eucharistie est un sacrifice.

Je ne connais pas de dogme mieux établi que celui-là, et je ne suis point étonné que le Concile de Trente ait répondu aux blasphèmes de l'hérésie par ces anathèmes : « Si quelqu'un dit qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un vrai et propre sacrifice, ou que cette oblation consiste uniquement en ce que Jésus-Christ nous est donné comme nourriture : qu'il soit anathème. — Si quelqu'un dit que, par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » Jésus-Christ n'a pas établi ses apôtres prêtres, ou qu'il n'a pas ordonné qu'eux-mêmes et les autres prêtres offrissent son corps et son sang : qu'il soit anathème [1]. »

omnis populus credentium manducaverit, agnus qui sacrificatus est, integer perseverat, et vivus. (*Ex Act. Passionis S. Andreæ script. a Presbyt. et Diac. Achaiæ.*)

1. Si quis dixerit, in missa non offerri Deo verum et pro-

Vous me demandez, Messieurs, où est le vrai sacrifice dans l'Eucharistie ? Où est cette œuvre de mort et de destruction si saisissante et si expressive ? Les offrandes inertes ne changent pas d'aspect entre les mains des prêtres, et, malgré les mystérieuses cérémonies dont elles sont l'objet, elles n'ont point, à nos yeux, d'autre caractère que celui d'une simple oblation.

J'en conviens ; et c'est ici le cas, plus que jamais, de nous conformer aux intentions du Sauveur, qui a voulu faire de nous des adorateurs en esprit et en vérité. Vous ne voyez point le mystère des yeux de la chair ; il faut le voir des yeux de la foi. Celui de vos sens qui perçoit la parole de Dieu suffit pour vous rendre certains que, sous le signe sensible que ne peuvent pénétrer vos regards, il se fait une grande action. Le Fils de Dieu est là, je vous

prium sacrificium, aut quod offerri non sit aliud quam nobis Christum ad manducandum dari ; anathema sit.

Si quis dixerit illis verbis : Hoc facite in meam commemorationem, Christum non instituisse apostolos sacerdotes aut non ordinasse ut ipsi aliique sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum ; anathema sit. (Sess. XXII., cap. IX. can. 1 et 2.)

l'ai prouvé ; mais il n'est là que par une immolation. — En quoi consiste précisément cette immolation ? — A la rigueur, nous n'avons pas besoin de le savoir. Il suffit que l'Église, interprète de la parole de Dieu, nous affirme que par la consécration le Christ est mis dans son sacrement à l'état de victime, et qu'il y a là un véritable sacrifice.

Cependant, Messieurs, nous pouvons demander à Dieu la permission d'interpréter les paroles de nos maîtres dans la foi, et d'entrer respectueusement sous le voile dont se couvre le Christ immolé.

« L'Eucharistie, dit saint Thomas, est un mémorial de la passion du Sauveur, image représentative par laquelle nous devenons participants des fruits de ses souffrances et de sa mort [1]. » C'est-à-dire que l'Eucharistie est

1. Duplici ratione celebratio hujus sacramenti dicitur immolatio Christi. Primo quidem quia, sicut dicit Augustinus ad Simplicianum (Lib. II. q. III. ante med.), *Solent imagines earum rerum nominibus appellari quarum imagines sunt; sicut cum intuentes tabulam, aut parietem pictum dicimus : Ille Cicero est, et ille Sallustius.* Celebratio autem hujus sacramenti, sicut supra dictum est (quæst. LXXIX. art. I) imago quædam est repræsentativa passionis Christi, quæ est vera ejus immolatio. Et ideo celebratio hujus sacramenti dicitur Christi im-

au sacrifice de la croix ce qu'est le monument à ces hauts faits dont l'humanité veut garder le souvenir.

Par exemple, un jeune homme n'a connu, jusqu'à sa vingtième année, que les caresses de sa famille, les faciles complaisances de ses parents et les douceurs d'une intimité chère à son cœur. Un autre suit, à pas lents, la charrue qu'il enfonce en terre de son bras nerveux. Le sillon qu'il trace est arrosé de ses sueurs, et l'air retentit des brusques encouragements qu'il adresse à ses bêtes fatiguées. Tous les deux sont contents : l'un de ses tranquilles plaisirs, l'autre de l'air pur dont s'abreuve sa

molatio. Unde Ambrosius dicit super ep. ad Hebr. (super illud cap. x. *Umbra enim etc.*): *In Christo semel oblata est hostia, ad salutem sempiternam potens : quid ergo nos? nonne per singulos dies offerimus? sed ad recordationem mortis ejus.*

Alio modo quantum ad effectum passionis Christi, quia scilicet per hoc sacramentum participes efficimur fructus dominicæ passionis. Unde in quadam dominicali oratione secreta dicitur : *Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, opus nostræ redemptionis exercetur.* Quantum igitur ad primum modum, poterat dici Christus immolari etiam in figuris veteris Testamenti. Unde et Apoc. XIII. 8 dicitur : *Quorum nomina non sunt scripta in libro vitæ Agni, qui occisus est ab origine mundi.* Sed quantum ad secundum modum proprium est huic sacramento, quod in ejus celebratione Christus immoletur. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 83, a. 1.)

robuste poitrine. Mais, écoutez: un cri retentit, la patrie les appelle Toi, quitte ta vie paisible; toi, les champs où tu as grandi. Tous deux, baisez une dernière fois ceux qui vous sont chers, et partez. Va, soldat, va où la patrie t'envoie : sois sacrifié : *sacer esto.* Tu n'auras plus qu'une nourriture austère et chétive, tu ne pourras plus suivre les libres caprices de ta volonté, une volonté impérieuse et dure pèsera sur la tienne : *sacer esto.* Marche le jour et la nuit; reste debout où il faut, malgré le froid, la chaleur, la neige, la pluie, les tempêtes : *sacer esto.* Voici le cri d'alarme ! Il faut partir. Où donc ? Bien loin, vers une terre inhospitalière où tu seras dans la cruelle alternative de tuer ou d'être lâche. Mais, tue ! tue ! ce n'est pas toi qui répondras devant Dieu du sang répandu : toi, tu es un sacrifié. Reçois dans ta noble poitrine les balles et la mitraille ! tombe ! tombe ! — Il est tombé ! — Que cherches-tu, mon fils, de ton œil mourant ? — Ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, ta famille,... ton pays ?... Ta famille ! c'est la patrie qui t'immole; ton pays ! c'est le coin de terre où vont reposer tes os glorieux : *sacer esto.* Te

voilà immobile et silencieux dans la tombe, dors en paix ; on ne t'oubliera pas. Deux choses parleront de toi dans l'histoire : le récit et le monument. Le récit, tous ne le liront pas ; mais, le monument, tout le monde le verra. Tout le monde pourra contempler et admirer sur le granit, le marbre, l'airain, le bronze, taillés, fouillés, moulés, pétris par la main de l'homme, ou sur une toile fragile, animée par le pinceau d'un artiste, la réviviscence du dévouement des enfants de la patrie qui ont mérité l'immortalité.

Or, Messieurs, il y a dix-huit siècles, un homme-Dieu a entendu tomber du ciel, sur sa tête innocente, cette redoutable parole : *Sacer esto.* Librement il s'est offert à la justice divine, se couchant, à notre place, sur le gibet où nous aurions dû être immolés. Victime universelle, il a payé, pour tous les pécheurs passés, présents et à venir, la dette de sang et de mort qu'ils avaient contractée par leurs crimes. C'est le sacrifice par excellence, et, de ce sacrifice, l'humanité rachetée a voulu perpétuer le souvenir par des récits et des monuments. Les récits, vous les entendez tous les ans ; les mo-

numents, vous les rencontrez partout. Ce sont les images, les tableaux, les calvaires, les crucifix, les églises, croix immenses dont le chevet s'incline comme la tête mourante du Sauveur. Mais, nous avons beau parler, travailler et bâtir, les œuvres de notre amour et de notre reconnaissance sont peu de chose en comparaison de ce que Dieu a fait pour perpétuer le souvenir du sacrifice de son Fils. Son récit à lui, c'est l'adorable chapitre des Évangiles qui nous raconte, avec une si noble et si poignante simplicité, la passion et la mort de Jésus-Christ ; son monument, c'est plus qu'une chose, c'est une personne et une action : l'Eucharistie.

O memoriale mortis Domini ! O mémorial de la mort du Seigneur, avec quelle éloquence vous nous parlez !

Je cherche deux choses dans le monument : la ressemblance et l'expression ; la ressemblance des personnes, l'expression de la sainte passion qui les animait quand elles se sont dévouées. Mais, si parfaite que soit la ressemblance, si vive que soit l'expression dans les monuments humains, elles ne rapprochent pas

de moi la personne même dont je veux honorer le dévouement, elles ne font pas revivre l'acte et la vertu de son sacrifice. Dans l'Eucharistie, au contraire, le monument est la personne même qui s'est sacrifiée, la représentation agissante de son sacrifice et toute la vertu qu'elle y a mise. Le Fils de Dieu est là, et il meurt de mort mystique. Quelle puissance, mon Dieu, vous avez donnée à vos prêtres, en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi ! » Leur parole est devenue un instrument plus aigu et plus tranchant que le couteau qui égorgeait les victimes de l'ancienne loi. Ils parlent en votre nom, et le premier effet de leur action sacrificale est de faire du pain et du vin la chose sacrée par excellence, le corps et le sang du Sauveur. Ils mettent une vie divine là où il n'y avait qu'une matière inerte, et, du même coup, ils donnent la mort. Car, entendez-le bien, Messieurs, si le Christ ressuscité n'avait la propriété d'appeler toute sa vie là où il y a une partie de lui-même, son corps et son sang seraient séparés et mis à part par ces paroles, prononcées sur des matières distinctes :

« Ceci est mon corps : — ceci est mon sang. » Il continue de vivre sous un coup mortel, et cependant il exprime, autant qu'il est en lui, l'état de mort et de destruction propre au sacrifice. Il l'exprime par l'éclipse totale de sa gloire, par la captivité de ses membres sacrés et de ses mouvements sous les espèces eucharistiques, par la cessation des fonctions naturelles qui conviennent à ses sens : obscurité, immobilité, silence, anéantissement, qui le mettent tellement à notre disposition que nous pouvons le traiter comme une matière inerte, état mystérieux qu'il ne prend que pour devenir notre nourriture et aboutir ainsi à la destruction de son être sacramentel, consommation du sacrifice.

Vidi agnum... tanquam occisum [1] : J'ai vu l'Agneau qui semble mort, » dit le voyant de Pathmos, dans son Apocalypse. Cet agneau, Messieurs, il est sur nos autels aussi bien que sur le trône de la céleste Jérusalem, et son état de victime est, ici bas, plus expressif et plus saisissant que dans les cieux. Ne vous

1. Apoc., cap v. 6.

plaignez pas de ne voir ce mystère que des yeux de la foi ; n'enviez pas le sort des juifs charnels, si profondément impressionnés par la solennité des sacrifices de l'ancienne alliance ; car Dieu nous a donné une admirable compensation. « La loi, dit saint Paul, ne possédait que l'ombre des biens futurs, et non leur propre et réelle image : *Umbram lex habens futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum* [1]. En parlant aux sens, les sacrifices judaïques ne communiquaient à l'âme aucune vertu divine, et ceux qui les offraient étaient obligés de traverser les siècles et d'aller chercher au loin, par le désir, la victime sainte que figuraient leurs hosties imparfaites. Pour nous, plus de figures. Si la victime échappe à nos sens, nous sommes sûrs de la posséder tout entière, dans la propre et réelle image du sacrifice qu'elle a offert pour nous sur la croix. Et, quand le prêtre prend entre ses mains l'auguste sacrement, quand il le dépose sur notre langue tremblante, nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper : « *Ecce Agnus*

1. Vid. loc. cit. sup

Dei! Voici l'Agneau de Dieu ! » Nous pouvons l'offrir aussi réellement et présentement que Marie, debout au pied de la croix, offrait réellement et présentement, à Dieu, son fils mourant. Moins il est visible, quand il a si bien le droit de nous éblouir par l'éclat de sa gloire, moins il est capable de se défendre contre nos injures ou contre notre pieuse avidité de le recevoir et de détruire à notre profit son être sacramentel, plus il est victime. Comme représentation, rien de plus expressif pour nous rappeler l'immolation du Calvaire ; comme action, rien de plus propre à nous en appliquer la divine vertu ; car c'est le même prêtre, la même hostie, s'offrant au même Dieu par le même moyen, pour les mêmes hommes et pour les mêmes fins.

Cette pensée, Messieurs, m'ouvre la porte pour entrer dans une seconde considération ; l'Eucharistie, comme sacrifice, est le perfectionnement suprême de notre culte religieux.

II

Entre tous les sophismes imaginés par l'hérésie pour discréditer le dogme catholique,

je n'en connais pas de plus ridicule que celui-ci : La messe fait tort à la croix. Car autant dire que l'eau qui coule dans le lit d'un fleuve fait tort à la source, que l'aumône qui tombe dans la main du pauvre fait tort à l'amour généreux et au mérite de celui qui n'a travaillé que pour se mettre à même de faire le bien, ou, si vous l'aimez mieux, que la surabondance fait tort à la plénitude. Je pardonnerais volontiers au protestantisme de se tromper dans l'interprétation du texte sacré, mais je ne lui pardonne pas de nous imputer l'idée niaise de séparer le sacrifice de la messe du sacrifice de la croix, comme si l'un n'était qu'une répétition accusant l'insuffisance de l'autre.

On invoque, à grand bruit, contre nous l'autorité du grand apôtre exaltant le sacerdoce de Jésus-Christ et l'efficacité de l'acte rédempteur accompli sur le Calvaire : « Le Christ, Prêtre suprême et éternel, n'a pas besoin d'offrir chaque jour des hosties, comme faisaient les prêtres de l'ancienne loi ; il a rempli envers Dieu tous les devoirs de l'humanité et expié tous les crimes, en s'offrant lui-même une seule fois : *Hoc fecit semel, seipsum*

rendo [1]. — Cette unique oblation suffit à notre sanctification : *Sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel* [2], et à l'éternelle consommation de notre sainteté : *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* [3]. »

Qu'est-ce que cela prouve, Messieurs? — Que le sacrifice de la croix suffit à l'œuvre de notre salut? Qu'il est digne de l'infinie majesté de Dieu, et d'un mérite tel qu'il satisfait pleinement aux rigoureuses exigences de sa justice? Qu'il n'a pas besoin d'être renouvelé au même titre que les sacrifices impuissants de l'ancienne alliance? Que ce serait lui faire injure que de vouloir recommencer notre rédemption par une autre victime? Nous l confessons, et c'est uniquement ce que veut dire le grand apôtre. — Mais, que ce sacrifice exclue de notre culte une hostie qui le représente au vif et le rappelle à nos souvenirs, un acte sacré qui met sous nos yeux le prêtre et la victime du Calvaire et sous les yeux de

1. Hebr., cap. VII, 27.
2. Ibid., cap. X, 10.
3. Ibid., cap. X, 10.

Dieu la mort du Fils bien-aimé qui a apaisé sa colère, une répétition non sanglante de l'immolation qui nous a mérité toutes les grâces de salut, répétition par laquelle ces grâces nous sont appliquées au lieu et au temps déterminés par la divine bonté, un sacrifice enfin qui, « bien loin de nous détacher du sacrifice de la croix, nous y attache par toutes ses circonstances, puisque non seulement il s'y rapporte tout entier, mais qu'en effet il n'est et ne subsiste que par ce rapport, et qu'il en tire toute sa vertu [1], » voilà certainement ce que n'a pas pu ni voulu dire saint Paul, qui oppose la table où les chrétiens se nourrissent du corps et du sang de Jésus-Christ aux autels des juifs et des païens, le pain eucharistique aux victimes immolées sur ces autels, et l'union des chrétiens avec Dieu, par la manducation de l'Eucharistie, à l'union des gentils avec leurs idoles, par la manducation des victimes [2].

1. Bossuet : *Exposition de la doctrine catholique*. XIV.

2. Habemus altare, de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt. (Heb., cap. XIII, 10.)

Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Domini est? ... Et panis quem frangimus, nonne

L'Apôtre croyait comme nous au sacrifice de la messe, et l'unité d'oblation qu'il proclame ne contredit en rien la multiplicité des actes sacrés par lesquels nous offrons, chaque jour, le Christ immolé à son Père. Car, sachez-le bien, toutes les messes qui sont célébrées depuis l'origine du christianisme et se célébreront jusqu'à la fin du monde ont été comprises, avec le sacrifice de la croix, dans un seul et même vouloir du Fils de Dieu, comme un seul et même sacrifice dont on peut dire : « *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* » Sur la croix comme sur l'autel, le Christ immolé est toute notre religion : *Christus tota nostra religio.*

Et quelle religion, Messieurs ! Un Dieu prêtre, un Dieu victime, des mérites inépuisables et infinis, dans un acte qui peut se renouveler autant de fois par jour qu'il y a,

participatio corporis Domini est ?... Videte Israel secundum carnem : nonne qui edunt hostias participes sunt altaris ? Quid ergo ? Dico quod idolis immolatum sit aliquid, aut quod idolum sit aliquid? Sed quæ immolant gentes dæmoniis immolant, et non Deo : nolo autem vos socios fieri dæmoniorum. Non potestis calicem Domini bibere et calicem dæmoniorum : non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmonioum. (I Cor., cap. X, 16-21.)

sur la surface du monde, de prêtres capables de servir d'instrument au divin Melchisédech.

Que le culte mosaïque est peu de chose, si nous le comparons à ce suprême perfectionnement qui élève au plus haut degré de gloire et de puissance toutes les religieuses ambitions du culte humain ! Je ne m'arrêterai pas à un parallèle inutile, il est temps de fixer vos regards sur l'autel où se célèbrent nos saints mystères.

Autour de cet autel, l'encens fume, les prières montent au ciel, et la religieuse humanité que le Christ a rachetée vient réjouir le cœur de Dieu par ses chants de louange et d'amour et par le spectacle de ses vertus.

Mais, quoique tu fasses, chrétien, même sous l'influence des grâces les plus exquises, tu n'obtiendras jamais la suprême perfection du culte que le Christ a mise en son Eucharistie. Fais suer à tous les arbres aromatiques leurs parfums et brûle-les, comme si tu voulais être consumé toi-même en l'honneur de ton Dieu ; exprime ton respect, ton amour, ta reconnaissance, tes désirs, ta misère, par les plus nobles,

les plus ferventes, les plus tendres, les plus touchantes prières; ouvre ton âme au Dieu dont tu veux honorer la sainte majesté et implorer la clémence, montre-la-lui remplie des sublimes vertus que tu as acquises au prix de mille sacrifices ; appelle à ton secours tes frères en religion et, tous ensemble, faites retentir le monde d'un cantique qui ébranle la terre et les cieux ; que l'Église triomphante se joigne à l'Église militante pour adorer et prier : tout cela ne vaut pas une messe.

Une messe ! c'est le résumé de tous les sacrifices antiques, dans lesquels se divisait le courant des actes religieux qui unissaient l'humanité à son Dieu, sacrifice unique, à la fois holocauste, hostie pacifique et victime pour le péché. Une messe ! c'est le sacrifice de la croix qu'on rapproche de nous, pour épargner à notre foi une laborieuse enquête vers un passé lointain et des efforts trop facilement paralysés par notre faiblesse ou notre négligence. Une messe ! c'est l'immolation d'un Dieu qu'on nous met, en quelque sorte, dans la main, afin que nous y prenions la part qui nous revient, dans le temps, les circonstances, la

mesure et pour le but déterminés par la Providence. Une messe ! c'est un Dieu qui adore, un Dieu qui rend grâce, un Dieu qui apaise, un Dieu qui implore. Une messe ! encore une fois, c'est le perfectionnement suprême de notre culte religieux.

Pour le moment, Messieurs, oubliez donc tout ce qui se passe autour de l'autel et regardez-le ; non pas la matière qui le compose, les dorures et les pierres précieuses qui le parent, les ornements dont l'a décoré l'habile main des artistes, mais l'autel lui-même, dût-il n'être que le coffre de bois vulgaire sur lequel l'apôtre saint Pierre célébrait les saints mystères. Parce qu'il est l'autel chrétien, c'est le centre béni d'une sphère mystérieuse où s'accomplissent les plus augustes et les plus puissants mouvements de notre vie religieuse. Dieu l'entoure de son immensité, au-dessus de lui le Ciel entr'ouvre ses abîmes de gloire, sous ses fondements sacrés gémissent les âmes souffrantes, et, tout autour, la milice chrétienne rend ses devoirs à Dieu et attend ses grâces. Le prêtre a parlé, et, sous les coups de sa parole, le Christ est mystiquement immolé :

Voici son corps; voilà son sang. Regardez cela, O majesté suprême! O créateur tout-puissant! O souverain maître de toutes choses! O providence libérale qui remplissez le monde de bienfaits! Regardez ce Dieu sacrifié qui se couche humblement à vos pieds. Même par la mort, même par l'anéantissement, nous ne pouvions pas égaler nos hommages à votre grandeur, et voilà qu'il s'est mis à notre place. « Par lui, avec lui, et en lui, recevez tout honneur et toute gloire : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi omnis honor et gloria.* » Puisqu'il est votre propre fils et notre frère, nous ne vous appellerons plus : maître. Par lui, avec lui et en lui : « Père des cieux, que votre nom soit sanctifié : *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum.* »

N'admirez-vous pas, Messieurs, ce divin courant d'adoration et d'action de grâces qui, de la pierre de l'autel où le Christ est immolé, rayonne sur toute l'immensité de Dieu et comble les vœux de son infinie majesté. Ce n'est pourtant qu'une partie de notre culte; un autre courant descend de Dieu sur toute la création, multipliant et précipitant ses ondes sacrées en

raison de la force impétratoire et propitiatoire du sacrifice de l'autel. Les lumineuses profondeurs du ciel, les sombres régions de la mort, les vastes espaces où se meut notre fugitive existence en sont inondés :

Terra, pontus, astra, mundus
Quo lavantur flumine [1].

Dans le ciel, le sacrifice de la messe apporte joie et honneur. Non pas qu'il accroisse l'immuable béatitude et la gloire essentielle des saints ; mais il y ajoute le contentement de se sentir aidés, dans leur fraternelle intercession, par la prière d'un Dieu ; il obtient que le fruit de leurs mérites nous soit plus abondamment réparti, que les exemples de leurs vertus soient plus universellement imités, que leur gloire terrestre augmente avec le nombre des adorateurs du Dieu qui les a sanctifiés.

Du ciel, descendez par la pensée dans les abîmes de douleur où les âmes justes achèvent d'expier leurs péchés, la vertu du sacrifice de la messe vous y accompagne. C'est en vain que l'hérésie s'est efforcée d'endiguer ce fleuve

1. Rhythmus. *Pange lingua*, in passione.

divin pour le retenir sur la terre des vivants, il déborde et tombe à grands flots dans les abîmes de la mort. Eh quoi! le vaillant Machabée a pu dire près des autels où l'on immolait des boucs et des génisses : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts [1], » et, de l'autel où un Dieu s'immole, on nous défendrait de leur envoyer son sang propice? Est-ce qu'il n'y avait pas assez de douleurs dans le sacrifice de la croix pour compenser toutes celles dont la justice divine doit punir le péché? Et, s'il plaît à la sainte victime de nous inviter à prendre sur l'autel la part de souffrances qu'il destinait à nos chers morts, est-ce que le protestantisme peut nous en empêcher? Arrière! secte avare et jalouse, les misérables barrages de tes sophismes, renversés par les anathèmes de l'Église, ne nous arrêteront pas [2]. Là où la tradition de seize

1. Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut peccatis solvantur. (II Machab., cap. XII, 46.)

2. Si quis dixerit missæ sacrificium tantum esse laudis et gratiarum actionis, aut nudam commemorationem sacrificii in cruce peracti, non autem propitiatorium; vel soli prodesse sumenti; neque pro vivis et defunctis, pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus offerri debere; anathema sit. (Conc. Trid. sess. XII. cap. IX. can. 3.)

siècles a passé avant nous, nous passerons, et nous irons au purgatoire les mains pleines des propitiations dont le sacrifice de la messe a rempli l'urne de nos prières. Sans ces propitiations notre culte serait imparfait ; car nous avons hâte que Dieu soit glorifié dans la cité sainte où il attend les enfants de la Rédemption

En haut, l'impétration du Christ immolé fait monter la joie et la gloire ; en bas, sa propitiation apporte la délivrance; mais, tout autour de l'autel, Messieurs, quels torrents de grâces et de pardons! Y a-t-il, sur les astres voyageurs qui peuplent le firmament, des êtres besoigneux dont l'oreille subtile perçoit le bruit argentin de la clochette annonçant le moment du sacrifice accompli sur nos autels, et dont le cœur s'ouvre pour en recevoir la divine efficacité? Dieu seul le sait. Mais nous sommes certains que la misérable humanité vit des largesses de Jésus-hostie. « La paix de l'Église, dit saint Cyrille de Jérusalem, la tranquillité du monde, la prospérité des rois et des empires, le courage des combattants, l'union des familles et des amis, la guérison des

infirmes, la consolation des affligés, l'assistance à ceux qui ont besoin de secours : tout cela vient de l'hostie propice sur laquelle nous prions pendant le sacrifice de la messe [1]. » Vous qui marchez d'un pas mal affermi à travers les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, vous qui vous sentez assiégés par le doute, venez y chercher la lumière. Vous qui chancelez sous le poids de la douleur, vous qui allez succomber sous les assauts de la tentation, venez y chercher la force ; venez surtout, pauvres pécheurs, venez. Si le sacrifice de la messe n'a pas la vertu du sacrement qui remet immédiatement le péché, il s'en échappe des grâces si puissantes qu'elles peuvent briser un cœur coupable et le justifier avant qu'il ait en-

1. Postquam confectum est illud spirituale sacrificium, et lle cultus incruentus, super ipsa propitiationis hostia, obsecramus Deum pro communi Ecclesiarum pace, pro tranquillitate mundi, pro regibus, pro militibus, pro sociis, pro ægrotis et afflictis, et in summa pro omnibus qui egent auxilio, egemus omnes nos, et offerimus hoc sacrificium : Εἶτα, μετὰ τὸ ἀπαρτισθῆναι τὴν πνευματικὴν θυσίαν, τὴν ἀναίμακτον λατρείαν, ἐπὶ τῆς θυσίας ἐκείνης τοῦ ἱλασμοῦ παρακαλοῦμεν τὸν Θεὸν, ὑπὲρ κοινὴν τῶν ἐκκλησιῶν εἰρήνης · ὑπὲρ τῆς τοῦ κόσμου εὐσταθείας · ὑπὲρ βασιλέων · ὑπὲρ στρατιωτῶν καὶ συμμάχων · ὑπὲρ τῶν εν ἀσθενείαις, ὑπὲρ τῶν καταπονουμένων · καὶ ἀποξαπλῶς, ὑπὲρ πάντων βοηθείας δεομένων δεόμεθα πάντες ἡμεῖς, καὶ ταύτην προσφέρομεν τὴν θυσίαν. (S. Cyrill. Hierosol., *Cateches*. 5, *mystagog*.)

tendu la miséricordieuse sentence de son absolution [1]. Que dis-je, Messieurs? Même à son insu, le pécheur peut bénéficier des propitiations de nos autels. Il suffit, pour cela, qu'un prêtre zélé ou une âme amie s'empare de la sainte victime et dise à son Père : « Voici l'agneau de Dieu, l'agneau qui enlève les péchés du monde! *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi!* » Dieu ne résiste pas à ce touchant spectacle, et souvent sa colère apaisée renonce aux soustractions de grâces dont il avait résolu de punir les crimes du pécheur.

Nous ignorons, Messieurs, le nombre des conversions dues à l'influence propice du sacrifice de la messe. Mais il est une chose que nous voyons de nos yeux : c'est la conduite miséricordieuse de la Providence à l'égard des peuples, depuis que le Christ s'immole tous les jours. Quelles terribles vengeances du ciel sur les nations antiques, dont l'abominable corruption fait frémir nos âmes chrétiennes! Les

1. Docet sancta synodus, sacrificium istud vere propitiatorium esse... Hujus quippe oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit. (Conc. Trid , sess. XXII, cap. II.)

grandes eaux, les pluies de feu, la mystérieuse épée des anges, les incessantes et impitoyables guerres d'extermination : tels étaient les châtiments de celui qu'on appelait alors le Très-Haut, Dieu des armées. Aujourd'hui, nous l'appelons le Bon-Dieu, tant il est doux et patient à l'égard de nos crimes. Et pourtant, s'il nous a préservés des abominations de l'antiquité, sommes-nous moins coupables envers lui? — Non. — La culpabilité des peuples chrétiens croît en raison des immenses bienfaits dont ils sont comblés. Cependant Dieu tolère leurs blasphèmes, leurs injustices, leurs impuretés, leurs scandales, et semble ne se décider qu'à regret aux catastrophes.

Pourquoi cela, Messieurs? — Uniquement, parce que l'agneau de Dieu offre, tous les jours, sur nos autels, sa passion et sa mort en échange des peines que nous avons méritées. « Pour moi, disait un saint versé dans la connaissance des secrets divins, je suis convaincu que sans la sainte messe, le monde, à l'heure qu'il est, serait déjà abîmé sous le poids de ses iniquités [1]. »

1. S. Léonard de Port-Maurice : *Trésor caché.*

Oh ! ils ne savent ni ce qu'ils font ni où ils vont, ces conspirateurs insensés qui voudraient fermer nos églises, renverser nos autels, et détruire le sacerdoce par la famine. Le jour où leur impiété triompherait, le bras de Dieu tomberait lourdement sur le peuple sans sacrifice. Mais on ne supprime pas ce que Dieu a fait éternel. Une pierre de six pouces suffit à l'immolation mystique de Jésus-hostie. Cette pierre, nous l'emporterons, s'il le faut, dans de nouvelles catacombes; et, pour être un peu plus bas de quelques mètres, l'autel chrétien n'en sera pas moins le centre religieux du monde, le siège d'un culte parfait, le lieu béni des adorations, des actions de grâces, des prières, des expiations auxquelles nous devrons notre salut.

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE

LA COMMUNION

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE

LA COMMUNION.

Eminentissime Seigneur, Monseigneur[1], Messieurs,

L'Eucharistie nous donne une victime dont la vie, offerte tous les jours et en tous les lieux, n'a pas besoin d'être remplacée comme celle des hosties imparfaites dont Dieu avait jadis demandé l'immolation à son peuple. Par cette victime, nous pouvons rendre nos devoirs à notre souverain maître, implorer sa grâce, mériter sa pitié, aussi parfaitement, disons même, aussi divinement que le peut désirer une société religieuse.

L'offrande de la victime suffit à l'essence du sacrifice ; toutefois, l'instinct religieux n'est

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, et Monseigneur Coullié, évêque d'Orléans.

complètement satisfait, et le sacrifice lui-même semble n'être entièrement consommé que par un acte qui nous unit à l'oblation plus intimement que les hommages tremblants et les vœux respectueux de notre misère. Cet acte, Messieurs, c'est la manducation de la victime. La tradition nous le montre dans la plupart des sacrifices antiques. Nous y voyons l'homme se rapprocher de Dieu par la participation au même banquet sacré. Les vapeurs de l'encens, l'âcre senteur du sang, la fumée de l'holocauste, c'est la part de Dieu ; la chair sanctifiée de la victime, c'est la part de l'homme. Ces deux ennemis viennent s'asseoir à une table commune, ce qui de tous les témoignages de la réconciliation est le plus énergique et le plus expressif.

Le Sauveur du monde, celui dont la naissance a été annoncée par ces paroles célestes : « *In terra pax hominibus bonæ voluntatis :* Paix, sur la terre, aux hommes à qui Dieu vient manifester son bon vouloir, » le Christ béni, dont l'immolation a apaisé, pour jamais, les colères du ciel, ne pouvait pas rompre avec la mystérieuse et touchante coutume de l'huma-

nité religieuse. Aussi, en instituant le sacrifice de la loi nouvelle, a-t-il dit à ses apôtres, et, en leur personne, à tous les chrétiens : « Prenez et mangez : *Accipite et comedite.* » A défaut de paroles, la nature même des éléments qu'il a choisis pour y cacher la victime indique suffisamment son dessein de faire du sacrifice un banquet.

Ne serait-ce qu'un banquet de réconciliation, nous devrions l'en remercier éternellement ; car quel plus sûr gage de notre paix avec Dieu que de manger la chair d'un Dieu ? Mais les intentions miséricordieuses de notre Christ bien-aimé vont plus loin qu'une réconciliation ; la consommation de son sacrifice doit être pour nous un banquet de vie. Rien de plus clair que sa volonté à cet égard ; écoutez-le : « Je suis le pain de vie, le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure pas..... et le pain que je donnerai pour faire vivre le monde, c'est ma chair. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a

la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui m'a envoyé, est vivant et que je vis par mon Père, de même celui qui me mangera vivra par moi [1]. »

Qu'est-ce que tout cela veut dire, Messieurs, sinon que, de l'autel où elle consomme le sacrifice, la communion nous ramène au dedans de nous-mêmes, et nous met en présence d'un dernier mystère par lequel s'achèvent les merveilles eucharistiques. Pour que vous puissiez comprendre la grandeur de ce mystère, nous étudierons dans la communion l'acte vital par excellence de l'homme chrétien, nous verrons en quoi consiste cet acte vital et quels sont ses effets dans notre nature régénérée.

I

Rappelons-nous ce que nous a dit saint Thomas pour déterminer la place et les fonc-

1. Joan., cap. VI, 48-58.

tions de l'Eucharistie dans l'évolution de notre vie surnaturelle. Elle ne l'engendre pas, elle ne lui donne pas cette vigoureuse poussée de grâces et de dons divins qui l'affermit et la virilise ; mais elle la répare, la soutient, la conserve, l'accroît, à la manière d'un aliment. D'où il suit que la communion est, à notre vie surnaturelle, ce qu'est la nutrition à toute vie physique.

Or, Messieurs, quelles sont les lois de la nutrition ? Les voici : — l'être vivant se répare, se soutient, se conserve, s'accroît, par l'assimilation des choses dont il se nourrit ; — l'assimilation se fait selon la constitution et le tempérament de l'être vivant.

Vous entendez bien : je dis l'être vivant ; car l'être inerte ne s'assimile rien. Il se fait dans sa masse des juxtapositions de molécules et d'atomes, mais point de ces merveilleuses transformations qu'on ne constate que là où fonctionne un organisme. Que d'êtres inertes dans la nature, et aussi que d'êtres vivants ! La création est un vaste banquet où sont perpétuellement attablés des milliards de convives. « Mangez, buvez, réconfortez-vous, enivrez-

vous, mes amis, » leur dit la bonne Providence ; et, du matin au soir, ils se repaissent de ses dons. La plante va chercher, dans la terre et jusque sur l'aride rocher, les sucs qu'elle aspire ; dans l'atmosphère, la lumière, les gaz, la rosée qu'elle boit avec avidité. Tout cela devient sa sève, et sa sève devient tige, rameaux, bourgeons, feuilles, fleurs et fruits. L'animal, plus exigeant, à mesure qu'il devient plus vivant, cherche pour se nourrir une vie toute faite. Il n'a point les délicatesses des fibres transparentes où la plante élabore ses timides conquêtes. Plus maître des aliments dont il s'empare, il les broie, les engloutit, les travaille énergiquement ; il les fait son sang, sa chair, ses os, ce merveilleux courant de vie qui circule, sans relâche, dans un édifice mobile où chaque perte se répare invisiblement, où chaque partie s'accroît méthodiquement et d'un mouvement tranquille, pour ne point détruire l'harmonie du tout. La plante et l'animal communient, à leur manière, aux biens que la Providence a mis à leur portée; et, vous pouvez le constater, Messieurs, leur communion est réglée par ces deux lois : l'être

vivant se répare, se soutient, se conserve, s'accroît, par l'assimilation des choses dont il se nourrit ; l'assimilation se fait selon la constitution et le tempérament de l'être vivant.

L'homme, roi du grand festin de la création, n'échappera pas à ces lois. S'il est plus parfaitement constitué que les êtres inférieurs dont nous venons d'examiner les fonctions, l'application des lois grandit avec lui, mais les lois ne changent pas.

Animal par son corps, l'homme se répare, se conserve, se soutient, s'accroît, par l'assimilation de toutes les vies qui se donnent à lui ou dont il s'empare. Il les prend au sein de sa mère, dans les champs fertiles et sur les rameaux généreux où elles croissent, dans les flancs palpitants des bêtes domestiques ou sauvages que Dieu a soumises à sa royale domination. De toutes ces vies, il fait le beau corps dont nous avons étudié ensemble la magnifique architecture et les merveilleuses fonctions [1]. Ce corps, produit d'un acte générateur, ne subsiste que

1. Cf. Dix-huitième conférence : *La beauté et la grandeur de l'homme.* 1re partie.

grâce à ses communions avec la nature matérielle.

Etre immatériel et immortel par son âme, l'homme se répare, se soutient, se conserve et s'accroît, par l'assimilation du vrai, du beau et du bien. Plus il s'en nourrit, plus il y a d'ampleur et de fécondité dans son intelligence, d'élévation dans ses pensées, de fermeté et de vigueur dans son jugement, de rectitude dans sa volonté, de délicatesse dans sa conscience, en un mot, plus il est homme.

Mais ne croyez pas que cette communion aux choses immatérielles et éternelles achève sa grandeur. Par sa constitution surnaturelle, l'homme est un être divin. Ne vous ai-je pas dit, Messieurs, que Dieu, en nous créant, a mis dans son acte créateur tant d'amour que, pour obéir à la force d'attraction qui nous appelle vers notre dernier terme, nous devons aller rejoindre l'essence divine; que notre sort est de voir Dieu face à face et de le posséder éternellement ? Ne savez-vous pas que cette fin sublime excède tellement toute proportion avec la nature que nos facultés naturelles, bien loin de pouvoir l'atteindre, ne peuvent même

pas la concevoir et la désirer ; que, si nous sommes appelés à voir Dieu, à le posséder, à être heureux en lui et de lui, ce ne peut être que par une transformation de notre nature, participant à l'essence, à la nature, à la vie de Dieu ; qu'il faut que nous portions la vie de Dieu en nous comme le principe d'un être nouveau ; que cette vie doit être la racine de toutes nos opérations et mérites surnaturels, comme la nature est la racine de toutes nos opérations et mérites naturels [1] ? Enfin, n'avez-vous pas vu que la vie divine, libéralement répandue dans le sein de notre premier père, et perdue par le péché, a été reconquise au prix du sang et de la mort de Jésus-Christ ; qu'elle rentre dans notre nature déchue par la vertu génératrice du baptême ; qu'elle se fortifie et s'enrichit des dons de l'Esprit-Saint par la vertu perfective de la confirmation ; encore une fois, que tout chrétien est un être divin ?

Le mot n'est pas trop fort, Messieurs. Dieu est en nous par sa grâce ; « nous sommes parti-

1. Cf. Dix-huitième conférence : *La vie divine dans l'homme.*

cipants de sa divine nature : *Divinæ consortes naturæ* [1] ; — il est la vie de notre âme, comme notre âme est la vie de notre chair : *anima vita est carnis, animæ vita Deus* [2]. » Eh bien ! je vous le demande, de quelle chose peut se nourrir la vie divine qui est en nous, le divin vivant que nous sommes ? Quelle assimilation convient à notre divine constitution, à notre divin tempérament ? Ah ! la nature exprimerait en vain ce qu'il y a de plus subtil et de plus exquis dans les milliards de vies qui s'agitent en son vaste sein, notre âme, plus exigeante et plus fière que les divinités dont le paganisme avait peuplé l'Olympe, ne se contente pas de l'ambroisie et du nectar qui n'enivrent que les sens. La vérité elle-même, la sainte vérité, le beau et le bien, pieusement recueillis dans les régions moyennes où se meuvent et opèrent nos facultés naturelles, ne peuvent rien ajouter à la mystérieuse entité qui transforme notre âme, l'élève au-dessus d'elle-même et la fait vivre divinement. Le divin ne se nourrit que

1. II Petr., cap. I, 4.
2. S. Aug., serm. XIII, *De verbis Domini*, cap. 6.

de Dieu. Ils sont trois à l'éternel banquet de vie : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, et tous trois communient à la même essence, à la même substance, à la même nature divine. A quoi communieront donc ceux qu'on appelle ici-bas les fils de Dieu, et qui le sont en effet ; ceux qui, devenus les fils de Dieu, « sont devenus des dieux : *Si filii Dei facti sumus, et dii facti sumus?* » C'est la belle parole de saint Augustin [1]. Il me semble, Messieurs, que la réponse à cette question vient toute seule : un fils de Dieu doit communier en Dieu ; à sa vie divine, il faut un aliment divin.

Cet aliment, disent les sacramentaires, nous l'avons dans nos saints Livres, c'est la parole de Dieu. Elle vient des profondeurs où se cachent les impénétrables secrets de sa vie ; elle nous révèle le mystère du Verbe incarné ; elle le rapproche de nous, nous fait entendre sa voix bénie et met à notre portée les enseignements et les préceptes du salut. Ouvrons donc les lèvres de nos âmes et mangeons le Christ par la foi.

1. *In Psalmum* XLIX.

Certes, Messieurs, je ne nie pas la puissance de la foi, ni la bienfaisante action des vérités surnaturelles en notre âme divinisée ; mais ce n'est pas la nourriture que Dieu lui a promise. C'est plutôt, permettez-moi la comparaison, l'air qu'elle respire et qui la met en appétit ; elle a faim d'un plus grand don.

Ce don sera-t-il un symbole miraculeusement rempli de ce mystérieux écoulement de la vie divine que nous appelons la grâce ? L'eau du baptême qui purifie nos âmes pécheresses, le chrême du salut qui fortifie nos âmes régénérées, sont d'admirables instruments de vie. Pourquoi, sans changer la nature du pain et du vin eucharistiques, Dieu ne la pénétrerait-il pas d'une grâce destinée à réparer, soutenir, conserver et accroître en nous la vie surnaturelle ? Notre corps mangerait des substances vulgaires, c'est vrai ; mais notre âme recevrait, dans cet acte, la vertu qu'elles contiennent. — J'avoue, Messieurs, que Dieu était parfaitement libre d'agir ainsi, et, s'il me disait qu'il faut entendre de cette manière le mystère de notre alimentation surnaturelle, j

je croirais, et le remercierais de ce bienfait. Mais, alors, il faudrait supprimer tout ce que nous avons dit de la présence réelle et du sacrifice de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. La communion est une dépendance, ou, pour mieux dire, la consommation de ces mystères. Un Dieu ne s'anéantit, un Dieu ne s'immole, chaque jour, sur nos autels, que pour devenir le pain de l'homme fils de Dieu, le divin aliment de sa vie divine. Son amour a jugé qu'il ne suffisait pas à l'acte vital de la nutrition surnaturelle de prendre la grâce dans un signe, mais qu'il était à propos de mettre notre vie divine en rapport plus direct avec sa source éternelle et infinie ; par conséquent, d'introduire en notre nature déifiée un aliment dans lequel la divinité réside, non par sa vertu, mais substantiellement et personnellement.

Cet aliment, Messieurs, c'est l'Eucharistie, sacrement du Christ immolé, vase sacré de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité, don d'un Dieu qui, selon la belle et gracieuse pensée de saint Augustin, se fait mère pour nourrir ses enfants. Écoutez le grand doc-

teur nous décrire la merveilleuse et touchante économie de notre divine alimentation :

« Le Verbe était au commencement, le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Voilà l'aliment éternel, l'aliment des bienheureuses demeures qu'habitent les anges, les vertus d'en haut, les esprits célestes, l'aliment dont ils se nourrissent et qui fait fleurir en eux la vie divine. Mais quel homme, ici-bas, pourrait en user ? Quel cœur terrestre pourrait supporter cette forte nourriture, si elle n'était préparée? Car, en comparaison des viriles natures qui peuplent le ciel, nous ne sommes que des enfants. Il faut donc que cette trop solide nourriture de la divinité devienne du lait, pour que les enfants puissent s'en nourrir. Or, la nourriture devient du lait en passant par la chair. La mère donne à manger à ses enfants le pain dont elle s'est d'abord nourrie ; mais, parce que ce pain qui lui convient ne convient pas à son fils, elle le mange, elle le digère, elle le transforme et le donne goutte à goutte au cher petit qu'elle allaite, dans la douce liqueur qu'il puise à son sein. Et voilà comment la sagesse éternelle nous nourrit de la divinité!

— « Le Verbe se fait chair » et, grâce à cette humiliation, l'homme peut manger le pain des anges[1]. »

Il le mange d'abord par la foi, c'est-à-dire en croyant au mystère de l'Incarnation. Mais l'amour divin ne se contente pas de cette manducation initiale et imparfaite. Il veut que la chair du Christ entre en nous réellement et substantiellement, et mette notre vie surnaturelle, avec tout son organisme, à portée de la source de vie qui doit la réparer, la soutenir, la conserver et l'accroître. « Ma chair est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage, » dit le Sauveur. — « Si vous ne

1. *In principio erat Verbum*, etc... Ecce cibus sempiternus; sed manducant angeli, manducant supernæ virtutes, manducant cœlestes spiritus, et manducantes saginantur, et integrum manet quod eos satiat et lætificat. Quis autem homo posset ad illum cibum accedere? Unde cor tam idoneum illi cibo? Oportebat ergo ut mensa illa lactesceret, et ad parvulos veniret. Unde autem fit cibus lac? Unde cibus in lac convertitur, nisi per carnem trajiciatur? Nam mater hoc facit : quod manducat mater, hoc manducat infans : sed quia minus idoneus est infans, qui pane vescatur, ipsum panem mater incarnat, et per humilitatem mamillæ et lactis succum, de ipso pane pascit infantem. Quomodo ergo de ipso pane pavit nos sapientia Dei? *Quia Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Videte ergo humilitatem : *Quia panem angelorum manducavit homo.* (*In Psalmum* XXXII, n° 6.)

mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. — Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. — Qui me mange vit par moi, comme je vis par mon Père. »

Entendez bien ce mystère, Messieurs. Non seulement il convenait à notre condition inférieure de ne recevoir la forte nourriture des anges que dans un aliment conforme à notre nature ; mais, rachetés par les souffrances et la mort du Christ et remis en possession de notre vie divine par son immolation, il convenait que notre communion à Dieu se fît par sa chair immolée. Et voyez quelles précautions ont été prises, dans ce mystère, contre les répugnances ou les grossiers transports de notre chair. Ce n'est point elle qui touche, saisit, broie, s'approprie la vivifiante chair du Christ pour en extraire ce qu'elle contient de vie. Les espèces sacramentelles seules deviennent sa pâture ; et le Dieu incarné, qu'elles dérobent à nos sens, va droit à l'âme qui en a faim.

Oh ! l'admirable rencontre de notre vie divine avec sa source ! Je vous prie, Messieurs d'y voir autre chose qu'un honneur et une joie

Assurément, c'est un honneur pour nous de recevoir un si grand hôte, et ce n'est pas trop faire que de convoquer toutes nos puissances et nos vertus pour le fêter et l'adorer, lorsque, sous l'humble vêtement dont il couvre sa majesté, il envoie ses anges frapper aux portes de notre âme. « *Attollite portas!* Ouvrez vos portes! disent-ils, et le roi de gloire entrera : *Et introïbit rex gloriæ.* » Les portes s'ouvrent, et notre chétive nature devient, par la communion, le palais du roi d'éternelle gloire ; on peut se prosterner devant la poitrine d'un communiant, comme devant un tabernacle. Assurément, c'est une joie de participer aux maternelles tendresses de la Vierge bénie qui fut si heureuse de presser sur son cœur l'aimable Fils de Dieu ; c'est une joie de l'embrasser comme elle et de lui prodiguer, dans le mystère de sa présence intime, les caresses et les baisers de notre amour[1]. Soyons fiers de notre honneur, livrons-nous à la joie ; mais

1. Grandem tibi rem, o anima christiana, grandem nimis æstimasses, si virgo benedicta posuisset olim filium suum in gremio tuo, si concessisset amplexus et osculum; sed habe hic rem, suo miraculo et merito grandiorem. (Gerson. Tom III Tract. 9, *in Magnificat*, part III.)

allons plus avant. La communion est autre chose que le culte religieux d'une âme respectueuse et attendrie, c'est un acte vital. Jésus-Christ, en nous donnant son corps sous les espèces eucharistiques, n'a pas dit : prenez et adorez, mais : « Prenez et mangez : *Accipite et comedite*. » Nous ne pouvons donc pas nous contenter de saluer son mystérieux avènement et sa présence dans nos âmes, par les témoignages de notre vénération et de notre amour ; ce ne serait pas communier. Communier, c'est appliquer les lèvres de notre âme à la chair divine qui se livre à nous, comme l'enfant applique ses lèvres au sein de sa mère ; c'est extraire de la sainte humanité du Sauveur, comme d'une mamelle féconde, la nourriture sacrée qui doit alimenter notre vie surnaturelle ; c'est travailler, au plus intime de notre être, à nous assimiler sa vie divine, réellement et substantiellement contenue dans l'Eucharistie.

Nous assimiler sa vie divine! Est-ce que cela se peut? — Assurément, puisque Jésus-Christ a dit : « Je suis le pain de vie ; qui mange ma chair et boit mon sang demeure en

moi et je demeure en lui ; qui me mange vivra par moi. » Mais, alors, nous devons croire que le pain des anges subit en nous le sort des aliments vulgaires que notre chair s'incorpore ? — Nullement, Messieurs. L'assimilation surnaturelle qui résulte de la nutrition eucharistique se fait, pour ainsi dire, en sens inverse de l'assimilation naturelle, et cela en vertu de la loi qui régit les transformations. Toute transformation doit se faire d'une nature inférieure dans une nature supérieure. C'est parce qu'il est plus noble, plus agissant, plus vivant que les matières diverses dont il se nourrit, que notre corps les oblige à perdre leur subsistance, à entrer dans la composition de ses éléments et à prendre finalement la forme qui lui est propre. Ce qui tout à l'heure était du pain n'en est plus quand je m'en suis nourri ; c'est ma chair et mon sang. Eh bien, Messieurs, en vertu de la même loi, et toute réserve faite en faveur de notre âme qui ne peut ni s'altérer ni s'éteindre dans une transformation surnaturelle, c'est du côté de l'aliment eucharistique, nature supérieure et inaltérable, que se fait

l'assimilation. Nous ne cessons pas d'être, nous demeurons dans le Christ et le Christ demeure en nous; mais c'est lui qui vit et qui fait vivre. Écoutez ces belles paroles que saint Augustin entendait sortir du tabernacle, quelque temps après sa conversion : « *Cibus sum grandium, cresce et manducabis me :* Je suis la nourriture des grandes âmes, croissez et vous pourrez me manger. Mais vous ne me changerez pas en vous, comme la nourriture de votre chair, c'est vous qui serez changé en moi : « *Nec tu mutabis me in te, sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me*[1]. » Entendez-vous, Messieurs ! le Christ, pain de vie, nous fait passer en lui. Dans l'acte vital de la communion, au moment même où nous mangeons sa chair sacrée, il nous saisit, nous pénètre, s'empare de notre vie, en dirige le cours vers sa sainte vie, conforme nos tendances et nos mœurs à ses tendances et à ses mœurs divines, et opère le prodige que l'Apôtre publiait en ces termes. « Il semble que je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi : *Vivo*,

1. Lib. VII, *Confessions*, cap. X.

iam non ego vivo, vivit vero in me Christus[1]. »

Vous me demandez compte de ce prodige ; car, si honorable, si doux, si efficace que soit l'acte vital de la communion, c'est un acte transitoire qui ne dure que quelques instants. Sans doute, « le Verbe vivifiant a rendu vivifiante sa propre chair[2], » et cette chair immortelle peut prolonger indéfiniment ses divines effusions en toute âme qui la possède ; mais encore faut-il la posséder. Or, sa présence est dépendante du sort des espèces sacramentelles sous lesquelles elle se cache, et ces espèces, hélas ! ont bientôt disparu dans l'aveugle travail de nos organes, sans pitié pour les besoins et la pieuse avidité de notre âme. Hâtons-nous d'exprimer la vie, car, dans quelques minutes, le Christ aura passé.

Mais, alors, comment expliquer la parole de

1. Galat., cap. II, 20.

2. Quoniam vivificum Dei Verbum habitavit in carne, transformavit ipsam in proprium bonum nempe vitam, et penitus ipsi unitum inexplicabili unitionis ratione vivificam eam reddidit, quale ipsum est natura sua : Ἐπειδὴ γὰρ ὁ ζωοποιὸς τοῦ Θεοῦ Λογὸς ἐνῴκηκε τῇ σαρκὶ, μετεσκεύασεν αὐτὴν εἰς τὸ ἴδιον ἀγαθὸν, τοῦτ' ἔστι τὴν ζωὴν, καὶ ὅλως αὐτῇ κατὰ τὸν ἄῤῥητον τῆς ἑνώσεως λόγον συμβεβηκὼς ζωοποιὸν ἀπέδειξε, καθάπερ οὖν ἐστι κατὰ φύσιν αὐτός. (S. Cyrill., *In Joan.* Lib. IV.)

l'Apôtre, qui prétend que le Christ vit en lui ; et, surtout, comment expliquer les paroles du Sauveur, qui promet aux communiants de demeurer en eux et de les faire vivre : *Qui manducat me vivet propter me?* Dans le commerce fugitif de sa chair avec l'âme qu'il a mystérieusement épousée, laisse-t-il à cette dernière un gage qui lui donne droit à toutes les grâces dont doit s'alimenter la vie surnaturelle, sorte de canal invisible par où se prolongent, de l'humanité du Sauveur à son épouse, les effusions de vie commencées dans la communion ? Le Verbe divin reste-t-il attaché, en vertu d'une mission spéciale, à l'âme fortunée qui s'est nourrie de sa chair disparue ? Faut-il croire, avec le doux saint Bonaventure, qu'en buvant le sang du Sauveur nous avons bu sa sainte âme, et que cette âme, infiniment plus puissante que les esprits supérieurs qui peuvent hanter notre nature, demeure unie à la nôtre pour lui communiquer ses pensées, ses inclinations, ses désirs, ses volontés, ses amours, selon les besoins de notre vie surnaturelle ? Ce sera ce que vous voudrez, Messieurs, pourvu que vous ayez foi

aux promesses de Jésus-Christ ; pourvu que vous soyez persuadés que la communion nous unit à lui plus intimement et plus vitalement que tous les autres sacrements. Quand la fleur a passé dans nos appartements, quand l'encens a brûlé près de l'autel, ils y laissent leurs parfums. Quand le soleil a disparu sous l'horizon, la terre demeure pénétrée de sa vivifiante chaleur. Eh bien ! ne restât-il que le parfum et la chaleur du Christ dans notre âme, quand elle a eu le bonheur de se nourrir de sa chair, ce serait assez pour que nous puissions dire : « *Mihi vivere Christus est : Le Christ est ma vie.* »

II

Je vous ai dit de mon mieux, Messieurs, en quoi consiste l'acte vital de la communion. Pardonnez à ma parole ses imperfections et ses défaillances dans un si grand sujet. Je les confesse humblement et je m'estime heureux si, malgré cela, j'ai pu vous faire comprendre que votre vie surnaturelle a besoin d'un ali-

ment divin ; que cet aliment est le Christ lui-même dans le sacrement de son corps et de son sang ; que le Christ, nourriture divine, nous transforme et vit en nous.

Parlons maintenant des effets de cette vie divine du Christ en nos âmes. Saint Thomas les résume en ces quelques mots : « Tous les effets que produit l'aliment matériel dans nos corps, le Christ, nourriture divine, les produit dans notre vie spirituelle : Il répare, il soutient, il conserve, il accroît, il délecte[1]. » Partant de là, nous pouvons considérer la vie qui nous est donnée dans l'Eucharistie sous deux aspects : dans ses rapports avec le monde inférieur, qui conspire contre notre être divin ; dans ses rapports avec le monde supérieur, qui nous attire pour consommer notre perfection. D'un côté, elle est une force de résistance aux envahissements de la mort, toujours menaçante ; de l'autre, elle est un vigoureux et joyeux élan de notre être divin

1. Omnem effectum quem cibus et potus materialis facit quantum ad vitam corporalem, quod scilicet sustentat, auget, reparat et delectat, hoc totum facit hoc sacramentum quantum ad vitam spiritualem. (Summ. Theol., III P., quæst. 79. a. 1.)

vers l'union suprême qui doit l'achever et le béatifier éternellement.

Résister aux envahissements de la mort, c'est la condition de notre existence terrestre; la vie de l'homme est un combat sans trêve ni merci. Au dehors comme au dedans, l'ennemie, acharnée à notre destruction, multiplie ses assauts et ses coups. Tout notre pauvre corps en est ébranlé ; et, toujours menacé de ruine, il faut qu'à chaque instant il se répare et se soutienne, si bien qu'un savant physiologiste a cru pouvoir dire : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort[1]. » Cette lutte entre la vie et la mort n'est point circonscrite en notre nature physique ; notre âme vivifiée par la grâce est menacée, attaquée, maltraitée comme notre corps. Nous connaissons par expérience, Messieurs, la douloureuse nécessité du combat. C'est l'occasion pour nous de glorieuses victoires, mais, plus souvent, hélas ! de honteuses défaites. Nous succombons dans la lutte, et la mort vient prendre en nous la place de la vie ; cette mort, on l'appelle le péché.

1. Bichat.

Ce n'est point la fonction propre de l'Eucharistie de nous rendre la vie que le péché a détruite[1]. La nourriture ne profite qu'aux vivants. Vous en rempliriez en vain la bouche d'un cadavre, elle ne le ranimerait pas. Toutefois, sa condition ne serait pas pire ; tandis que le pécheur, en mangeant la chair du Sauveur, mange son jugement et sa condamnation[2]. Mais, si l'âme pécheresse revient à la vie sous l'action du sacrement de résurrection, dont je vous parlerai bientôt, le pain divin est rempli pour elle d'une vertu réparatrice qui rétablit l'équilibre de ses puissances et la munit de force pour de nouveaux combats.

« Le péché, » dit un auteur allemand dont je n'ai pu retrouver le nom, « le péché, quand il séjourne dans l'âme, décentralise, en quelque sorte, ses facultés, et produit dans l'ensemble de ses opérations des illogismes et des anomalies analogues aux désordres qu'on remarque dans un organisme qui se décompose. » Même après sa réviviscence spirituelle, l'âme

1. Cf. Summ. Theol., III P., quæst. 79, a. 3. *Utrum effectus hujus sacramenti sit remissio peccati mortalis?*

2. Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manduca et bibit. (I Cor., cap. XI, 21.)

se ressent du trouble dont elle a été victime et ses facultés égarées recherchent leur centre vital. Elles y sont ramenées, avec force et douceur, par la pénétrante vertu du grand vivant que la communion fait entrer en nous. Il appelle à lui toute notre vie spirituelle, remet en ordre son organisme désemparé, le réchauffe dans les mystérieux embrassements de sa chair immolée et lui restitue ses fonctions normales.

A ce premier travail de réparation générale succède un travail de réparation partielle, qui vise tous les points de notre vie spirituelle où se fait sentir un affaiblissement. Car toutes les âmes ne meurent pas du péché, mais toutes en subissent plus ou moins les atteintes, toutes sont victimes de continuelles déperditions de grâce et de force. La vie divine s'écoulerait tout entière en ces déperditions, et notre faiblesse aboutirait fatalement à une mortelle catastrophe, si elle n'était prévenue par de miséricordieuses restaurations. Mais, comme la nourriture matérielle remplace ce qui se perd à chaque instant des chaudes effluves dont notre corps a besoin pour vivre, l'aliment

eucharistique remplace ce qui se perd, dans toutes nos fautes légères, du feu divin de la charité. « Pain quotidien, dit saint Augustin, il est le remède de notre quotidienne infirmité : *Iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis.* » Se pourrait-il que l'amour vivant s'unît à nous, sans nous exciter aux actes généreux qui doivent réparer les défaillances de notre amour[1] ?

Réparer le péché, qui n'est que la manifestation de notre misère et de notre faiblesse, ce n'est point détruire les causes d'où procèdent

1. In hoc sacramento duo possunt considerari, scilicet ipsum sacramentum et res sacramenti.

Et ex utroque apparet quod hoc sacramentum habet virtutem ad remissionem venialium peccatorum. Nam hoc sacramentum sumitur sub specie cibi nutrientis. Nutrimentum autem cibi est necessarium corpori ad restaurandum id quod quotidie deperditur per actionem caloris naturalis. Spiritualiter autem quotidie aliquid in nobis deperditur ex calore concupiscentiæ per peccata venialia, quæ diminuunt fervorem caritatis, ut in secunda parte habitum est (2. 2. quæst XXIV, art. 10.) Et ideo competit huic sacramento ut remittat peccata venialia. Unde et Ambrosius dicit in Lib. V. De sacramentis (cap. IV. implic.) : *Quod iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis.* Res autem hujus sacramenti est caritas, non solum quantum ad habitum, sed etiam quantum ad actum, qui excitatur in hoc sacramento, per quem peccata venialia solvuntur. Unde manifestum est quod virtute hujus sacramenti remittuntur peccata venialia.

ses envahissements dans notre vie spirituelle. Les passions fermentent en notre nature déchue, et l'ennemi de notre salut et de notre perfection gonfle leur levain de ses influences malignes. Double force de mort contre laquelle la vie a besoin d'être affermie pour la résistance. La faim nous allanguit; c'est « le pain, dit le Psalmiste, qui soutient le courage de l'homme : *Panis cor hominis confirmet*[1]. » Bien nourri, il se sent plus vaillant au travail et à la lutte. Or, Messieurs, quel pain plus rempli d'énergie et de vigueur que la chair d'un Dieu ? Quelle vie plus capable de nous affermir, dans les périls de la tentation, que la vie du Christ béni, en qui tout proteste contre les iniquités vers lesquelles nous inclinent nos appétits dépravés, violemment excités par le mauvais esprit qui médite et veut notre ruine ?

Trop épris de nous-mêmes, admirateurs trop complaisants des dons que Dieu nous a faits, sommes-nous tentés d'en oublier la source dans le culte insensé de notre propre excellence ? — Jésus-Eucharistie pèse sur notre

1. Psalm. CIII.

âme orgueilleuse, de tout le poids de ses prodigieux abaissements. Il a si profondément caché sa majesté, il s'est fait si petit pour se donner à nous que nous ne pouvons lui refuser de cacher aux yeux du monde, de nous cacher à nous mêmes, ce qu'il y a en nous de grand et de bon, de nous humilier avec lui, de nous anéantir en lui, afin de ne plus exister que pour lui.

Sommes-nous trop attachés aux biens et aux honneurs d'ici-bas, trop préoccupés de nous faire une place au soleil de la fortune et de la renommée? — Jésus-Eucharistie nous rappelle que ces choses creuses et vides ne sont que « la manne d'un désert où l'on doit bientôt mourir : *Patres vestri manducaverunt manna et mortui sunt ;* » qu'il est lui-même « le pain descendu de la patrie des vrais biens et de la vraie gloire, dont celui qui le mange jouira éternellement : *Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit vivet in æternum.* » En nous pénétrant de sa vertu, il emporte nos désirs et fixe nos espérances vers la manne impérissable dont il est l'avant-goût.

Sommes-nous séduits par la fragile beauté

des créatures et prêts à prodiguer notre pauvre cœur en de périssables amours ? — Jésus-Eucharistie se fait aimable et tendre. Sa présence en nos âmes devient une caresse, et sa douce voix nous dit : « Goûtez et jugez combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*[1]. » Notre cœur trompé sent se dissiper ses illusions, et retourné vers son véritable objet, il s'écrie : « Comment n'aimerais-je pas celui qui nous a tant aimés ! *Sic nos amantem quis non redamaret !* »

Sommes-nous tourmentés par les convoitises de la chair, si terrible ennemie de notre vie spirituelle, si prompte à animaliser l'esprit et à le faire tressaillir dans une matière troublée ? — Jésus-Eucharistie, par les saintes plaies de sa chair martyrisée, nous abreuve du sang qui fait germer les vierges. Corps vierge lui-même, pris dans les entrailles immaculées d'une vierge, il nous imprime avec tant de force le respect de son adorable pureté qu'il arrache à notre âme craintive ces pieuses

[1] Psalm. XXXIII.

exclamations : O temple, ô sanctuaire, ô tabernacle d'une vie si pure et si sainte, pourrais-tu consentir aux souillures du plus honteux des péchés ! « Purifiez-vous, vous qui portez le corps du Christ, vase sacré de sa divinité : *Mundamini qui fertis vasa Domini*[1]. »

Ainsi fortifiés, par la nourriture eucharistique, contre les causes intimes de nos défaillances, nous pouvons attendre résolument l'ennemi du dehors ; ses complices silencieux n'osent plus obéir à son appel. C'est assez qu'il voie en nos âmes la divine victime dont la mort a détruit son empire, pour que son audace soit abattue et son infernale puissance déconcertée. Tout à l'heure, nous n'étions, sous la tyrannie de ses cruels caprices, que des bêtes craintives dont il triomphait aisément : « La communion, dit saint Chrysostome, fait de nous des lions qu'anime la flamme d'un courage divin, et qui, sous leur regard terrible, font reculer le démon[2]. »

1. Isai., cap LII, 11.

2. Ut leones ignem spirantes ; sic ab illa mensa, discedimus, terribiles effecti diabolo : Ὡς λέοντες τοίνυν πῦρ πνέοντες, οὕτως ἀπὸ τῆς τραπέζης ἀναχωρῶμεν ἐκείνης, φοβεροὶ τῷ διάβολῳ γινόμενοι. (Homil., 46 *in Joan.* n° 3.) Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 79, a. 6.

Messieurs, dût l'acte vital de la communion ne produire en nous que les effets de réparation et de réconfort dont je viens de parler, ce ne serait pas en vain que Jésus-Christ aurait dit : « Prenez et mangez ; » et nous devrions le remercier, avec le Psalmiste, d'avoir dressé pour nous la table où nous remédions à nos misères et prenons des forces contre les ennemis qui nous tourmentent : « *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me*[1] ».

Mais l'opulente vie de notre Dieu ne peut pas être moins efficace que les substances vulgaires dont l'assimilation accroît et délecte notre chair. « L'Eucharistie, dit saint Thomas, augmente en nous la grâce et la vie spirituelle, afin que l'homme devienne parfait dans tout son être, par son union avec Dieu... Ce ne sont pas seulement des habitudes de grâce et de vertu qu'elle met en nous ; elle nous pousse à l'action, selon cette parole de l'Apôtre : l'amour de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.*[2] »

1. Psalm. XXII.
2. Per hoc sacramentum augetur gratia, et perficitur spiri-

Voyez ce qui se passe dans la nature, sous le parcours de l'astre radieux dont la vivifiante chaleur baigne et pénètre tout ce qui vit. Les plantes ont reçu la vie de leur germe, et chacune de leurs fibres, chacune de leurs molécules s'abreuve de sève; mais comme cette sève, excitée par un rayon de soleil, devient plus vivante et plus active ! Comme elle se hâte, comme elle pétille, comme elle fait éclater les bourgeons, se dérouler les feuilles et s'épanouir les fleurs ! D'un jour à l'autre, et presque d'heure en heure, quels changements, et, à tout instant, quelles ondées de parfums ! Petite merveille pourtant, en comparaison des prodiges qu'opère, dans l'âme des communiants, la divine chaleur du soleil éternel. C'est du centre même de notre vie spirituelle qu'il rayonne. Les autres sacrements nous ont donné des habitudes saintes et de sublimes vertus ; il s'en empare, il les réchauffe,

tualis vita, ad hoc quod homo in seipso perfectus existat per conjunctionem ad Deum...

Per hoc sacramentum, non solum habitus gratiæ et virtutis confertur, sed etiam excitatur in actum, secundum illud. (II Cor., cap. V, 14.) « Charitas Christi urget nos. » (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 79, a. 1, ad 1 et 2.)

il les avive, il les voudrait parfaites. Germez, croissez, fleurissez, fructifiez, plantes divines, l'amour du Christ vous presse : *Charitas Christi urget vos.*

Une âme a la foi ; — mais Jésus-Eucharistie lui ouvre les yeux sur les mystères devant lesquels elle a humblement prosterné sa raison; sans qu'elle puisse les comprendre encore, elle les voit mieux et se prend à les aimer avec une sainte passion. Et, alors, on entend des pauvres, des mendiants, des hommes sans lettres et des filles du peuple chanter, comme les anges du ciel, des cantiques sublimes qui étonnent la science des théologiens.

Une âme a fixé ses regards vers le ciel ; — mais Jésus-Eucharistie rapproche si près d'elle les biens éternels qu'elle est prête à tout quitter pour s'en assurer la possession.— « Ecoute, ma fille, lui dit le Dieu qui vit en elle, penche vers moi ton oreille ; je veux que tu oublies ton peuple et la maison de ton père, car le Roi des rois convoite ta beauté. » Et voilà qu'elle ne veut plus appartenir qu'à Dieu. Plus il se donne dans le sacrement de son

amour, plus elle est impatiente de lui être unie, jusqu'à s'écrier avec l'Apôtre : « Je voudrais mourir, pour être avec mon Christ : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo*[1]. »

Une âme est accablée sous le poids de la douleur et se résigne ; — mais Jésus-Eucharistie lui fait aimer ce qui la crucifie. Dans le mystère de la communion, il lui raconte tout ce qu'il a souffert lui-même et l'ineffable gloire dont Dieu a couronné ses souffrances. Il l'enivre de la douceur de sa parole et de la vertu de son sang. O mondains qui souffrez, vous allez chercher dans de trop généreuses substances des enivrements qui endorment votre âme désespérée ! La matière vous possède ; c'est la plus honteuse des humiliations. Le chrétien, lui, ne veut être enivré et possédé que par le calice divin qui lui fait trouver douces les plus inexprimables tortures. N'est-ce pas après avoir reçu le Dieu-hostie que les martyrs affrontaient héroïquement les supplices et la mort ! « Hosties eux-mêmes, ils lui rendaient, dans les tourments, ce qu'ils avaient pris à la

1. Philip., cap. I, 23.

table sainte : *Hoc fecerunt beati martyres; talia enim Deo exhibuerunt qualia de mensa Domini perceperunt*[1].»

Que ne dirais-je pas, Messieurs, si j'appliquais à tous les détails de notre vie spirituelle ces simples paroles du Docteur angélique « L'Eucharistie nous pousse à l'action : *Per hoc sacramentum excitatur in actum?* » Nous entendrions la charité du Christ dire à toutes les vertus, à la prudence, à la justice, à la force, à l'humilité, au détachement, à la mortification, à la chasteté : Encore ! encore ! Nous verrions avec saint Bernard « l'homme devenir plus doux à la correction, plus patient dans les peines, plus habile à se préserver du mal, plus enclin à la soumission, plus fervent dans la reconnaissance, plus ardent à l'amour[2]. » L'ardeur de l'amour, voilà surtout le grand effet de la communion. Parce qu'elle fait aimer, l'homme devient plus parfait, et il

1. S. August.

2. Fiet homo mansuetior ad correctionem, patientior ad laborem, ardentior ad amorem, sagatior ad cautelam, ad obedientiam pronior, ad gratiarum actionem devotior. (?) (Cité par Contenson. *Euch.* Lib. XI, P. 2, Dis. 5.)

ne veut être plus parfait que pour aimer davantage.

L'amour le fait croître ; l'amour le délecte ; car les embrassements intimes de son Dieu sont un gage et un avant-goût de la béatitude dont il doit jouir éternellement. Il est possible, Messieurs, que, dans vos rares communions, vous n'ayez point éprouvé ces délectations ; mais on a vu maintes fois, et l'on voit encore, des chrétiens fervents oublier la terre quand ils approchent de l'Eucharistie, et revenir comme transfigurés de la table sainte. La profondeur de leur recueillement et la paix de leurs traits parlent plus éloquemment que tous les cantiques des délices de leur âme. On y pourrait lire ces paroles du Psalmiste : « Qu'il est beau, Seigneur, le calice qui m'enivre ! *Calix meus inebrians quam præclarus est !*[1] »

Réparation, réconfort, perfectionnement, délectation : voilà la part de l'âme dans l'acte vital de la communion. Mais n'y aura-t-il rien pour le corps, qui envoie à l'âme son pain de vie, et devra-t-il, comme les fragiles espèces

1. Psalm. XXII.

où se cache la chair immortelle du Christ, dire à sa compagne rassasiée de vie divine : « Ma substance est comme un néant devant toi : *Substantia mea tanquam nihilum ante te?* » Pauvre corps, son sort est décidé, il faut qu'il soit détruit. Les médecins qui soignent ses infirmités ont dit depuis longtemps : « *Contra vim mortis non est medicamen in hortis* [1] : En aucun jardin du monde, il n'y a remède qui empêche de mourir ou qui préserve de la mort. »

Est-ce bien vrai ? Je crois que les médecins se trompent, Messieurs ; car je connais un jardin — l'Église de Jésus-Christ — et, dans ce jardin, une sainte montagne — l'autel — où le chrétien peut aller cueillir le remède d'immortalité, le contre-poison de la mort, la semence de vie[2], la plante incorruptible éclose au sein d'une vierge, la chair sacrée du Sauveur. Sans doute, c'est à notre âme que Jésus-Christ s'unit immédiatement, c'est notre âme qu'il épouse dans la communion, mais il ne la sé-

1. Vieux dicton de l'École de Salerne.

2. Φάρμακον ἀθανασίας, ἀντίδοτον μὴ ἀποθανεῖν ἀλλὰ ζῆν ἐν Θεῷ διὰ Ἰησοῦ. (S. Ignat., martyr, *Epist. ad Ephes.*)

pare pas du compagnon, de l'instrument, du complément de sa vie. En la nourrissant de sa substance, il l'a fait si vivante que ce qu'elle reçoit de lui déborde et rejaillit sur chacun des éléments qu'elle anime, et qu'elle marque, en quelque sorte, pour la résurrection[1]. Et lui-même se donne avec tant d'amour que, voulant reconnaître le service que nous rend et que lui rend la chair en lui servant de canal pour arriver jusqu'au centre de notre vie, il la considère comme sa propre chair et se trouve engagé, plus que par tout autre sacrement, à lui donner part à sa gloire corporelle ; ce qu'exprime énergiquement le langage des docteurs qui ont parlé de ce mystère. « Le Christ, disent-ils, se donne à nos membres et à toute notre consistance[2]. — Sa chair nourrit notre chair[3] — et son

1. Licet corpus non sit immediatum subjectum gratiæ, ex anima tamen redundat effectus gratiæ ad corpus, dum in præsenti membra nostra exhibemus *arma justitiæ Deo* ut habetur (Rom. VI.), et in uturo corpus nostrum sortietur incorruptionem et gloriam animæ. (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 79, a. 1. ad 3.)

2. Ἀναδιδόμενον εἰς ἡμέτερα μελὴ εἰς πᾶσαν τὴν σύστασιν. (S. Cyril. Hier., *Catech. mystag.*)

3. Ex hoc carne sanguis et carnes nostræ per mutationem aluntur : Ἐξ ἧς αἷμα καὶ σάρκες ἡμῶν κατὰ μεταβολὴν τρέφονται. (S. Justin., *Apol. ad Ant. Pium.*)

corps fait subsister notre corps[1]. — Il se mêle, par le moyen de sa chair, aux corps de ses fidèles, afin que, par l'union à ce qui est immortel, l'homme devienne participant de l'incorruption[2]. — Comme on cache un charbon dans la paille pour y conserver une semence de feu, Jésus-Christ Notre-Seigneur cache en nous la vie par sa propre chair, et y met comme une semence d'immortalité, en chassant toute corruption[3]. — Non pas, Messieurs, que le Sauveur ait rapporté la loi qui nous condamne à mourir; mais nous avons sa parole qu'il nous guérira de la mort: « Quiconque mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour[4]. » D'autres, qui n'ont point reçu

1. Ex hoc corpore augetur et subsistit substantia nostræ carnis : Ἐκ τούτου σώματος αὔξει καὶ συνίσταται ἡ τῆς σάρκος ἡμῶν ὑπόστασις. (S. Iren., Lib. V. *Cont. hæreses*, cap. 2.)

2. Διὰ τῆς σάρκος τοῖς σώμασι τῶν πεπιστευκότων κατακιρνάμενος ὡς ἂν τῇ πρὸς ἀθάνατον ἑνώσει, καὶ ἄνθρωπος τῆς ἀφθαρσίας μέτοχος γένοιτο. (S. Cyrill. Nyss., *Magn. Cateches.*, cap. 37.)

3. Ὥσπερ σπενθῆρα λαβὼν ἀχύροις ἐνκατοχῶσαι πολλοῖς ἵνα σωζώμενων ἔχῃ τὸ τοῦ πυρὸς σπέρμα, οὕτω καὶ ἐν ἡμιν ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς διὰ τῆς ἰδίας σαρκὸς ἐναποκρύπτει τὴν ζωὴν, καὶ ὥσπερ τι σπέρμα τῆς ἀθανασίας ἐντίθησι ὅλην τὴν ἐν ἡμῖν ἀφανίζων φθοράν. (S. Cyril., cap. IV, *in Joan.*, cap. 15.)

4. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem,

l'Eucharistie, vivront et ressusciteront, je le sais ; mais, à la surabondance de leur vie, aux splendeurs prodigieuses de leurs corps glorifiés, on reconnaîtra, dans la patrie, les communiants de l'exil, et, pour eux, la communion éternelle sera plus remplie de joie, de délices et de gloire : « *Vitam abundantius habeant* [1]. »

Préparez-vous, Messieurs, à cette communion éternelle, en venant chercher la vie là où votre Dieu l'a mise. Ne me dites pas: « je vis. » si vous vous tenez éloigné de la table sainte ; il me serait trop facile de vous prouver que, depuis longtemps, vous êtes morts. Je crois moins au témoignage orgueilleux que vous vous rendez à vous-même qu'à l'humble aveu des pénitents qui m'ont dit tant de fois : « Mon Père, depuis que j'ai quitté la communion, je ne vis plus. » Mais, surtout, je crois à cette parole de mon Dieu : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* [2]. »

habet vitam æternam : et ego resuscitabo eum in novissimo die. (Joan., cap. VI, 55.)

1. Ibid., cap. X. 10.

2 Ibid., cap. VI, 54.

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE

LA COMMUNION DANS L'ÉGLISE

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE

LA COMMUNION DANS L'ÉGLISE.

Monseigneur[1], Messieurs,

La communion est l'acte vital de l'homme chrétien. Il y trouve l'aliment propre de son être divin ; il y est assimilé au Christ, qui le fait vivre de sa vie ; il y reçoit, avec la force de résister aux puissances de mort qui conspirent contre lui, un vigoureux et joyeux élan vers la perfection de tout son être dans l'union avec Dieu ; il y est saisi par un avant-goût des délices du ciel ; il y prépare sa chair corruptible aux honneurs de la résurrection et de la communion éternelle.

Mais toutes ces merveilles sont individuelles : notre personnalité est en le temple

1. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris.

solitaire et mystérieux. Si nous ne sortions pas de ce temple, Messieurs, nous n'aurions compris qu'à moitié ce mot auguste et sacré : la communion.

S'unir et se communiquer l'un à l'autre est le propre de toute communion, et ce qui arrive lorsque Dieu et l'homme, tous deux pressés par l'amour, se rencontrent dans l'acte sacramentel où leurs vies se mêlent, en quelque sorte, sans se confondre. Mais, par la participation du corps et du sang de Jésus-Christ, l'homme ne se concentre pas en lui-même ; il devient apte à rayonner autour de lui, à se répandre, à s'unir, à se communiquer à ses semblables. Sans doute, il est tout à son Dieu et son Dieu est tout à lui ; cependant, sous l'action de la nourriture eucharistique, il devient le tout petit élément d'un corps immense qu'anime la même vie divine.

Je me trompe, Messieurs. La vie divine descend une première fois en nous par le baptême, et ce sacrement, en nous incorporant au Christ, est la première cause de notre unité mystique. Baptisés dans le Christ, nous sommes pleins de sa divinité. Cependant, parce que

notre participation au corps et au sang du Sauveur est le complément du premier acte vital qui nous engendre surnaturellement ; parce que Jésus-Christ, devenu notre aliment, développe en nous les germes sacrés du baptême ; parce qu'il se donne plus intimement, plus personnellement, plus vitalement dans la communion; parce que la communication plus abondante de la vie divine resserre les liens qui attachent l'homme chrétien au corps dont il fait partie et le rend plus propre à y remplir ses fonctions : c'est à la communion que le Christ ramène notre unité mystique, c'est après la Pâque de son amour qu'il adresse à son Père cette magnifique prière : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.— Je suis en eux, comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde sache que vous les aimez, comme vous m'avez aimé[1]. »

Après cela, est-il étonnant que l'apôtre saint

1. Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi ut sint unum sicut et nos. — Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus, quia... dilexisti eos, sicut et me dilexisti. (Joan., cap. XVII. 11, 23.)

Paul ait osé dire : « Nous tous qui mangeons le même pain, nous sommes un seul corps : *Unum corpus multi sumus, qui de uno pane participamus*[1]. » Ce corps, dont Jésus-Christ est le principe vital, de tous les composés le plus mystérieux, le plus glorieux, le plus parfaitement constitué qui se puisse concevoir, celui dont les éléments fonctionnent et se communiquent avec la plus grande énergie et la plus grande libéralité d'action, je n'ai pas besoin de vous le décrire, Messieurs ; vous le connaissez : c'est l'Église[2]. A son aspect, vous devez comprendre que le mystère de la communion s'étend immensément, et qu'il faut en étudier aujourd'hui les effets à un point de vue plus large que dans notre précédente conférence. Appliquez-vous donc aux trois propositions que je vais développer.

Premièrement : la communion est un mystère de grandeur ; comme telle, elle produit entre nous l'égalité la plus haute, la plus vraie, la plus digne de respect.

Secondement : la communion est un mys-

1. I Cor., cap. X, 17.
2. Cf. Soixantième Conférence : *La communion des Saints*.

tère d'amour; comme telle, elle unit nos cœurs dans le même désir de bien faire et nous fait entrer, en quelque sorte, les uns dans les autres, par l'échange des grands services d'amour.

Troisièmement : la communion est un mystère de possession joyeuse; comme telle, elle configure l'Église voyageuse à l'Église fixée et fait l'unité du ciel et de la terre.

I

Nous avons eu l'occasion, Messieurs, de sonder la nature humaine, et d'y reconnaître le profond désir de renforcer et d'accroître ce qu'elle a d'être et de réalité, le mystérieux tourment de la grandeur[1]. Je ne crois pas qu'il y ait un homme ici-bas qui n'aspire à devenir quelque chose de plus que ce qu'il est présentement. Le mouvement qui nous porte en haut est universel, parce qu'il part du fond même de notre nature et semble commandé par notre origine. Dieu nous a faits grands. Après avoir,

1. Cf. Trente-quatrième Conférence : *La possibilité de l'Incarnation*. (2e partie.)

pendant de longs siècles, pétri le monde et tiré de son sein les êtres animés, il s'est encouragé à produire quelque chose de nouveau : une nature supérieure qui devait être, mieux que l'univers entier, l'image et la ressemblance de son Être immatériel et de ses infinies perfections. « Faisons l'homme, a-t-il dit, à notre image et à notre ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*[1]. »

Oui, Dieu nous a faits grands. Bien que nous soyons déchus de notre état primordial, nous n'en avons pas entièrement perdu le souvenir, et du fond de notre misère native une voix impérieuse crie sans cesse : « *Ascende superius :* Monte plus haut. » Malheureusement, nous ne visons, la plupart du temps, que des hauteurs vulgaires où l'on ne rencontre que les menteuses grandeurs de la richesse et des honneurs. Tout le monde n'y arrive pas, et l'on voit s'accuser, dans la foule des humains tourmentés d'un même désir, des inégalités qui engendrent, en haut : le mépris, en bas : la tris-

1. Genes., cap. I, 26. (Cf. Dix-septième Conférence : *La beauté et la grandeur de l'homme.*)

tesse et l'envie. Vous qui êtes arrivés au faîte, où vos ambitions se reposent dans les biens subalternes qu'elles ont longtemps convoités, vous croyez peut-être qu'il n'y en avait que pour vous, et que les innombrables légions de petites gens qui n'ont pu vous suivre consentent tranquillement à leur médiocrité et à leur misère? Détrompez-vous : tout ce monde est tourmenté comme vous l'avez été, tout ce monde veut grandir. La masse des pauvres et des prolétaires s'entasse, comme une montagne volcanique, près des riantes collines où vous jouissez. N'entendez-vous pas gronder le feu de ses jalousies et la lave de ses colères? Ne voyez-vous pas monter au ciel la noire fumée de ses revendications? Habitants d'Herculanum et de Pompeï, sauvez-vous! ce Vésuve humain va crever. Demain, les inégalités sociales disparaîtront dans une catastrophe, jusqu'à ce que notre incurable sottise les ait rétablies.

Fous que nous sommes! Nous aurons beau fatiguer la création tout entière par nos basses avidités et nos inquiètes recherches, nous n'y trouverons jamais la grandeur qui, mettant

tout le monde sur le pied d'une sainte égalité, peut satisfaire tout le monde.

C'est le secret de celui qui nous a faits grands, Messieurs. Personne n'aurait à se plaindre des inégalités qui nous affligent aujourd'hui, si l'humanité infidèle n'avait pas trahi le dessein de sa création. A la lumière de l'acte créateur, nous ne devrions voir dans l'homme que l'image et la ressemblance de Dieu, image et ressemblance partout la même, et si belle qu'elle nous ferait oublier les accidents secondaires qui peuvent nous distinguer les uns des autres.

Cependant, malgré nos prévarications et les constantes méprises de notre nature déchue, Dieu n'a point renoncé à nous donner le magnifique et consolant spectacle de l'égalité dans la grandeur. Que dis-je ? le péché semble l'avoir déterminé à se rapprocher de nous davantage, afin de nous faire plus grands. Il nous avait communiqué originairement quelque chose de sa propre vie, en ajoutant, aux dons si beaux de la nature, le sublime don de sa grâce, et déjà nous méritions d'être appelés ses enfants. Au lieu de nous maudire, lorsqu'il

nous vit dépouillés, par notre faute, des splendeurs surnaturelles dont il nous avait revêtus, il franchit l'immense espace qui nous séparait de lui et vint nous chercher dans les bas fonds de notre misère, pour nous élever plus haut que nous n'étions au commencement. Ne vous ai-je pas fait entendre le cri de son amour impatient : « Me voici, je viens : *Ecce venio ?* » Le Verbe divin descend des cieux, entre dans notre nature, l'anime, et la fait subsister en sa propre personne. O merveille! l'homme est Dieu, non pas seulement par adoption, mais réellement et personnellement. L'humanité contemple l'incarnation du Verbe et lui dit : mon frère ! Il l'est en effet ; le sang qui coule dans ses veines est notre sang. Il est frère des petits aussi bien que des grands, et, pour qu'on n'en ignore pas, c'est aux petits qu'il veut ressembler davantage, en épousant la pauvreté en même temps que notre nature. Jésus, vrai fils de Dieu et vrai fils de l'homme, Jésus, divin soleil de gloire, projette ses rayons sur la misérable race dont il a pris la forme humiliée ; dans sa lumière, tous peuvent reconnaître l'égalité de leur divine parenté, tous peuvent

être fiers de se voir honorés et grandis en ce nouveau Mardochée que le Roi des rois a associé à sa gloire infinie. Saint Léon a bien dit : « L'abaissement de la divinité est le principe de notre grandeur : *Humilitas divinitatis provectio nostra.* »

Et cependant, Messieurs, apparentés à un Dieu, nous ne sommes pas encore assez grands, au gré de son amour. Le mystère d'anéantissement qui le rapproche de nous ne glorifie que notre nature ; il veut glorifier nos personnes. — Comment donc ? — Par la communion de sa chair et de son sang. Nous sommes grands, parce qu'un Dieu, semblable à nous, a bien voulu vivre au milieu de nous ; nous le serons davantage, s'il vit en nous. Et il vit en nous et nous fait vivre de lui, en devenant notre nourriture. N'entendez-vous pas toute la théologie vous dire : « L'Eucharistie est une admirable extension de l'Incarnation : *Eucharistia est mira quædam Incarnationis extensio !* » N'entendez-vous pas les saints Pères s'écrier : « Le Christ s'incarne en moi ! *Incarnatur in me Christus !* — Tel il est dans le sein de son Père, tel dans le sein de

la Vierge Marie : *Quantus in sinu Patris, tantus in utero Virginis;* tel il est dans le sein de la Vierge Marie, tel dans le cœur de ses fidèles : *Quantus in utero Virginis, tantus in corde fidelium.* — Comme la cire fondue par le feu s'unit à la cire, ainsi par la communion le Christ s'unit à nous, nous nous unissons à lui et sommes avec lui une même chose[1]. Ce n'est pas une simple union d'amour, c'est une union réelle. — Il s'insinue en nous, il se mêle à nous, afin que nous lui soyons unis comme le corps est uni à sa tête[2]. » Etonnante doctrine que Bossuet résume en ces termes : « Sei-

1. Ut si quis ceram alteri ceræ conjungens igne simul liquefecerit, unum aliquid ex ambobus efficit; ita per corporis Christi et pretiosi sanguinis participationem, ipse quidem in nobis, nos autem rursum in ipso unimur : Ὥσπερ εἴ τις κηρὸν ἑτέρῳ συναπόπλεξας κηρῷ καὶ πυρὶ συνκατατήξας ἕν τι τὸ ἐξ ἀμφοῖν ἐργάζεται, οὕτω διὰ τῆς μεταλήψεως τοῦ σώματος Χρίστου καὶ τοῦ τιμίου αἵματος, αὐτὸς μὲν ἐν ἡμῖν καὶ ἡμεῖς ἐν αὐτῷ συνενούμεθα. (S. Cyril. Alex., Lib. IV, *in Joan.*, cap. 14.)

2. Ut ergo non solum per dilectionem, sed etiam *secundum rem ipsam* (transformemur) cum illa carne commisceamur,... propterea se nobis commiscuit et nobis corpus suum inseruit, ut unum quid simus sicut corpus junctum capiti : Ἵν' οὖν μὴ μόνον κατὰ τὴν ἀγάπην τοῦτο γενώμεθα, ἀλλὰ καὶ κατ' αὐτὸ τὸ πρᾶγμα, εἰς ἐκείνην ἀνακερασθῶμεν τὴν σάρκα... Διὰ τοῦτο ἀνέμιξεν ἑαυτὸν ἡμῖν, καὶ ἀνέφυρε τὸ σῶμα αὐτοῦ εἰς ἡμᾶς, ἵνα ἕν τι ὑπάρξωμεν, καθάπερ σῶμα κεφαλῇ συνηρμένον. (S. Chrysost., Homil. 46, *in Joan.* n° 3.)

gneur, en vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle ; maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'appropriez, elle est à vous [1]..... Oui, Jésus prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors, il se fait homme pour nous, il nous applique son Incarnation [2]. »

Que pouvons-nous désirer de plus, Messieurs ? La Sibylle, autrefois envahie par l'inspiration, s'écriait : Dieu, voici Dieu ! Approchez-vous de la table sainte et, mieux qu'elle, vous pourrez dire : *Deus, ecce Deus !* Mais, si Dieu est dans l'âme des communiants, s'il se fait une mystérieuse unification de leur vie avec la vie divine, n'est-ce pas le cas d'appliquer cet axiome : « *Quæ sunt eadem uni tertio sunt eadem inter se :* Ceux qui sont égaux à un même terme sont égaux entre eux ? » On chercherait en vain une égalité plus vraie, plus noble, plus respectable que celle-là. Toutes les inégalités conventionnelles de ce monde s'effacent devant

1. *Méditation sur l'Évangile* : La Cène, 1re partie, 23e jour.
2. *Ibid.*, 32e jour.

la réelle et commune grandeur des chrétiens nourris de la chair du Christ. Toi, le riche, le puissant, le glorieux, tu dois dire : la fortune, le pouvoir, la considération, les honneurs, ne sont rien pour qui possède son Dieu. Toi, le pauvre, le serviteur, l'humilié, tu dois dire : que m'importent le dénuement des biens de ce monde, la bassesse de ma condition, les mépris des hommes, puisque j'ai mon Dieu. Tous deux, tendez-vous la main et embrassez-vous en chantant : *Deus, ecce Deus!*

Saint Paul écrivait aux Galates et aux Colossiens : « Il n'y a plus ni juif, ni gentil ; ni circoncis, ni incirconcis ; ni grec, ni barbare ; ni libre, ni esclave ; ni homme, ni femme : mais, tout en tous, le Christ, en qui vous êtes une seule chose. » Cela est vrai, si l'on considère le mystère de notre incorporation mystique par le baptême ; mais combien plus, lorsqu'il s'agit de notre participation au corps, au sang, à l'âme, à la divinité du Sauveur par la communion eucharistique ! Le banquet spirituel auquel tous sont admis sans distinction de rang, la table sainte autour de laquelle se mêlent les nobles et les manants, les riches et les pauvres, les maîtres

et les serviteurs, et où ils deviennent tous divins, n'est-ce pas le signe le plus expressif, la manifestation la plus glorieuse de notre égalité? On aura beau faire des proclamations égalitaires, des congrès égalitaires, des banquets égalitaires, on n'obtiendra jamais rien d'aussi vrai ni d'aussi grand qu'une communion générale.

Les âmes chrétiennes comprennent cela, Messieurs, et l'avouent humblement. On raconte qu'en un jour de fête religieuse, Turenne, agenouillé au milieu de la foule des fidèles, se préparait à la communion. Il était tout à ses prières et ne prenait pas garde aux petites gens qui l'avoisinaient. Au signal donné par la clochette du sanctuaire, il se lève et s'avance les yeux baissés et les mains jointes vers la sainte table. Un de ses domestiques qui marchait devant lui en est averti par un jeune seigneur amoureux de l'étiquette. Le pauvre homme se retourne, et, marri de son inconvenance, il fait signe à son maître de passer devant lui. Turenne était si absorbé dans sa dévotion qu'il ne s'apercevait pas de l'honneur qu'on lui faisait. Alors le domestique se penche

à son oreille et lui dit tout bas : — « Passez, monseigneur. » Turenne regarde, et reconnaît son palefrenier. — « Mon ami, répond-il en souriant, monseigneur est resté à la porte ; ici, il n'y a qu'un seul seigneur, celui que nous allons recevoir ; va devant moi. » C'est bien simple, n'est-ce pas, de dire à quelqu'un : va devant moi ? Et, pourtant, quelle belle parole dans la bouche de ce héros ! Turenne prosternait son rang, son nom et sa gloire devant la sainte égalité des convives eucharistiques.

Quand on voit les choses humaines de cette hauteur, Messieurs, les inégalités sociales qui nous divisent ne paraissent plus que de misérables accidents. Comment l'infatuation des grandeurs, les mépris orgueilleux, les jalousies, les colères, pourraient-elles tourmenter le cœur des communiants qui se voient dans la lumière d'une même gloire divine ? Comment se laisser entraîner à des désirs et à des compétitions, qui ne sont plus que des jeux d'enfants, quand on devient si grand ? Des mains insolentes ont écrit, en lettres majuscules, au-dessus des portes de nos églises, ce mot : *Egalité!* comme pour nous donner une leçon. La leçon,

c'est nous qui la donnons. J'accepte, sur nos temples, l'inscription républicaine, mais comme la constatation d'un fait; car nos temples, salles du banquet eucharistique, sont les seuls palais de la véritable égalité.

Il y a plus, Messieurs, qu'une communauté de grandeur divine entre les enfants de l'Église appelés à la participation du corps et du sang de Jésus-Christ, il y a une mutuelle pénétration de généreux services, car la communion est, comme vous l'allez voir, un mystère d'amour.

II

Je n'ai plus rien à dire de l'amour avec lequel Dieu se donne à nous dans l'Eucharistie. Vous l'avez vu à l'œuvre, conseillé par la sagesse éternelle et servi par la toute-puissance. Il n'y a qu'un mot pour exprimer ses généreuses ambitions et les merveilles qu'il opère : celui dont s'est servi l'apôtre saint Jean : « Le Christ, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin :

in finem[1] ». *In finem!* non pas jusqu'à la fin de sa vie mortelle ; mais, selon l'interprétation de saint Thomas, jusqu'au dernier terme de l'amour : *usque ad ultimum finem amoris*[2] ; jusqu'à l'épuisement de l'infini trésor de sa puissance, de sa sagesse et de sa tendresse vis-à-vis de sa créature. Toutes les distances ont été franchies et tous les obstacles renversés pour aboutir à cet acte prodigieux que l'amour humain peut rêver, mais qu'il ne saurait accomplir : la communion ; c'est-à-dire l'union la plus intime qui se puisse concevoir entre deux vies naturellement séparées par des abîmes que le péché a rendus plus larges et plus profonds.

Dans la communion, Dieu se donne par pur amour. Il ne nous devait rien après nos infidélités ; et voilà que, non content de nous rendre les biens que nous avions perdus, lui, le souverain bien, il conçoit, décrète et exécute cette chose étonnante de devenir le pain de ceux qu'il aime et de marier sa vie infinie à leur chétive vie.

1. Joan., cap. XIII, 1.
2. *Comment. in hoc Joan.*

Dans la communion, Dieu se donne malgré tout. Malgré l'humiliation de sa gloire, plus anéantie qu'aux jours de l'Incarnation; malgré les accidents et les profanations auxquels il est exposé sous les fragiles apparences dont il se couvre; malgré l'indignité ou la légèreté de ceux qui consacrent son corps et son sang; malgré les imperfections, et peut-être les souillures, qui déshonorent les temples vivants où il vient prendre l'hospitalité.

Dans la communion, Dieu se donne sans réserve. En aucune circonstance il ne retire sa présence adorable, pour ne pas inquiéter les âmes timides, trop disposées à douter de la pureté de leur conscience et de la ferveur de leur dévotion. En aucun temps il ne se refuse. On l'appelle le jour et la nuit, le jour et la nuit il se donne. Une âme pressée le demande, vite on ouvre la porte du tabernacle; un malade l'appelle sur son lit de douleur, vite il va trouver l'infortuné qui ne peut plus venir le chercher. Aucune misère ne rebute son amour, ni n'offense sa douce majesté. Sous un toit de chaume, comme sous les lambris dorés d'un palais, pour un mendiant, comme pour

un roi, c'est le même Dieu et le même ami. Les hommes les plus généreux se réservent des heures libres qu'ils consacrent à leur famille et à l'amitié. Jésus, notre Dieu, n'en a pas ; à toute heure, il est prêt à nous entendre et prêt à se donner. Il se donne sans réserve, c'est-à-dire qu'il n'épargne pas sa vertu et sa grâce. Il y a dans les affections humaines je ne sais quelle défiance et quelle crainte de l'inconnu qui fait qu'en se donnant on retient quelque chose de soi-même. Le pauvre cœur qui s'abandonne, où va-t-il aller ? Dans quel abîme tombera-t-il ? Douloureuses questions auxquelles on ne peut répondre qu'en faisant prudemment la part de l'imprévu. Mais notre Dieu se donne tel qu'il est ; c'est nous-mêmes qui le mesurons. Si, par impossible, nous pouvions nous faire une âme infinie, sa vertu infinie, ses mérites infinis, sa vie infinie, rien n'échapperait à notre pieuse avidité.

Est-il possible d'aller sans amour au-devant d'un si grand amour ? Non, Messieurs. La communion, mystère inénarrable de l'amour divin, est aussi le mystère de l'amour humain.

Dieu n'est point obligé de venir à nous, mais aussi rien ne nous force de le recevoir. Il faisait autrefois violence à ses prophètes, s'emparant soudainement de leur âme étonnée, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, et il leur arrachait ces cris étranges : « La main du Seigneur m'a saisi : *Facta est manus Domini super me.* » Mais l'union eucharistique ne nous violente pas. Dieu frappe à notre porte, nous lui ouvrons parce que nous le voulons bien. Les deux vies : la vie divine et la vie humaine, s'épousent par choix, et le premier caractère de nos communions est de répondre par un amour libre au pur amour de Dieu.

Si Dieu se montre généreux, nous le serons aussi : les mystères qui épouvantent notre raison ne feront pas reculer notre amour ; l'incrédulité du monde et les mensonges de l'erreur n'obscurciront pas à nos yeux la triomphante clarté de la parole de Dieu. Nous irons d'un pas pressé au-devant du misérable signe qui nous cache notre divin ami, et humblement prosternés, avant de le recevoir, nous nous écrierons : « Tout est dit, donc tout est

fait : je me tais, je crois et j'adore. » Convaincus qu'un Dieu est seul capable de donner l'hospitalité à un Dieu, nous voudrons nous rendre moins indignes d'un si grand honneur. Sous les coups de notre douleur repentante, nous étoufferons le péché ; par d'héroïques renoncements, nous immolerons les passions qui nous tourmentent ; par de sublimes efforts, nous ferons germer les vertus qui doivent fêter en nos âmes le mystérieux avènement du Roi des rois. Humiliés et sacrifiés comme notre Dieu, nous oserons lui dire : Viens, ma vie, viens, mon unique bien, viens, doux ami qui m'honore et me grandis: viens, que je te console et que je te venge de tous les mépris et de tous les outrages auxquels tu t'es exposé par amour pour moi. Pierre, dominant la voix de l'ignorance et des préjugés, confessait ta divinité et s'écriait : « *Tu es Christus, Filius Dei vivi :* Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant ; » mais ce n'est pas assez pour mon amour. Madeleine éplorée s'est prosternée à tes pieds, les a baignés de larmes, arrosés de parfums et essuyés avec cette opulente chevelure qui avait séduit tant de cœurs. Elle a tant

aimé que tu lui as pardonné toutes ses fautes ; mais ce n'est pas assez pour mon amour. Jean et les saintes femmes ont compati à tes douleurs et pleuré sur toi comme on pleure sur la mort d'un premier-né ; mais ce n'est pas assez pour mon amour. L'Église a recueilli pieusement ton Eucharistie en des temples superbes et de riches tabernacles où elle nous invite à l'adoration ; mais ce n'est pas assez pour mon amour. Que ferais-je donc, ô mon Dieu ! pour te venger des mépris des hommes et t'honorer à la face du monde entier, dans la profonde humiliation à laquelle tu t'es condamné pour moi ? Oh ! je t'en prie, viens, Jésus adoré, viens, mon ami, non pas tes mains dans mes mains tremblantes, ta tête sur ma poitrine émue ; viens, j'ai plus que des paroles à te dire, plus que des baisers chastes et brûlants à déposer sur tes plaies sacrées, j'ai mon cœur ouvert par l'amour jusqu'en ses plus intimes profondeurs. C'est là qu'il faut entrer, là qu'il faut reposer et dormir en paix. Mon cœur est misérable, c'est vrai, mais il vaut mieux encore que le lit royal du grand Salomon, mieux que nos temples et nos

tabernacles. Qui donc, Messieurs, qui donc osera insulter Jésus, mon Dieu et mon ami, quand il reposera dans mon cœur ? Quel dédain ne sera pas écrasé par le dédain, mille fois plus puissant, de mon amour ? Incrédules, outragez mon Dieu tant que vous voudrez, il est assez consolé et vengé par la communion de ses fidèles.

Mais, Messieurs, l'amour chrétien dans la communion est plus qu'un amour réparateur; c'est, ici-bas, la consommation de l'amour humain. Tous les transports de notre cœur, si désireux de s'unir à ce qu'il aime, trouvent à se satisfaire en l'intime et mystérieuse rencontre de Dieu qui se fait notre aliment. « Dans le transport de l'amour humain, dit Bossuet, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore et qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait le poëte, enlever avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité et sagesse dans l'amour de Jésus : prenez, mangez, ceci est mon corps ; dévorez, engloutissez non

pas un morceau, mais le tout... unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit [1]. » Eh bien! c'est fait. Notre Dieu, Jésus-Christ, se livre à nous sans réserve dans la communion, nous nous livrons comme lui. Les deux amis s'approchent, s'embrassent, s'étreignent, se pénètrent, se possèdent ; le plus faible et le plus imparfait demandant au plus puissant et au plus parfait de le changer en lui-même. « Dieu est à nous et nous sommes à lui : *Dilectus meus mihi et ego illi* [2]. »

Tel est, entre Dieu et l'homme, le mystère de la communion. Or, Messieurs, je vous le demande, est-il possible que deux si grands amours ne s'unissent que pour cacher, dans l'invisible sanctuaire où se fait leur union, les fruits de leur fécondité ? Autant vaudrait demander, ce me semble, si l'on peut allumer quelque part un grand feu, sans que la chaleur rayonne tout autour, si l'on peut faire jouir l'un de nos membres, sans que tout notre corps s'en ressente. N'oublions pas le mystère de notre union dans le Christ. Sans doute, le

1. *Médit. sur l'Évangile :* La Cène. 1re partie, 24e jour.
2. Cant., cap. II, 16.

premier fruit de nos communions est un fruit de vie qui nous appartient en propre, et je vous ai dit en quoi il consiste ; mais il ne se peut que la toute-puissante vertu du Dieu qui nous fait vivre de lui ne se communique pas au corps mystique, à la société religieuse dont nous sommes les membres. En se donnant à chacun de nous, Dieu se donne à son Église, et le divin incendie qu'il allume au cœur des communiants rayonne en trois grands services d'amour : service de pardon, service de prières, service de dévouement.

Je vous ai dit, Messieurs, que, dans l'acte vital de la communion, Jésus-Christ, aliment de notre être divin, renverse l'ordre naturel de l'assimilation et nous transforme en lui. Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que cette transformation ne pouvait pas être une absorption de notre nature, ni une union semblable à celle que crée l'incarnation du Verbe entre la nature divine et la nature humaine, mais seulement une mystérieuse configuration de notre vie à la vie du Christ, une participation à ses tendances et mœurs divines, si intime et si efficace que l'on peut dire, sans

exagération : le Christ vit en nous. C'est dans ce sens, je n'en doute pas, que vous avez interprété les énergiques paroles dont se servent les saints docteurs pour exprimer l'union qui résulte de notre participation au corps et au sang de Jésus-Christ.

L'effet de cette union, dit saint Thomas, est d'augmenter en nous l'amour et de le promouvoir à l'action. Or, cette action consiste à entrer, par un généreux effort, dans l'amour même du Christ, non seulement pour l'aimer, mais pour aimer tout ce qu'il aime et comme il aime.

Jésus-Christ aime tout son corps mystique jusque dans ses membres les plus obscurs et les plus infirmes. C'est tout ce corps mystique que nous devons aimer, avec lui et en lui, d'un amour semblable à celui dont nous sommes nous-mêmes l'objet dans nos communions. Suivez-en donc, je vous prie, les touchantes et généreuses manifestations.

Pous s'unir à nous, Jésus-Christ oublie la bassesse de notre nature déchue, si misérable et si peu digne d'offrir l'hospitalité à son infinie majesté. Que dis-je ! il oublie l'indignité de notre

vie, tant de fois souillée par le péché. C'était une grande bonté de sa part de nous faire donner, par les ministres de sa miséricorde, l'assurance de notre pardon. En nous graciant, il pouvait se tenir à distance et punir nos trop nombreuses infidélités par une froide réserve. Mais l'amour dont il nous aime est si violent qu'il ne peut souffrir d'être séparé de nous et qu'il oublie les trahisons, les ingratitudes et les outrages dont nous nous sommes rendus coupables envers lui, jusqu'à venir en personne nous donner le baiser de paix et nous combler de ses biens. Qui pourrait résister à cette amoureuse condescendance? Qui pourrait, ainsi pardonné, refuser à ses frères le service du pardon? Je sais que des rancunes sacrilèges persévèrent malgré la communion; mais, aussi, combien de justes colères sont tombées, combien d'outrages ont été généreusement oubliés dans ce sacré banquet! Vous en avez peut-être la preuve sous votre toit. Il y a, par le monde, quantité d'hommes parjures qui ont trahi tous les serments de l'amour légitime et près de qui l'on s'étonne de voir rester calmes, sereines, dignes, toujours aimantes, les femmes

qu'ils outragent journellement par leur vie dissolue. Les honnêtes gens plaignent l'aveuglement de ces pauvres êtres trompés, les libertins croient à des feintes hypocrites et à des compensations occultes. Eh bien, non ; les malheureuses, elles sont fidèles, et elles savent tout! Mais, habituées à recevoir, dans leurs communions, le baiser du Dieu qui pardonne et consolées par son amour, elles ont résolu de se taire et de pardonner, jusqu'à ce que leur infatigable miséricorde ait lassé l'opiniâtre perversité des misérables qui martyrisent leur cœur. Interrogez vos propres vies, Messieurs, vous y trouverez peut-être des traces bénies du sacrement d'amour. Des injustices avaient compromis vos plus graves intérêts, des offenses avaient blessé votre honneur, et, provoqués par ces injustices et ces offenses, des haines et des projets de vengeance ont longtemps pesé sur votre cœur. C'est à peine si, en échange d'une absolution, vous vouliez promettre le pardon qu'on vous demandait. Votre âme tourmentée se débattait encore sous l'action pénitentiaire de la miséricorde divine. Une communion bien faite a tout apaisé, parce que

vous y avez compris l'amoureuse condescendance de votre Dieu.

Source féconde de pardons, la communion est encore une source féconde de prières. C'est une hostie divine qui se livre à notre amour et met à notre disposition ses propitiations et la force impétratoire de son sacrifice. Assurément, la perpétuelle présence du Christ immolé, dans nos tabernacles, l'acte solennel par lequel il s'immole, nous invitent à prier les uns pour les autres ; mais cette invitation est d'autant plus pressante que la victime sainte est plus rapprochée de nous. Or, par la communion, nous la tenons cette victime ; son sacrifice devient comme notre propriété ; nous y pouvons puiser toutes les grâces désirables, dans la plus amicale et la plus confidentielle des entrevues. Aussi, Messieurs, est-ce dans la communion que les âmes vraiment chrétiennes éprouvent plus impérieusement le besoin de se répandre, non seulement en adorations et actions de grâces, mais en tendres et charitables supplications. L'Église, les pecheurs, les pauvres, les malades, les affligés, les morts eux-mêmes, tous ceux qui

ont besoin de la grâce de Dieu et des caresses de sa main bienfaisante comparaissent, tour à tour ou tous ensemble, dans la mémoire des communiants et devant la divine victime qu'ils étreignent. A cette victime, ils disent comme autrefois Jacob au divin lutteur de ses songes : « *Non dimittam te nisi benedixeris mihi*[1]. Je ne te laisserai pas aller avant que tu ne m'aies béni et béni en moi tous ceux qui me sont chers. — Hostie propice, j'ai besoin de secours pour l'Église persécutée, de courage pour les apôtres, de lumière pour les aveugles spirituels, de force pour les âmes tentées, de repentir pour les pécheurs, de soulagement et de guérison pour ceux qui souffrent, de consolation pour les malheureux, de délivrance pour les captifs de la justice divine. Donne, donne; je te tiens ; tu ne t'en iras pas que tu ne m'aies accordé ce que je te demande. » Et, ainsi, l'âme de chaque communiant devient comme un autel d'où les miséricordes de Dieu rayonnent sur toute la société chrétienne. Jamais on ne pourra compter ces miséricordes, jamais on ne

1. Genes., cap. XXXII, 26.

pourra mesurer l'étendue du service de prières dont la communion est la source.

Mais écoutez, Messieurs, voici le plus admirable des effets extérieurs de notre union avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie : « Le Verbe que Dieu engendre, dit saint Thomas, n'est pas un verbe quelconque, c'est un verbe qui respire l'amour : *Filius est Verbum, non qualecumque, sed spirans amorem*[1]. » Or, l'amour respiré par le Verbe est l'Esprit-Saint. Toute union intime avec Jésus-Christ nous met donc en rapport avec son Esprit. Mais quelle union plus intime que celle de l'Eucharistie ? En prenant possession de notre âme par la communion, le Sauveur accomplit à notre égard la promesse qu'il a faite d'envoyer son Paraclet, il le respire. Cette respiration mystérieuse, en pénétrant notre âme, la rend plus sensible au toucher et plus docile aux amoureuses provocations du Dieu qui se donne librement, malgré tout et sans réserve, dans son sacrement. — « Vois, dit le Sauveur à celui qui le possède, je ne me suis pas contenté de faire pleuvoir du

1. *Summ. Theol.*, I P., quæst. 45, a.

haut du ciel les biens de la nature et de la grâce dont ta vie est comblée ; je me suis donné tout entier : mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité. Est-ce que tu ne te donneras pas, toi? Chère âme, je t'en prie, ne te borne pas aux largesses des biens dont tu ne sens pas la privation, des pardons que tu ne peux refuser sans crime, des prières qui ne te coûtent rien. Donne-toi, toi-même : tes sollicitudes, tes affections, tes soins empressés, ton temps, tes fatigues, ta santé, ta vie. Donne-toi aux pauvres, aux affligés, aux infirmes, à tous les déshérités de la terre ; car, roi de pauvreté et de souffrance, je suis en tous ceux qui pâtissent. Donne-toi aux ignorants, aux infidèles, aux pécheurs ; car je suis venu pour apporter la lumière, la foi, le salut, la vie divine, et pour multiplier les membres de mon corps mystique. Donne-toi à tous les malheurs ; car, en se donnant, c'est à moi qu'on se donne. »

Tous ne répondent pas, tous ne peuvent pas répondre à ces appels de l'amour. Et cependant, que de miracles de dévouement dans la société chrétienne, miracles dont le perpétuel courant est entretenu par la communion !

« Les fidèles de la primitive Église. » nous disent les Actes des apôtres, « n'avaient qu'un cœur et qu'une âme... Tous les biens étaient communs entre eux, et personne n'osait dire d'une chose : c'est à moi. » — Pourquoi donc? — « Parce qu'ils persévé, raient dans la fraction et la communion du pain eucharistique[1]. » C'est ce pain qui donne aux apôtres l'héroïque courage de travailler à la conversion du monde pécheur, au prix de toutes sortes de souffrances et de sacrifices, même au prix de la vie ; c'est ce pain qui soutient la vie immolée des victimes que le cloître cache aux yeux du monde, hosties vivantes, chargées, par vocation, des expiations que nous devons à la justice divine et des religieuses compensations sans lesquelles nos oublis, notre indifférence, nos impiétés, seraient à chaque instant châtiés par les fléaux du ciel ; c'est le pain eucharistique qui provoque l'amour et entretient les forces des hommes généreux et des femmes dévouées qu'on voit se consacrer, sur tous les points du monde catholique, au

1. Cf. Act., cap. II, 42, 46, et cap. IV, 32.

culte pratique de toutes les misères humaines Demandez à Dominique, à François, à Ignace, à Vincent Ferrier, à Louis Bertrand, à Xavier, à nos missionnaires contemporains, apôtres de l'Évangile et pionniers de la civilisation chrétienne, à Jean de Dieu, à Camille de Lellis, aux fondateurs et aux fondatrices des grandes œuvres de charité, aux héritiers et aux héritières de leur amour dévoué, où commence et d'où jaillit le don de soi : ils vous montreront le tabernacle. « Pour être charitable, » disait saint Vincent de Paul à ses filles, « il faut manger la charité. » Un mot prononcé, il y a à peine quarante ans, exprime, mieux que je ne saurais le faire, l'intime relation de la communion et des services de dévouement. C'était en 1846, le 30 décembre. Trois Petites Sœurs des pauvres arrivaient, avant le jour, dans une ville du centre de la France. Leur voyage avait été long et pénible. Les pauvres filles n'avaien pas mangé depuis longtemps et le froid de la nuit les avait transies. Pâles et grelottantes, elles descendirent de voiture. On les attendait et l'on s'empressa de leur offrir une maison hospitalière pour se réchauffer et se récon-

forter. Mais elles demandèrent le chemin de l'église. « Vous irez après, » disait-on. « Non, répondirent-elles. Que ferions-nous ici sans notre Jésus, et où trouver, si ce n'est en lui, la force et la bénédiction nécessaires à notre œuvre ? » Elles allèrent donc directement à la messe, où elles communièrent. Cette communion matinale inaugura, à Tours, le service de dévouement rendu aux vieillards pauvres par celles qui s'appellent humblement leurs Petites Sœurs[1].

Il est difficile, Messieurs, de n'être pas touché de ces merveilles de l'amour chrétien. Les esprits les plus prévenus les admirent ; mais, selon la remarque d'un savant évêque, « ils ressemblent aux Égyptiens qui bénissent les inondations du Nil, dont ils ignorent la source[2] ». Et pourtant la source des dévouements catholiques est moins difficile à découvrir que celle du Nil. Si l'on y regarde de près, on aura bientôt constaté que les grandes œuvres de charité sont en raison directe de

1. Cf. *Vie de M. Dupont*, par l'abbé Janvier.
2. Gerbet : *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.*

nos rapports avec l'Eucharistie. Partout où la respiration intime du Christ dans les âmes est arrêtée ou suspendue, on voit les services de dévouement disparaître ou décliner. Les sectes infortunées qui ont supprimé l'Eucharistie n'ont plus guère, à l'actif de leur vie spirituelle, que les actions vulgaires d'une bienfaisance toute naturelle, restreinte dans son expansion et fatalement arrêtée au don de soi. Les pays catholiques, eux-mêmes, où la piété se borne à la stricte observation des lois de l'Église sont inférieurs, sous le rapport de la charité active, à ceux où la communion fréquente est en honneur. Plus Jésus-Christ entre en nous, plus nous entrons les uns dans les autres par la charité. C'est en vain qu'on cherche à fondre les hommes ensemble par des institutions philanthropiques, on n'y parviendra que par le don de soi, et le don de soi jaillit du don de Dieu. J'ai dit tout à l'heure, Messieurs, que la communion, mystère de grandeur, fait de l'Église le palais de la véritable égalité; je peux ajouter maintenant que la communion, mystère d'amour, fait de l'Église le royaume de la véritable fraternité.

Encore un mot sur cette troisième proposition : la communion, mystère de possession joyeuse, configure l'Église voyageuse à l'Église fixée, et fait l'unité du ciel et de la terre.

III

Les enfants du Christ, membres de son corps mystique, ne sont pas tous ici-bas. D'innombrables légions sont parties pour un monde meilleur, où s'accomplissent éternellement les promesses faites par Dieu à notre misérable vie. Quelles sont ces promesses ? — Les voici résumées en quelques mots : « *Ego sum merces tua magna nimis*[1] : Je suis moi-même ta récompense jusqu'à l'excès. » C'est Dieu qui parle et se promet. Voir Dieu tel qu'il est, face à face et sans voile ; voir en lui les beautés créées dont notre œil impuissant ne peut ni embrasser l'ensemble ni découvrir les charmes profonds, ainsi que les beautés qui se cachent dans l'abîme de sa science infinie ; aimer Dieu uni-

1. Genes., cap. XV, 1.

quement et se sentir pénétré de son amour; le posséder avec d'ineffables jouissances, être en lui pendant qu'il est en nous, s'enivrer à jamais des délices de la demeure immatérielle qu'embellissent toutes les perfections : telle est la glorieuse béatitude que Dieu nous promet, je ne dis pas assez, que Dieu nous ordonne d'espérer.

Oh! sans doute, il y a, dans notre nature, comme des aspirations infinies qui semblent la disposer à cet excès d'honneur et de félicité. Mais, d'autre part, elle est si chétive et si infirme, qu'on se demande avec étonnement si elle ne rêve pas quand elle espère franchir l'effroyable distance qui sépare les tristes réalités de la vie présente des invisibles biens promis à la vie future. Que l'Esprit pur soit vu et possédé par ses anges, esprits comme lui, cela se conçoit; mais par nous, dont l'âme est emprisonnée dans une chair mortelle et asservie aux images, est-ce possible? Dieu a parlé, c'est vrai; « la foi que nous devons à sa parole doit être, dit l'Apôtre, le ferme soutien de notre espoir : *Fides est sperandarum substantia rerum*[1]. » Tou

1. Heb., cap. XI, 1.

tefois, l'étonnement eût pu nous faire douter de la parole de Dieu, s'il n'eût joint à ses promesses des arrhes en rapport avec l'objet infini qu'il propose à nos espérances. Saint Thomas chante cet acte de magnanime bonté dans une admirable antienne de son Office du très saint Sacrement. « O festin sacré, dit-il, dans lequel nous recevons le Christ! L'âme s'y remplit de grâce, et Dieu nous y donne le gage de notre gloire future. » Vous entendez, Messieurs : l'Eucharistie est le gage de notre future gloire : « *Futuræ gloriæ nobis pignus datur.* » C'est le propre du gage de représenter la valeur de la chose promise. Or, sous ce rapport, rien de plus vrai et de plus parfait que l'Eucharistie ; car, dans ce gage, il y a plus que des similitudes avec la gloire éternelle, il y a identité d'objet. Dans le ciel et à la sainte table, c'est Dieu qui se donne, c'est Dieu qui habite en nous, c'est Dieu qui pénètre, c'est Dieu qui vivifie. Il n'y a de différence que dans la manière dont il est reçu. Dans le ciel, il est reçu à essence et à âme découvertes ; dans l'Eucharistie, le double voile des espèces et de la foi enveloppe et l'humanité sainte qui déjà couvre

l'essence divine, et l'âme qui s'unit à la chair et au sang du Sauveur. Mais, encore une fois, c'est le même Dieu. Toute l'essence divine est dans le Verbe incarné, réellement et substantiellement présent au sacrement de l'autel. Et parce que le Verbe ne peut se séparer ni de son Père ni de son Esprit, et le Père et l'Esprit-Saint sont avec lui. Les mouvements sacro-saints de la vie divine s'accomplissent, ici-bas, dans l'âme des communiants, comme ils s'accomplissent, là-haut dans l'âme enivrée des bienheureux. La communion de la terre est, comme la communion du ciel, la joyeuse possession de Dieu. La terre devient un ciel[1].

N'allons pas plus loin qu'il ne faut dans ce rapprochement, Messieurs. Vous avez pu lire ou entendre dire que les anges et les saints

1. Hic terram cœlum tibi fecit hoc mysterium, aperi ergo cœli portas et perspice, vel potius non cœlí sed cœli cœlorum, et videbis quod dictum est. Nam quod illic est omnium pretiosissimum et maxime honorandum, hoc ostendam tibi situm in terra : Ἐνταῦθα γὰρ σοι τὴν γῆν οὐρανὸν ποιεῖ τουτὶ τὸ μυστήριον. Ἀναπέτασον γοῦν τοῦ οὐρανοῦ τὰς πύλας, καὶ διάκυψον· μᾶλλον δὲ οὐχὶ τοῦ οὐρανοῦ, ἀλλὰ τοῦ οὐρανοῦ τῶν οὐρανῶν, καὶ τότε ὄψει τὸ εἰρημένον. Τὸ γὰρ πάντων ἐκεῖ τιμιώτερον, τοῦτο σοι ἐπὶ τῆς γῆς δείξω κείμενον. (S. Chrysost.. *Homil.* 24. *in I ad Cor.*,

nous envient l'Eucharistie et le bonheur de nos communions. C'est une exagération dévote, mais peu intelligente. Les anges et les saints n'ont rien à nous envier, puisqu'ils jouissent du bonheur parfait dont nous n'avons que les arrhes. Mais, quand nous sommes unis à notre Dieu par la communion, ils se sentent plus attirés vers nous, ils adorent en nous celui qu'ils possèdent éternellement, ils chantent avec nous le même cantique : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur ; » ils admirent dans l'Église voyageuse et dans l'Église fixée le mystérieux et sublime accomplissement de cette parole du Christ : « Que tous soient consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum.* » Et, nous-mêmes, enivrés par un avant-goût de la gloire et de la béatitude célestes, nous sentons que nous n'avons plus qu'un pas à faire pour aller prendre part à cette dernière communion en laquelle nos frères nous ont précédés, en laquelle notre cœur et notre chair tressailleront éternellement dans le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.*

En attendant cette dernière communion,

Messieurs, venez et mangez : *Venite et comedite.* Mangez, non seulement pour vivre, mais pour être unis à vos frères : à vos frères de la terre, par la sainte égalité d'une divine grandeur et par la généreuse pénétration des grands services d'amour ; à vos frères du ciel, par la joyeuse possession du souverain bien.

J'ai fini, mon Jésus. Mais je ne veux pas quitter cette chaire sans vous rendre, ni sans réclamer pour vous un suprême hommage. Vous vous êtes anéanti, afin de vous donner à nous dans un sacrement que nous ne saurons jamais louer assez. La science et l'amour l'ont appelé de divers noms dont je vous offre la lumineuse gerbe, comme un témoignage de notre vénération et de notre reconnaissance.

C'est le saint corps et le précieux sang : *Sanctum corpus et pretiosus sanguis;* car vous y êtes présent et tout entier, aussi réellement que vous êtes présent dans le ciel à la droite de votre Père.

C'est le mystère des mystères : *Mysterium mysteriorum;* car vous nous y cachez non seulement la divinité que nous sommes indignes de

voir, mais l'humanité sainte que vous avez montrée à nos pères dans la foi.

C'est l'atelier des miracles : *Officina miraculorum;* car la toute-puissance divine s'y affranchit, avec une souveraine autorité, des lois de la nature, pour multiplier les prodiges.

C'est le sacrement des croyants : *Sacramentum fidelium* ; car, en sa présence, il faut que la foi triomphe du témoignage des sens et des révoltes de la raison.

C'est le sacrement de l'autel: *Sacramentum altaris;* car il est l'acte fondamental et le sublime couronnement de notre culte religieux.

C'est le mémorial de la passion : *Memoria passionis;* car le Christ y est immolé aussi réellement que sur la croix.

C'est l'hostie salutaire : *Salutaris hostia ;* car la victime sainte y représente les millions de vies ennemies qui devraient, chaque jour, s'offrir aux coups de la justice divine.

C'est le saint-sacrifice, le très divin sacrifice : *Sanctum sacrificium, sacrificium divinissimum*; car Dieu y reçoit, par la destruction et la mort mystique, des hommages qui égalent son infinie majesté, et le Christ y applique à nos

âmes les mérites de ses souffrances et de sa mort.

C'est le pain et la fraction du pain : *Panis et fractio panis;* car, distribuée tous les jours et à tous, sans jamais s'épuiser, la vie divine y sert d'aliment à notre être divin.

C'est le pain de vie : *Panis vitæ;* car il répare et prévient les ravages des forces de mort qui nous assiègent, et excite, en augmentant l'amour, l'activité féconde de nos vertus.

C'est le viatique : *Viaticum;* car il réconforte et délecte notre âme dans le rude et triste voyage qui la doit conduire à son dernier terme.

C'est la communion : *Synaxis*, *communio;* car, en nous unissant à Dieu aussi intimement qu'il est possible en cette vie de passage, il achève, ici-bas, dans l'égalité et la fraternité, l'unité du corps mystique dont nous sommes les membres.

C'est le pain des anges : *Panis angelorum;* car il donne à l'Église de la terre le souverain bien dont se nourrit éternellement l'Église du ciel.

C'est la nouveauté des nouveautés : *Novitas*

novitatum; l'amour des amours : *Amor amorum;* la douceur des douceurs : *Dulcedo dulcedinum.*

C'est le sacrement des sacrements : *Sacramentum sacramentorum* ; car les autres passent et lui demeure, et tous gravitent autour de lui, comme les astres secondaires autour du soleil, dont ils ne sont que les éclats, et dans le sein duquel viendra mourir leur course.

Enfin, c'est l'Eucharistie : *Eucharistia ;* c'est-à-dire la bonne grâce, l'action de grâce ; car on y reçoit l'auteur même de la grâce et, en sa personne, la seule chose que nous puissions offrir à Dieu pour le remercier dignement de ses bienfaits.

Ah ! Messieurs, vous vous arrêtez, vous admirez, vous vous pâmez devant les chefs-d'œuvre des maîtres humains ; vous y revenez pour admirer et vous pâmer encore ; vous voudriez ne les pas quitter, tant vous y découvrez de beautés qui vous ravissent. Que ferez-vous donc devant le chef d'œuvre du Christ ? — Écoutez-moi. — Ce n'est pas une platonique admiration que vous devez à cette merveille, mais une vénération profonde, pleine d'amour

et de reconnaissance. Ce n'est pas debout qu'il faut lui rendre hommage, mais à genoux et le front dans la poussière :

Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernuí.

INDEX

INDEX

DES PRINCIPALES ERREURS
CONTRAIRES AUX DOGMES EXPOSÉS DANS CE VOLUME

I

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

(*Présence réelle.*)

Dans les six premiers siècles de l'Église, il n'y eut pas d'autres erreurs contre l'Eucharistie que celles des hérétiques qui niaient la réalité de la chair sacrée du Sauveur. C'est d'eux que parle saint Ignace dans sa lettre aux fidèles de Smyrne que nous avons citée dans nos notes.

Les *Iconomaques* ou *Iconoclastes* furent les premiers qui affirmèrent que le pain et le vin eucharistiques n'étaient que l'image du Christ, une représentation de son corps et de son sang. Ils furent condamnés par le septième Concile œcuménique (11e de Nicée) dans les termes que nous avons rapportés plus haut. Ils, depuis, les écrivains et les docteurs Grecs s'appliquèrent à faire remarquer qu'il n'y avait pas dans l'Eucharistie une simple figure, mais le vrai corps du Sauveur.

Scot Erigène, dans son livre *De Corpore Christi*, a avancé plusieurs propositions qui, malgré le zèle de ses apologistes à venger sa mémoire, nous donnent le droit de suspecter sa foi. Le pape Nicolas, dans son Epitre à Charles-le-Chauve, se plaint des témérités et des sophismes de Scot. Le Concile de Verceil a condamné son livre. Guillaume de Malmesbury a composé en son honneur une épitaphe dans laquelle il lui donne les titres de Saint et de Martyr :

Clauditur hoc tumulo sanctus sophista Joannes,
Qui ditatus erat jam vivens dogmate miro :
Martyrio tandem Christi conscendere regnum
Commeruit. . . . . .

Mais l'Église n'a point ratifié ces éloges, et Génébrard affirme que Jean Scot fut tué par ses disciples à cause de sa doctrine impie touchant le sacrement de l'autel. (*Liturg. S. Dyonisii.*)

Bertrame ou *Ratramne*, moine de Corbie, a-t-il enseigné l'hérésie dans son livre *De Corpore et sanguine Christi* qu'il écrivit en 850, à la prière de Charles-le-Chauve ? Génébrard et Bellarmin le prétendent. Plusieurs auteurs pensent que ce livre a été attribué faussement à Ratramne. Le Cardinal Du Perron reconnaît son authenticité, mais il croit que les protestants, Œcolampade en particulier, y ont introduit leurs erreurs. Le docteur Boileau, les auteurs de la *Perpétuité de la foi*, démontrent qu'il ne contient aucune hérésie, et Mabillon pousse cette démonstration jusqu'à l'évidence dans sa préface au 14e *siècle des bénédictins*. Ratramne a bien dit que le corps et le sang de Jésus-Christ reçus dans l'Eucharistie sont des figures, mais seulement si on les considère par l'apparence extérieure et visible du pain

et du vin, car, dans la réalité sacramentelle, ils sont véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ par la puissance du Verbe divin. Il a dit encore que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est différent de son corps céleste et de son corps terrestre; mais quant à la manière d'être et non quant à la substance. De fait, pendant sept cents ans personne n'a accusé Ratramne d'hérésie; il occupe une place honorable dans le catalogue des auteurs ecclésiastiques. Béranger qui s'appuyait sur l'autorité de Scot Erigène n'a jamais invoqué celle du moine de Corbie. Cependant les sacramentaires revendiquent avec acharnement Ratramne comme l'un des leurs. Quand cela serait, nous ne voyons pas l'importance de cette goutte d'hérésie noyée dans le grand fleuve de la tradition.

Bérenger, chanoine, archidiacre d'Angers, fut le véritable précurseur des sacramentaires. Il enseigna ouvertement que Jésus-Christ n'est dans l'Eucharistie que « comme la chose représentée dans un signe : *Ut res significata est in suo signo.* » Appelé devant le Concile de Tours pour expliquer sa doctrine, il n'osa pas la soutenir et confessa la foi de l'Église, jurant de ne jamais s'en écarter. Mais peu après il revint à son erreur. Pour en arrêter la diffusion, Nicolas II convoqua, à Rome, un Concile devant lequel Bérenger fut obligé de se présenter. Il y signa une rétractation ainsi conçue : *Ego Berengarius indignus diaconus Ecclesiæ S. Mauritii Andegavensis cognosco veram, Catholicam et Apostolicam fidem : Anathematizo omnem hæresim, præsertim eam de quâ hactenus infamatus sum, quæ astruere conatur panem et vinum quæ in altari ponuntur, post consecrationem, solum modo sacramentum, et non verum corpus Domini Nostri Jesu Christi esse, nec posse sensualiter, nisi in solo sacramento, manibus sacerdotum*

tractari vel frangi, aut dentibus fidelium atteri. . .
. . . . . .
. . . . . *Lecto et perlecto sponte suscripsi.*
(Ita Lanfranc. Guitmond, Alger.)

De 1140 à 1370, les *Pétrobrusiens*, les *Apostoliques* les *Albigeois*, les *Flagellants*, continuèrent l'erreur de *Bérenger*, mais sans le même retentissement.

Wicleff, vers la fin du quatorzième siécle, la soutint avec plus d'éclat. Enfin naquit au sein du protestantisme la secte impie des *sacramentaires*.

Carlostadt, *Zwingle*, *Œcolampade*, professèrent hardiment la doctrine du pur symbole. *Calvin* y mit plus d'hypocrisie. Il affirme (in cap. 26. Matth.) que le corps du Christ nous est vraiment donné dans la Cène et que nous nous nourrissons de sa substance : « *Vere in cœna datur nobis corpus Christi, ut sit animis nostris in cibum salutarem, hoc est, substantia corporis Christi pascuntur animæ nostræ, ut vere unum efficiamur cum eo.* » Mais cette manducation, qu'on croirait réelle, ne se fait que par la foi. « *Interim vero hanc non aliam esse, quam fidei manducationem fatemur : ut nulla alia fingi potest.* » (Institut. cap. 17. § 5.) Car le pain et le vin sont sur la terre, le corps de Jésus-Christ est au ciel. Il y a entre les signes et le corps du Christ une union, et le lien de cette union c'est l'esprit du Christ. une certaine vertu sanctifiante qui dérive de lui et nous unit à lui. « *Vinculum istius conjunctionis est spiritus Christi, cujus nexu copulamur : et quidem veluti canalis per quem quiquid Christus ipse et est, et habet ad nos derivatur.* » (Institut. cap. 17. § 12.)

Calvin a tort de dire que sa doctrine est difficile et incompréhensible. On y voit clairement son impiété et

son hypocrisie. Au fond, il est de l'avis des sacramentaires, mais il voile son erreur pour ménager les deux partis de la réforme. La conférence de Zurich a adopté pour les réformés de Suisse la doctrine de Calvin. On retrouve cette doctrine dans la confession de foi anglicane du Synode de Londres (1562).

Le Concile de Trente a flagellé toutes ces erreurs : symbole, manducation par la foi, vertu communiquée, tout s'écroule sous ces trois mots : *Vere*, *realiter*, *substantialiter*. (Voy. can. du Concile cités dans les notes de la Conférence.)

(*Transsubstantiation.*)

Il y a, touchant le mystère de l'incarnation, des erreurs *d'essence* et des erreurs de *mode*. Les *Ariens* et les *Nestoriens* ont nié le fait même de l'union hypostatique ; les *Eutychiens* et les *Monothélites* ont altéré la véritable notion de cette union. Il en est de même pour l'Eucharistie. Les sacramentaires ont nié la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement ; d'autres hérétiques ont altéré la notion de l'acte mystérieux par lequel Jésus-Christ devient présent, c'est-à-dire la conversion du pain et du vin en son corps et en son sang, conversion que l'Église appelle *transsubstantiation*.

Bérenger, obligé de confesser la foi catholique dans le Concile Romain de 1060, n'étouffa point l'esprit d'erreur qui le tourmentait ; nous le voyons, dans le Concile qui fut célébré sous le Pontificat de Grégoire VII, (Rome 1079), contraint de signer une nouvelle profession de foi dans laquelle il déclare confesser de bouche et croire de cœur le dogme de la transsubstantiation : « *Ego Berengarius, corde credo, et ore confiteor, panem et vinum, quæ ponuntur in altari, per myste-*

rium sacræ orationis, et verba nostri redemptoris substantialiter converti in veram et vivificatricem carnem et sanguinem Domini nostri Jesu Christi. (Thom. Waldens. Tom. 2. *De sacrament.* cap. 43.) Ce fut le dernier effort de l'Église pour vaincre son obstination. S'il n'eut pas out de suite un plein succès, il est certain que Bérenger, après avoir fait pénitence de ses fautes, mourut l'an 1088 dans la foi et la communion de l'Église Romaine, et reçut la sépulture chrétienne dans le cloître de Saint-Martin de Tours.

Gaitmond rapporte l'opinion de certains hérétiques qui prétendaient que le pain destiné à être consommé par les justes était vraiment changé au corps de Jésus-Christ par la consécration, mais que cette consécration était sans effet sur le pain qui devait être consommé par les pécheurs. D'où il suit qu'un prêtre pécheur ne consacre pas l'hostie qui doit servir à le communier, que les fidèles sont exposés au péril d'idolatrie, que les âmes timorées sont condamnées aux plus cruelles perplexités; c'est inepte.

Rupert, abbé de Deutz (1224), a imaginé l'union hypostatique du Verbe avec le pain eucharistique. « Le Verbe s'est fait homme par l'incarnation, non en détruisant ou en changeant la nature humaine, mais en l'unissant à sa personne. Il en est de même dans l'Eucharistie. Le Verbe se fait pain, non en détruisant ou en changeant la substance du pain, mais en l'unissant à sa personne. » (Lib. *in Joan.*) Cette doctrine est enseignée à peu près dans les mêmes termes au 2e Livre *De divinis officiis*, cap. 2. Dans le chap. 7, Rupert ajoute que les justes seuls reçoivent le corps de pain et le corps de chair du Christ. Le corps de pain, par la manducation corporelle, le corps de chair, par la mandu-

cation spirituelle. Les pécheurs ne reçoivent que le corps de pain.

Rupert paraît avoir entièrement oublié ces paroles du Sauveur : « Le pain que je donnerai est ma chair : Ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Le pain peut être appelé un corps, mais ce n'est pas de la chair : Ce n'est pas le corps de pain qui a été livré pour nous, mais le corps de chair. Du reste, tous les Pères sont unanimes à dire que le corps qui nous est donné dans l'Eucharistie est celui qui est né de la Vierge Marie, est mort sur la croix et est assis à la droite de Dieu dans le ciel. On chercherait en vain les raisons de cette union hypostatique du Verbe avec le pain ; on n'y voit que byzarrerie et inconvenance, si l'on considère qu'elle peut se faire et se défaire tous les jours. Elle n'est propre qu'à rendre notre foi odieuse et ridicule.

Jean de Paris (Thom. Wald. Tom. 2 *De sacramentis*, cap. 65) a essayé de corriger l'erreur de Rupert. Il enseigne que le Verbe s'unit personnellement au pain, mais par le moyen de son corps. Comment cela ? C'est ce qu'on ne saurait expliquer. Le corps du Christ n'a point de personnalité propre qu'il puisse communiquer. Entre lui et une autre matière, si l'on supprime la conversion, il ne peut y avoir qu'une simple juxtaposition.

Les *Calvinistes* disent de la transsubstantiation que c'est une erreur scélérate et une chose impossible. Les *Luthériens* ne sont pas de cet avis. La transsubstantiation est possible et ne répugne pas à la foi, mais les catholiques ont tort, dit Khemnitz, d'en faire un article de leur *credo*. (*Exam. Concil. Trid.* Sess. 13, cap. 4.) On peut croire, affirme Luther, que le pain et le vin demeurent, après la consécration, avec le corps et le sang de Jésus-Christ ; c'est ce qu'il y a de plus probable et de

plus conforme à l'Écriture. (Lib. *De Captiv. Babylon.* cap. *De Eucharistia*.) Mais comment le pain demeure-t-il? Est-ce parce qu'il est uni au Verbe ou au corps du Christ? Alors c'est l'impanation de Rupert ou de Jean de Paris. (Ibid.) Luther a sans doute compris l'inconvénient de cette opinion; voilà pourquoi, dans un *sermon sur la Cène* et dans sa *confession*, il explique autrement l'union du pain et du corps de Jésus-Christ. Ce corps dit-il, a acquis par son union avec le Verbe la propriété d'être là où est le Verbe. Or, le Verbe est partout, donc le corps du Christ est partout; s'il est partout, il devait certainement être dans le pain de la Cène.

C'est à cette dernière explication que se sont arrêtés les disciples de Luther : Matthias d'Illyrie, Schmidelin, Wigan, Tilman et la plupart des luthériens, comme il résulte *du Livre de la Concorde*. Khemnitz flotte entre l'ubiquité et la simple impanation. Pour le reste de la secte, le pain demeure sans qu'elle cherche pourquoi, ni comment. Jésus y est par pénétration, involution, juxtaposition : Il est dans le pain, sous le pain, avec le pain: *in, sub, cum*.

L'*ubiquité* n'explique rien. Si le corps de Jésus-Christ est partout, il est dans un chapeau, dans une table, aussi bien que dans le pain. De toute chose, Jésus-Christ pouvait dire : ceci est mon corps. Il est absolument inutile de venir le chercher à l'église, et la consécration n'ajoute rien à ce qu'il y avait dans le pain. Dira-t-on qu'elle a la propriété de désigner le signe ou symbole par lequel le corps du Christ communique plus particulièrement sa vertu? Mais, alors, c'est la doctrine des sacramentaires que les luthériens considèrent comme des impies.

Il faut donc recourir à l'impanation, et dire avec Zwingle : Jésus-Christ est dans le pain, sous le pain, avec le pain. Or, cette doctrine offense la vérité des paroles de l'institution. Elles sont claires, de l'aveu de

Luther, pour exprimer le dogme de la présence réelle ; elles ne le sont pas moins pour exprimer le dogme de la transsubstantiation. Si Jésus-Christ a réellement changé le pain en son corps, il a pu dire en toute vérité : *Ceci est mon corps*. S'il n'a rien changé, la proposition est fausse. Une chose est ce qu'elle est, et non pas une autre chose. Le pain est du pain, et non pas un corps de chair. Grammaticalement, on peut expliquer un démonstratif vague par le substantif qui convient à la chose que l'on montre: on peut dire, par exemple, en montrant du pain : *Ceci est du pain*. Mais, montrer du pain et dire ceci : est mon corps, c'est troubler l'esprit et confondre toutes les notions. Prétendra-t-on que Jésus-Christ voulait dire : Ce pain contient mon corps, dans ce pain il y a mon corps ? Alors, il s'est mal exprimé et il aurait dû s'expliquer. En ne s'expliquant pas il nous trompe. La doctrine de l'impanation accuse sa sincérité ou son intelligence.

Puisque les luthériens restent d'accord avec la tradition qui interprète littéralement les paroles de Jésus-Christ pour affirmer la présence réelle, qu'ils adoptent, comme elle, l'interprétation littérale pour affirmer la transsubstantiation. Autrement ils tomberont dans la faute qu'ils ont tant reprochée aux *sacramentaires* et se verront obligés de torturer les mots afin de leur donner un sens qu'ils n'ont pas et ne peuvent avoir.

Qu'ils ne disent pas que la transsubstantiation est un dogme nouveau, inventé par le IVe concile de Latran. Ce concile a employé pour la première fois le mot de *transsubstantiation*, mais il avait ses équivalents dans le langage de la tradition: μεταποίησις, l'acte par lequel on fait d'une chose une autre chose. μεταστοιχείωσις, transélémentation, n'expriment-ils pas la même idée que le mot *transubstantiatio ?* Les expressions dont se sert l'Église pour définir le dogme ne le rendent point nouveau. Ce

n'est pas dans les mots, mais dans les idées clairement exprimées par la tradition qu'il faut le chercher.

Le concile de Trente a condamné toutes les erreurs que nous venons d'exposer : (Conversion partielle, union hypostatique immédiate ou médiate, impanation par ubiquité, pénétration, involution, juxtaposition,) en ces quelques mots : « *Si quis... negaverit mirabilem illam et singularem conversionem totius substantiæ panis in sanguinem... anathema sit.*

(*Matière du Sacrement.*)

Tout le monde convient que le pain de froment et le vin de raisin sont la matière de l'Eucharistie. Mais le pain doit-il être avec ou sans levain ?

Les Grecs ont reproché aux Latins l'usage du pain azyme, sous prétexte que Jésus-Christ s'était servi dans la Cène de pain levé. Ce n'était pas pour eux une simple question de convenance, mais une question de validité.

Malgré ces reproches, l'Église latine a maintenu sa coutume qu'on voit établie dans les Églises d'Espagne dès le VIe siècle, en Angleterre dès le VIIIe, en Allemagne dès le IXe. Le pape Léon IX affirme contre les Grecs que cette coutume, en Italie, datait de temps immémorial. Il n'est pas possible que les Grecs l'aient ignorée. Comment se fait-il que leurs reproches ne datent que de l'an 1053 ? Ces reproches arrivent trop tard. On ne fera croire à personne que les saints docteurs de l'Église grecque, que Photius lui-même, qui connaissaient certainement l'usage de l'Église latine, aient gardé le silence s'il se fût agi d'une question de validité.

Du reste, rien n'est moins solide que la raison par laquelle les Grecs prétendent justifier leurs reproches. Il

est à peu près certain que Jésus-Christ a consacré avec du pain azyme, puisqu'il institua la Pâque à l'époque de l'année où, selon la loi, « le levain était banni de tout Israël ». — C'est le premier jour des azymes que les disciples demandèrent à Notre-Seigneur : Où voulez-vous que nous préparions la Pâque ? « *Prima die azymorum accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : Ubi vis paremus tibi comedere Pascha ?* » (Matth. cap. XXVI.) Nous lisons dans saint Marc : (cap. XIV) « *Prima die azymorum, quando pascha immolabant.* » Et dans saint Luc : « *Venit dies azymorum in qua necesse est occidi pascha.* » Presque tous les Pères, et surtout les Grecs, affirment que Jésus-Christ, avant de mourir, célébra la pâque selon la coutume judaïque, et saint Chrysostome fait remarquer qu'il mangea, ce jour-là, ce que la loi ordonnait de manger. (Homil. 85 *in Matth.*)

Quant à la convenance, saint Thomas dit très sagement que la première de toutes les convenances est que chacun suive le rite de son Église ; c'est ce que l'Église a décidé au concile de Florence. Cependant l'usage du pain azyme paraît préférable au saint Docteur, parce qu'il est plus conforme à l'institution du sacrement, et parce qu'il représente mieux la pureté de l'incorruptible chair du Christ et celle que les fidèles doivent apporter à la sainte table. — « Conveniens autem est ut unusquisque servet ritum suæ Ecclesiæ in sacramenti celebratione. Super hoc autem sunt diversæ Ecclesiarum consuetudines : dicit enim B. Gregorius in Registro (*Implic. id hab. Innocen. III. Lib.* IV. *De myster. Missæ, cap.* IV.) *Romana Ecclesia offert azymos panes, propterea quod Dominus sine ulla commixtione suscepit carnem ; sed Græcæ Ecclesiæ offerunt fermentatum, pro eo quod Verbum Patris indutum est carne, sicut fermentum miscetur farinæ.* Unde sicut peccat presbyter in Ecclesia Latinorum celebrans de pane fermentato ; ita peccaret presbyter

græcus in Ecclesia Græcorum celebrans de pane azymo, quasi pervertens Ecclesiæ suæ ritum.

« Et tamen consuetudo de pane azymo celebrandi rationabilior est. Primo quidem propter institutionem Christi, qui hoc sacramentum instituit *prima die azymorum*, ut habetur Matth. XXVI et Marc. XIV et Luc. XXII. qua die nihil fermentatum in domibus Judæorum esse debebat, ut habetur Exodi XII. Secundo quia panis est proprie sacramentum corporis Christi, quod sine corruptione conceptum est, magis quam Divinitatis ipsius, ut infra patebit. (Quæst. XXVI. art. I.) Tertio quia hoc magis competit sinceritati fidelium, quæ requiritur ad usum hujus sacramenti, secundum illud I Corinth. v. 7. *Pascha nostrum immolatus est Christus, itaque epulemur in azymis sinceritatis, et veritatis.* » (*Summ. Theol.*, *III P.*, *quæst.* 74. *a.* 4.)

Ce n'est pas sans raison, ajoute le saint docteur, que les Grecs ont adopté l'usage du pain levé. Ils ont voulu protester contre l'hérésie des Nazaréens qui imposaient aux enfants de l'Évangile les observances légales. « Habet tamen hæc consuetudo Græcorum aliquam rationem et propter significationem, quam tangit Gregorius, et in detestationem hæresis Nazaræorum, qui legalia Evangelio miscebant. » (*Summ. Theol.*, *loc. cit.*)

Le calviniste *Pierre Richer* appelle les prêtres catholiques, qui mêlent l'eau au vin eucharistique, des hérétiques, des blasphémateurs, des sacrilèges, des faussaires. Ce sont de bien grosses injures contre un usage universel et perpétuel. Le concile de Florence composé de latins et de grecs, dans son *Instruction aux Arméniens*, exige d'eux qu'ils mêlent désormais l'eau au vin dans le calice parce que, dit-il, les Églises grecques et latines ont toujours fait ainsi.

Saint Thomas donne les raisons de cet usage.

D'abord il est conforme à l'institution du sacrement, car on croit que Notre-Seigneur, selon la coutume, mêla de l'eau au vin qu'il devait consacrer. On lit, en effet, dans la liturgie de saint Jacques, ces paroles : « *Similiter postquam cœnavit accipiens calicem et permiscens ex aqua et vino et benedicens dedit etc...* » Le mélange de l'eau au vin convient à la représentation de la passion du Sauveur qui laissa échapper de son côté entr'ouvert de l'eau et du sang. D'autre part, il figure l'union du peuple fidèle avec le Christ.

« Dicendum, quod vino, quod offertur in hoc sacramento, debet aqua misceri. Primo quidem propter institutionem. Probabiliter enim creditur quod Dominus hoc sacramentum instituerit in vino aqua permixto secundum morem illius terræ : unde et Proverb. IX. 5. dicitur : *Bibite vinum quod miscui vobis.* Secundo quia hoc convenit repræsentationi dominicæ passionis : unde dicit Alexander. I. Papa. *Non debet in calice Domini aut vinum solum, aut aqua sola offerri, sed utrumque permixtum : quia utrumque ex latere ejus in passione sua profluxisse legitur.* Tertio quia hoc convenit ad significandum effectum hujus sacramenti, qui est unio populi christiani ad Christum : quia, ut Julius I Papa dicit (in decreto VII.) *Videmus in aqua populum intelligi, in vino ostendi sanguinem Christi. Ergo cum in calice vino aqua miscetur, Christo populus adunatur.* » (Summ. Theol., III P., quæst. 74. a. 6.)

(*Forme du sacrement.*)

Les Grecs modernes, Marc d'Ephèse, entre autres, (Lib. *De Verbis consecrationis*), Nicolas Cabasita (*Explicat. Liturg.* cap. 29 et 30.), prétendent que les paroles du

Sauveur ne suffisent pas à la consécration, mais qu'il faut y joindre d'autres prières liturgiques.

Les protestants ne s'entendent pas sur ce point. Les uns croient qu'aucune parole n'est nécessaire et qu'il suffit d'après le précepte de Jésus-Christ, de rompre le pain et de le manger. Les autres enseignent que la fraction et la manducation du pain sont insuffisantes et qu'il faut y ajouter les paroles du Sauveur. Pour ceux-ci les paroles doivent être dites d'une manière narrative, car elles n'ont pas d'autre but que d'instruire les fidèles, pour ceux-là, elles doivent être dites avec l'intention de consacrer. Nous ne discuterons pas ces opinions. Contentons-nous d'affirmer avec l'Église et tous les théologiens que Jésus-Christ a réellement consacré par ces paroles : *Hoc est corpus meum*, etc,.. *Hic est calix sanguinis mei*, etc... Que ces paroles ont encore la même vertu consécratoire et appartiennent à l'essence du sacrement, dont elles sont la forme nécessaire.

(*Ministre du sacrement.*)

Jean Wiclef s'étonnait qu'un bon laïc ne pût pas faire ce que faisait un mauvais prêtre, c'est-à-dire consacrer l'Eucharistie ; mais il n'a pas voulu se prononcer sur cette question.

Luther a été plus audacieux ; il a ouvertement enseigné que tout chrétien pouvait baptiser et consacrer l'Eucharistie. Les *sacramentaires* se sont récriés contre cette doctrine ; on ne voit pas pourquoi, puisqu'ils admettent avec les Luthériens que les paroles sacramentelles n'ont pas d'autre vertu que d'exciter la foi et que l'ordination du ministre n'imprime aucun caractère.

L'Église catholique enseigne que le pouvoir de consacrer l'Eucharistie est réservé aux prêtres. C'est à eux

seulement que le divin consécrateur a dit dans la personne des apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem.* » La tradition est unanime sur ce point, et quatre conciles généraux : Nicée (Can. 14.), Latran III (Can. 1.), Florence (*Instruc. ad Armenos*), Trente (Sess. 22. cap. 1. Sess. 23. cap. 1 et 4), ont consacré cet enseignement. « Il n'appartient, dit saint Thomas, qu'à celui qui en a reçu le pouvoir du Christ d'agir en son nom dans un sacrement si noble et si digne. — *Hoc sacramentum est tantæ dignitatis, quod non conficitur nisi in persona Christi. Quicumque agit in persona alterius, oportet hoc fieri per potestatem ab illo concessam.* (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 82. a. 1.)

(*Permanence du sacrement.*)

Les *Luthériens* et les *Calvinistes* ne voient dans l'Eucharistie qu'un acte transitoire. Ceux qui admettent que Jésus-Christ y est présent prétendent que ce n'est qu'en vue et au moment de la communion. Martin Bucer est l'inventeur de cette doctrine ; il la fit adopter par Luther dans l'espoir de rapprocher les Zwingliens des Luthériens. L'accord ne se fit pas, mais l'erreur est restée ; absolue chez Calvin et Mathias d'Illyrie qui n'admettent le sacrement que pour le moment même de la communion et veulent qu'il n'existe plus si l'on porte l'Eucharistie aux malades ; tempérée chez *Khemnitz* qui, gêné par les textes des saints Pères, accorde que le corps du Christ demeure pendant toute l'action de la Cène et même si on le porte immédiatement aux malades. Quelques protestants sont allés plus loin et ont accordé au corps du Christ trois jours de résidence dans son sacrement. (Claud. Sanctes. repet. 4. *De Eucharist.* cap. 12.) Pourquoi pas

huit? pourquoi pas quinze? pourquoi pas un mois? Ils n'en savent rien, ni nous non plus.

Selon la doctrine de l'Église, Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie comme une chose permanente. Il était présent sous les espèces avant la manducation du pain par ses disciples, lorsqu'il disait : *Ceci est mon corps*. Dans toutes les liturgies la communion est séparée de la consécration, et aussitôt après la consécration on adore. C'était la coutume dans la primitive Église de conserver l'Eucharistie pour fortifier les fidèles dans les heures cruelles de la persécution. Les saints Pères la considèrent unanimement comme une chose sainte et vénérable, par cela même qu'elle a reçu la consécration des paroles du Seigneur. Aussi le saint Concile de Trente, dans les canons que nous avons cités vers la fin de la première partie de notre conférence, s'est-il appliqué à définir la permanence du sacrement et les devoirs de respect et d'adoration qu'elle nous impose.

II

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 2e partie)

Descartes disait : « Donnez-moi l'étendue et le mouvement et je créerai le monde. » — « Chaque parole de cette proposition, dit le P. Dalgairns, est une négation de la possibilité du Saint-Sacrement.... elle en fait une impossibilité pure et simple. » — « Comme la pensée est la substance de l'âme ainsi l'étendue est la substance de la matière. Comme l'âme, si elle cessait de penser, serait annihilée, ainsi la matière, si elle cessait d'être

étendue, tomberait aussitôt dans le néant. Or, s'il est quelque chose de clair relativement au corps de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, c'est le fait qu'il y est sans étendue. Suivant le cartésianisme donc, l'existence du corps adorable de Jésus dans un état de non extension serait une contradiction dans les termes. De plus, comme l'espace et l'étendue dans le corps étaient, dans le langage cartésien, une seule et même chose, l'existence du même corps en deux places différentes devenait absolument impossible.

« On a besoin cependant, pour construire le monde, de quelque chose de plus que l'étendue. Que sont tous les phénomènes mobiles de ce monde magnifique, ses couleurs brillantes et ses formes gracieuses, ses douces harmonies et ses délicieux parfums? La substance de toute chose a été réduite à l'étendue Qu'en sera-t-il de leurs accidents? Ici encore, une impitoyable logique balaie toutes les formules scolastiques. Qu'est-ce que tout cela sinon de pures sensations, le résultat du mouvement mécanique de ces masses étendues sur les organes de nos sens? Ainsi toute la nature, organique ou inorganique, la terre féconde et les mers palpitantes, la lumière et la chaleur, bien plus, tous les phénomènes de la vie, les aimables fleurs et les grands arbres des forêts tropicales, les oiseaux avec leurs doux chants et leur gai plumage, les animaux avec leurs cris passionnés, et tous les germes de la nature vivante, tout cela est fait d'étendue et de mouvement.

« La nouvelle philosophie s'est déjà heurtée à la substance du Saint-Sacrement, elle attaque maintenant les espèces. Elle complète son œuvre en détruisant, pour les accidents, la possibilité de demeurer après la destruction de la substance, puisque l'on doit maintenant considérer ce que les scolastiques appellent accidents comme de pures affections des organes de nos sens par

l'action matérielle de l'étendue et du mouvement. L'école avait enseigné la possibilité d'accidents absolus; mais maintenant les accidents sont privés même de toute possibilité d'existence objective.

« Nous ne devons pas apprécier le danger où se trouve la doctrine du Saint-Sacrement par nos notions actuelles sur la fausseté du cartésianisme. Jamais révolution intellectuelle ne fut si rapidement effectuée que celle qui substitua la nouvelle philosophie aux doctrines scolastiques. Du vivant même de son auteur, elle envahit les universités de la Hollande protestante, de la Belgique catholique et, déjà, elle avait à demi-converti les plus grands penseurs de France. Elle comptait une princesse allemande et une reine de Suède au nombre de ses partisans. A la mort de Descartes, le mouvement ne fit que s'accroître. Il triompha des prohibitions du nonce du pape et des autorités universitaires à Louvain. Malgré la puissance de la Sorbonne et les édits d'un roi absolu, il s'étendit en France comme le feu. Bientôt il détrona la philosophie scolastique dans les divers ordres religieux, à l'exception des Dominicains et des Jésuites. Le cartésianisme prit la coule de saint Benoît et ceignit la corde des ermites de saint François de Paule. Mabillon le recommandait à la congrégation de Saint-Maur; le vénérable cardinal de Bérulle léguait comme un héritage, à l'Oratoire de France, sa vénération pour Descartes; un chanoine de Sainte-Geneviève prononçait sur le cercueil du philosophe une oraison funèbre; et Port-Royal était cartésien, en dépit de l'opposition de Pascal. La marche presque générale des esprits à cette époque de prodigieuse activité intellectuelle avait pris la direction du cartésianisme. L'esprit du grand satirique de ce temps était voué à sa défense. Le cardinal de Retz employait le soir de son orageuse existence à discuter la nouvelle philosophie, dans sa solitude de

Oommercy; le grand Condé l'étudiait, au milieu des fontaines et des avenues de Chantilly. Les courtisans se retiraient dans leurs maisons de campagne pour s'y appliquer, et les femmes brillantes des dons de l'esprit se faisaient ses avocates. Il est impossible de concevoir un plus grand danger, pour la doctrine du Saint-Sacrement, que la propagation d'une pareille philosophie parmi les catholiques de cette nation qui a mérité le glorieux titre de fille aînée de l'Église.

« Mais nulle arme forgée contre l'Église ne doit réussir. Où est aujourd'hui le cartésianisme? Il est allé au tombeau avec toutes les vieilles théories du passé. Il gît dans la poussière avec ses savants professeurs, ses brillants courtisans et ses nobles dames. Le triomphe du Saint-Sacrement a été éclatant et complet. » (Dalgairns. *La sainte communion.* Tom. 1. chap. 2.)

Cependant les cartésiens voulant rester orthodoxes furent obligés de recourir à des hypothèses dont la bizarrerie ne pouvait que rendre ridicule le mystère eucharistique. On inventa le dédoublement des fibres et des molécules du corps naturel de Jésus-Christ en une infinité de parties servant de germes à une infinité de corps, identiques entre eux, parce qu'ils étaient animés par une même âme; on eut recours à la compression indéfinie des parties; enfin, comme le fait remarquer le P. Dalgairns, on réduisit le signe sensible du sacrement à un phénomène purement subjectif. C'est, à notre avis, le plus grave inconvénient de la théorie cartésienne; car il en résulte la négation même du sacrement.

Le sacrement est un signe sensible d'une chose sacrée. Or, il n'est personne qui entende par *signe sensible* une simple modification de nos organes. Le langage de l'Église et des Pères suppose manifestement une réalité objective. Dans l'Eucharistie cette réalité est l'ensemble

des choses qui tombent sous nos sens et que nous appelons les espèces ou accidents. La réalité de ces accidents peut seule nous faire concevoir l'état sacramentel du corps de Jésus-Christ; aussi point d'équivoque dans le langage de la tradition pour les désigner. Saint Irénée appelle les apparences du pain et du vin des choses terrestres, Origène, des choses matérielles (αὐτὸ τὸ ὑλικόν), saint Chrysostome, des choses sensibles distinctes de celle que saisit la foi (αἰσθητὰ πράγματα), Ephrem d'Antioche, la nature sensible du pain et du vin, (αἰσθητὴ οὐσία), Théodoret, la forme, l'espèce d'une première substance demeurant comme symbole dans sa propre nature (οὐδὲ μυστικὰ σύμβολα τῆς οἰκείας εξίσταται φύσεως), saint Gelase, la propriété persistante de la nature du pain et du vin : (*Permanens, non desinens proprietas naturæ panis et vini.*) Ils insistent d'autant plus sur cette réalité qu'ils veulent en faire un argument contre les monophysites, qui abusaient du dogme de la transsubstantiation pour enseigner que la nature humaine du Christ avait été tellement absorbée par la nature divine qu'il n'en restait plus qu'un pur fantôme sans réalité objective. Saint Augustin et les Pères africains ne sont pas moins explicites. (Cf. August. *De Trinit.* Lib. III. cap. 10.) Raban, dans son *Thesaurus*, nous donne le témoignagne des écrivains du IXe siècle. Quant à ceux des XIe et XIIe siècles, ayant à établir contre l'hérésie de Bérenger le dogme de la présence réelle et de la transsubstantiation, tous enseignent ouvertement la réalité physique des espèces. (Lanfranc, *De Eucharist.* Guitmond, Lib. II. Guillaume, abbé de S. Thierry.)

Les théologiens scolastiques sont unanimes en cette question. Ils avouent l'impossibilité de démontrer philosophiquement que les accidents puissent se séparer de la substance, mais ils déduisent la possibilité et le fait actuel de cette séparation des principes de la foi, et

enseignent que, sur ce point, nos connaissances naturelles doivent être amplifiées et corrigées par la révélation.

Cet enseignement des Pères et des théologiens est confirmé par les définitions des conciles. Le quatrième concile de Latran, le concile de Florence, et, après eux, le saint concile de Trente, définissent la transsubstantiation en ces termes.—« Conversio totius substantiæ panis in corpus et totius substantiæ panis in sanguinem, *manentibus dumtaxat speciebus panis et vini.* »

C'est à l'encontre de cette universelle et constante tradition que les cartésiens ont soutenu la nouvelle doctrine des *espèces intentionnelles. Emmanuel Maignan* (*Philosoph. sacra.* Tom. I. cap. 22.) et ses disciples *Jean Saguens* et *Joseph Perrimezzi* y ont dépensé toute leur ingéniosité et leur érudition. Ils ont été suivis par *Drouin*, (*De re sacramentaria.* Lib. 4. c. 4. n° 2) et par *Witasse.* (*De Eucharist.* sect. 2. q. 2 a 3.)

Ce n'est point des principes théologiques qu'ils déduisent leur théorie des espèces imprimées à nos sens par l'action immédiate de Dieu, ou du corps de Jésus-Christ se substituant aux fonctions du pain et du vin qui ne sont plus ; ils sacrifient ces principes à un système philosophique contestable et contesté. C'est ce système qui commande toutes leurs négations et affirmations.

Pour se justifier, ils invoquent la diversité des sentiments de l'ancienne scolastique touchant les accidents eucharistiques; mais il est facile de se convaincre que cette diversité ne regarde que le *comment* de la permanence des espèces, dont le fait est universellement accepté.

Ils disent encore que, par une permission de la Providence, les conciles se sont abstenu d'employer le mot *accidents*, et qu'ils se sont servi du mot *espèces* qui signifie proprement les *espèces intentionnelles*, et non des accidents réellement objectifs.

On répond à cela que les conciles ont employé le mot *espèces* dans le sens généralement reçu. Le mot *accident* a un sens plus large que le mot *espèce*, il peut s'appliquer à des qualités occultes dont les conciles pouvaient ne pas tenir compte dans leurs définitions. Le mot *espèces*, *species*, εἶδος exprime ce qui tombe sous les sens, la réalité extérieure que les théologiens opposent à la substance. Du reste, la providence cartésienne, si soigneuse pour écarter le mot *accident*, et n'employer que le mot *espèces*, s'est trouvée en défaut au concile de Constance qui, dans sa VIIIe session, a condamné cette proposition de Wiclef : *Accidentia panis non manent sine subjecto in eodem sacramento* (*Eucharistiæ*), s'il faut entendre, par *accidents*, des réalités objectives qui n'existent plus, si le concile de Trente a été inspiré par l'Esprit-Saint pour ne se servir que du mot *espèces* afin de désigner de pures impressions de nos sens sans réalité objective, Wiclef avait raison et le concile de Constance, confirmé par Martin V, a eu tort de le condamner.

Les Cartésiens échapperont difficilement aux étreintes des autorités que nous venons d'invoquer, et nous pouvons les mettre au défi d'expliquer avec leur système la permanence de la présence réelle. Jésus-Christ est-il toujours là, quand nos sens ne reçoivent plus d'impression ? Au fond des ciboires et des tabernacles clos, qu'est-ce qu'un sacrement sans signe sensible ? et qu'est-ce qu'un état sacramentel sans sacrement ? Assurément, la théorie cartésienne est commode et expéditive pour éluder les difficultés auxquelles se heurte l'enseignement général des théologiens, mais de cet enseignement général résulte une doctrine certaine qu'on ne peut traiter comme une simple opinion, et dont l'autorité convainct de fausseté tout système philosophique qui contredit ses affirmations. C'est la pensée qu'exprime le P. Franzelin en terminant sa réfutation du Cartésianisme :

« *Non possumus consentire ut quæstio certo theologica de realitate specierum sacramentalium, quam ex auctoritate et consensione amplissima demonstravimus, habentur velut mere philosophica et sepositis argumentis theologicis subordinetur systemati philosophico, quod in se videri poterit admodum probabile, sed certe rationi non est evidens, et quatenus veritati theologicæ repugnat, demonstratur esse falsum.* » (*De Eucharistiæ sacramento.* Thes. XVI.)

III

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

(Voyez Exorde et 1re partie)

« Il faut rejeter, dit Calvin, toutes les absurdités indignes de la céleste majesté du Christ. » (*Institut.* Lib. IV. cap. 17. § 32.) Quelles sont ces absurdités ? Calvin ne les spécifie pas; mais elles ont été complaisamment énumérées par ses disciples et par les hérétiques qui l'ont précédé. Tous les accidents auxquels peuvent être sujettes les espèces eucharistiques sont, pour eux, autant de raisons de rejeter le dogme de la présence réelle. Il ne nous ont pas épargné sur ce point les détails ridicules et dégoûtants.

C'était la tactique des païens, des juifs et des premiers hérétiques vis-à-vis de nos mystères. « Nous ne croirions plus au Christ, dit saint Augustin, si nous craignions le rire des païens : *Christum non crederemus, si fides Christiana cachinnum metueret paganorum.* » (Epist. 49. *Ad Deo gratias*, quæst 6.)

Les *Sadducéens* et les *Marcionites* se moquaient de la résurrection, en en tirant les conséquences absurdes :

comme la femme aux sept maris, la procréation indéfinie, les banquets célestes et la suite.

Les *Epicuriens* niaient la Providence, parce qu'ils trouvaient indigne de Dieu de s'occuper des menus détails de la création.

Nestorius rejetait l'Incarnation, parce qu'un Dieu de deux mois et de deux coudées lui semblait absurde ; les païens et les juifs, parce qu'ils ne comprenaient pas qu'un Dieu fût infirme, souffrant, méprisé, et mourût crucifié entre deux larrons.

Les *Ariens* ne voulaient pas entendre parler de la consubstantialité du Verbe, parce que ce dogme était un outrage à Dieu le Père.

Il faudrait, si l'on s'en tenait à ce procédé, nier l'immensité de Dieu, sous prétexte qu'elle l'oblige à résider dans la fange.

Mais de même que l'incorruptible nature de Dieu ne souffre point de l'indignité des créatures auxquelles elle est présente, de même le corps incorruptible du Christ ne souffre point des accidents auxquels sont sujettes les espèces eucharistiques. Les sacramentaires qui croient à l'Incarnation devraient supprimer ce dogme de leur *Credo*, si les arguments d'indignité dont ils se servent contre l'Eucharistie avaient quelque valeur, car il est beaucoup plus indigne du Christ d'être soumis à des accidents humiliants dans une nature qui lui est propre, que dans de pures apparences qui voilent seulement sa présence et n'appartiennent aucunement à sa personne.

Il va sans dire que les protestants ont nié obstinément tous les miracles par lesquels Dieu a daigné confirmer le dogme de la présence réelle. Cependant ces miracles sont attestés par des récits et des monuments dignes de foi.

Le diacre Paul, dans sa vie de saint Grégoire-le-Grand, raconte qu'il obtint de Dieu que les saintes espèces prissent l'apparence de la chair humaine pour convaincre une femme incrédule et le peuple qu'elle avait scandalisé. (Lib. 2, cap. 41.)

Paschase Ratbert cite l'exemple d'un prêtre auquel Notre-Seigneur apparut dans la sainte Eucharistie sous la forme d'un enfant. (Lib. *De corp. Domini*, cap. 14.).

Thomas de Catimpré nous a donné le récit des apparitions de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie sous la forme d'un enfant, d'un crucifié et d'un corps glorieux. Le souvenir de ce fait s'est religieusement conservé dans l'église de Saint-Jacques de Douai où l'on célèbre encore, tous les ans, la fête du Saint-Sacrement du miracle.

A Bolsène, en Italie, sous le pontificat d'Urbain IV, (1264) un prêtre qui doutait de la transsubstantiation vit le sang couler entre ses doigts et tomber à grosses gouttes sur le corporal. Ce miracle a été immortalisé par Raphaël dans les loges du Vatican, entre les fameuses peintures du châtiment d'Héliodore et de la délivrance de saint Pierre.

A Faverney, dans la Franche-Comté, on vit, au milieu d'un incendie qui consuma l'église abbatiale, le Saint-Sacrement miraculeusement conservé demeurer suspendu en l'air pendant plusieurs heures et descendre, pendant la messe que célébrait un pauvre curé de village, sur les corporaux qu'on avait préparés pour le recevoir. (*Gauthier. Chronol. des événements remarquables du* XVII*e siècle*, Boyvin.)

Nous mettons sous les yeux des lecteurs un extrait des mémoires de Trévoux, qui pourra les édifier sur l'authenticité de ces prodiges.

Extrait des mémoires de Trévoux.

Remarques historiques données à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse conservée pendant plus de 400 ans dans l'église paroissiale de Saint-Jean-en Grève, à Paris, avec les pièces originales des faits avancés dans cet ouvrage; par le P. Théodore de Saint-René, carme des Billettes; 2 volumes in-12.

« Les protestants, intéressés à décréditer le mystère de la transsubstantiation et de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, se sont toujours fait un plaisir impie de railler sur les miracles opérés pour confirmer ce dogme de notre foi. Ils ont cru que les railleries auraient plus d'effet que les raisonnements; et véritablement cette manière de réfuter coûte beaucoup moins, et fait souvent plus d'impression sur les esprits que les plus éblouissantes subtilités. La malignité ou la faiblesse du cœur humain est telle qu'il se range ordinairement du parti du railleur, dans la crainte d'être exposé à ses traits, lors même qu'il sent que la satire porte à faux. Ceci arrive particulièrement quand un auteur se donne un air d'esprit fort et indépendant. Cet air impose, et la crainte de passer pour crédule fait qu'on se rend, ou du moins qu'on n'ose résister à un homme qui le prend sur ce ton, quand même on serait infiniment convaincu qu'il a tort. De là vient que souvent certains catholiques, sous prétexte de ne pas donner dans la simplicité, qu'ils appellent des anciens temps, abandonnent aux hérétiques des miracles qui, pour n'être pas de foi, n'en sont pas moins avérés; faiblesse d'autant moins pardonnable qu'elle a pour fondement l'ignorance, et d'autant plus dangereuse qu'elle va quelquefois jusqu'à saper dans le cœur les principes essentiels, et à livrer peu

à peu le corps de la place, après avoir lâchement abandonné les dehors.

« Le génie satirique des protestants, et l'ignorante lâcheté de quelques catholiques, ont animé le zèle du R. P. Théodore de Saint-René, carme des Billettes Il a pris occasion d'un miracle célèbre, pour confondre les uns, pour instruire les autres sur la foi que doit un homme sensé aux miracles opérés en faveur de la présence réelle. Mais parce que M. Basnage, écrivain d'un grand nom, a particulièrement tourné en plaisanterie le miracle de Saint-Jean-en-Grève, c'est surtout à prouver invinciblement ce prodige que s'attache notre auteur, et il le fait de manière à pouvoir défier désormais les protestants de rien répliquer de raisonnable.

« Venons au miracle en question : car à l'égard des autres qui sont la première partie du livre, comme ils ne sont racontés que pour disposer à celui-ci, il est inutile d'en faire mention dans cet extrait, et il ne faut point nous écarter du sujet principal. Voici le fait exactement circonstancié. Quelque connu qu'il puisse être, il est absolument nécessaire d'en rappeler l'idée sans omettre rien d'essentiel.

« L'an 1290, sous le règne de Philippe le Bel, un juif nommé Jonathas, demeurant à Paris, rue des Jardins (aujourd'hui rue des Billettes), retenait en gage quelques habits d'une pauvre femme. Le jour de Pâques, il lui offrit de les lui rendre pour paraître plus décemment à l'église, à condition qu'elle lui remettrait l'hostie qu'elle allait recevoir à la communion. Elle l'apporta, en effet, au juif. Celui-ci, devenu brutalement impie et furieux, se met aussitôt à exercer toute sa rage contre l'hostie sainte ; il la frappe à coups de canif ; le sang ruisselle et ranime sa fureur. Il la perce d'un clou avec un marteau ; le sang coule derechef. Sa femme et ses

enfants, à la vue de ce spectacle, sont saisis d'horreur et d'effroi. Ils l'exhortent à mettre fin à tant d'outrages. Mais le juif, peu touché de leurs larmes, jette l'hostie au feu. Elle en sort d'elle-même sans lésion, et semble éviter ses poursuites. Il veut la tailler en pièces, et il ne peut en venir à bout. Il l'attache à un lieu infect; il la frappe d'une lance, comme pour renouveler, autant qu'il est possible, le crime de ses pères. Un ruisseau de sang jaillit de nouveau. Pour dernier effort, le juif la plonge dans une chaudière d'eau bouillante; à l'instant, l'eau paraît ensanglantée, et l'hostie s'élevant prend la forme d'un crucifix. Cette dernière merveille étonne enfin le misérable juif, qui se retire confus et comme hébété.

« Cependant son fils, étant sorti, dit à des enfants, qu'il voyait aller à l'église, que vainement ils allaient adorer leur Dieu, et que son père venait de le faire expirer par mille coups redoublés. Une femme qui passait entend cette naïveté de l'enfant, et pour s'éclaircir du fait elle feint d'avoir besoin de feu. Elle avait en main un petit vaisseau de bois. Elle entre dans la maison du juif, qui était voisine. Elle y voit les vestiges horribles de la brutalité du juif, et l'Hostie sainte qui va d'elle-même se placer dans le vaisseau. La femme chrétienne la porte à l'église de Saint-Jean-en-Grève, et demande le curé. Il apprend d'elle le sujet qui l'amenait; il assemble tous ceux qu'il trouve et fait parler la femme en présence du peuple. Le bruit de cette déposition se répand en un instant, on court en diligence à la maison du juif, on vérifie le rapport de la femme. On saisit le coupable avec sa femme et toute sa famille.

« L'évêque de Paris, Simon de Bussi, fait assembler en peu de temps les ecclésiastiques de son diocèse, les docteurs en théologie, les prédicateurs et les religieux. Il fait comparaître le juif, l'interroge, l'examine sur la

vérité du fait ; de manière que ce malheureux confesse le crime et les circonstances qu'on a détaillées. On tâche de lui ouvrir les yeux et de le convertir par les merveilles dont lui-même avait été témoin. Mais, malgré sa confession, plus on le presse, plus il s'endurcit. On le livre donc au bras séculier, et il est condamné à être brûlé vif. Comme on était sur le point d'exécuter la sentence : « Que n'ai-je à présent, s'écria-t-il, un certain livre caché dans ma maison, il ne serait pas au pouvoir de votre Dieu de me faire brûler. » Le prévôt, pour confondre la vanité de cette superstition, envoie chercher ce livre (on croit que c'est le Thalmud) ; on le donne au juif et l'un et l'autre sont consumés par le feu.

« La femme et les enfants, déjà convertis par les merveilles dont ils avaient été les témoins, furent baptisés et confirmés par l'évêque. Plusieurs autres juifs, touchés de ce miracle se convertirent et reçurent le baptême.

« Quelque temps après, le T. C. roi Philippe le Bel, et la reine Jeanne, d'heureuse mémoire, père et mère de Charles à présent régnant (c'est un auteur contemporain qui parle, et tout ce récit est tiré des neuf grandes leçons qu'on récitait dès lors à Saint-Jean-en-Grève et aux Billettes), Philippe, dis-je, et son épouse, enflammés d'une grande dévotion par les rayons brillants de cette merveille, firent édifier en église la maison de ce damnable juif, et la donnèrent aux pauvres frères religieux de l'hôpital de Notre-Dame, assis sur la rivière qu'on appelle communément *Roignon*, au diocèse de Châlons, autrement de la Charité. En quoi leur dévotion se montra aussi fidèle que leur désir était raisonnable, afin qu'au même endroit où la très sainte chair de Notre-Seigneur semblait avoir souffert une seconde passion, là les fidèles chrétiens eussent à la servir et adorer du profond de leur cœur, lorsque journellement elle est offerte à Dieu le Père pour eux au mystère de l'autel. »

Ce passage et le suivant sont tirés de la traduction des neuf grandes leçons que M. Séguier, conseiller d'Etat, fit imprimer en 1604. Quant au livre de chœur, il subsiste encore à Saint-Jean-en-Grève, aussi bien que la sainte Hostie. « Or, d'autant que la mémoire d'un miracle si salutaire et si fructueux se doit à bon droit renouveler tous les ans, et que le jour auquel il advint est solennellement occupé à la solennité de la glorieuse résurrection du Sauveur ; à cette cause, il a été ordonné, du consentement des Frères susdits, que la solennité d'icelui se ferait en ladite église au jour de l'Octave de Pâques, dit le dimanche de Quasimodo. »

Tel est le récit du miracle. On comprend assez qu'il ait été aisé à M. Basnage de badiner sur ce fait sans l'examiner, et de le biffer d'un trait de plume en disant froidement, à son occasion : « Le lecteur a une pleine liberté de rejeter ce miracle fabuleux. » Il a été aisé à des catholiques peu instruits d'abandonner un fait pareil à la satire protestante, et de conniver avec elle par une lâche complaisance. Mais le peut-on faire sans passer pour insensé ? C'est ce qu'il faut examiner avec notre auteur.

« Jamais peut-être un fait ne fut plus solidement appuyé que celui-ci. Le grand nombre de preuves nous accable, et la solidité de chacune nous met dans l'embarras du choix, d'autant plus que la nécessité d'être courts nous réduit à passer légèrement sur le peu que nous en rapporterons, et à les indiquer plutôt qu'à les développer.

« Il n'est pas ici question de juger du fait en lui-même et de demander s'il a pu être, pour savoir s'il a été, comme font d'ordinaire ceux que leur paresseuse présomption engage à tout soumettre aux lumières d'une raison à la mode. C'est un fait dont il faut examiner les preuves, après quoi on sera obligé de convenir qu'il a pu être, puisque véritablement il a été.

« Veut-on des garants authentiques du manuscrit dont le récit est tiré ? Ce n'est point un cartulaire obscur, un titre secret et caché à dessein dans les archives, un écrit postérieur au fait et écrit après coup. C'est un livre de chœur, un office public, un office approuvé par l'évêque contemporain, un office confirmé depuis par M. de Gondy, archevêque de Paris. A la vérité, il l'abrégea, ou, plutôt, on l'abrégea sous son autorité pour le conformer à la réformation du bréviaire. Mais c'est la même histoire, c'est le même miracle, ce sont les mêmes circonstances, presque les mêmes mots et les mêmes phrases que dans le grand office. Voilà donc un manuscrit reconnu authentique et approuvé par l'Église de Paris. Ce serait peu pour des protestants et des incrédules, si les monuments dont nous parlons ne le vérifiaient à la postérité. Veut-on des auteurs contemporains qui parlent comme les manuscrits de Saint-Jean-en-Grève et des Billettes ? On trouve un Villani, un saint Antonin, un Bacon, un Gerson. Quelles autorités !

« Veut-on des témoins oculaires du miracle ? On en trouve ici d'irrécusables : la femme qui reçoit l'hostie dans le vase de bois, les personnes qui vont prendre le juif, sa femme, ses enfants, le juif même qui confesse son crime et le miracle qui l'aggrave. Témoins désintéressés ; que dis-je? intéressés pour la plupart à nier ou à atténuer le fait, s'il eût pu être caché ou déguisé : le juif, parce qu'il s'agissait d'éviter la peine du feu, ou du moins de diminuer son crime et son supplice : sa femme et ses enfants, car peut-on imaginer qu'ils eussent déposé, l'une contre un époux, les autres contre un père, tous d'intelligence avec lui pour le faire brûler vif, et pour établir un prodige si favorable aux chrétiens ? Le coupable meurt impénitent, et sa famille se convertit. Sur quoi ? Sur une vision d'imagination blessée ? Y a-t-il de la vraisemblance? Mais tout Paris, toute la cour,

tout ce qu'il y avait de gens éclairés et peu crédules (et il y en avait un grand nombre), auraient-ils été dupes de leurs yeux et de leur imagination?

« **Veut-on un examen juridique?** On en trouve un bien remarquable dans la nature du fait, par la situation de l'accusé et par la nature des juges, tous gens respectables, l'évêque à la tête : examen exact dans la procédure, assuré par la confrontation des témoins et par leur confession unanime; si sérieuse enfin qu'il en a coûté la vie au coupable.

« **Veut-on des monuments publics et permanents?** Une église des Billettes bâtie dès lors en mémoire de ce miracle ; l'hostie même conservée depuis plus de 400 ans dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève ; le temple de cette paroisse agrandi considérablement sous Charles-le-Bel à cause de l'affluence du peuple qui venait honorer le miracle de la sainte Hostie ; le tableau antique conservé à Saint-Martin-des-Champs ; tant d'autres peintures, de vitraux, d'ornements, de calices et de croix qui retracent exactement aux yeux de tous le détail que nous avons rapporté. Qu'est-ce que tout cela, sinon autant de bouches éternelles qui perpétuent la notoriété publique de ce miracle? C'est peu. Des religieux fondés et établis dans la maison du juif en vertu de ce prodige. Une fête solennelle instituée pour le célébrer; un office fait exprès et approuvé par l'Église de Paris ; des indulgences données par des papes. Que peut-on répondre à de pareils monuments? C'est peu encore. Des actes publics se présentent en foule. La seule liste effrayerait le lecteur. Mais quels actes? Ce sont des rois et des papes contemporains qui les donnent, en supposant le miracle incontestable. C'est une suite de papes et de rois, de prélats et de seigneurs, de juges et d'hommes publics; ce sont des corps entiers qui font des actes successivement et toujours en faveur du prodige, depuis

l'an 1290. De sorte qu'il n'y a presque point d'année, jusqu'à 1711, qui ne soit marquée par quelque acte, ou du moins par quelque autorité respectable de quelque écrivain célèbre, tel que le dernier en 1711. C'est M. Fleury, l'historien ecclésiastique, auteur peu suspect d'être trop crédule en fait de miracles.

« Mais ce qu'il y a ici de singulier, c'est que cet événement, tout étrange qu'il paraît, n'a jamais été contredit jusqu'à nos jours ; car peut-on appeler contradiction un trait de satire des protestants ? Quatre siècles n'ont pu en altérer ou en exténuer la moindre circonstance. Tout semble, au contraire, avoir concouru à en rendre la mémoire toujours récente et toujours incontestable. » (*Mémoires de Trévoux*, année 1726, pages 844 et suiv.)

Ce serait une erreur de croire que le corps sacramentel de Jésus-Christ agit et se manifeste immédiatement dans ces miracles. Le Christ est immobile et comme enchaîné sous les espèces, l'œil corporel ne peut le voir. Il est là en manière de substance, dit saint Thomas ; or, la substance échappe à nos sens et même à notre imagition et ne peut être saisie que par l'intelligence : « A « nullo oculo corporali corpus Christi potest videri prout « est in hoc sacramento, id est per modum substantiæ. « Substantia autem, in quantum hujusmodi, non est « visibilis oculo corporali, neque subjacet alicui sensui, « sed nec etiam imaginationi, sed soli intellectui, cujus « objectum est quod quid est. » (*Summ. Theol.*, III P., quæst. 76. a. 7.)

Comment donc se font les apparitions eucharistiques? — de deux manières, dit l'angélique docteur. 1° Par un phénomène purement subjectif, une modification de l'organe visuel miraculeusement produite, sans que rien soit changé dans le sacrement. « Quandoque hoc contin- « git ex parte videntium, quorum oculi immutantur tali

« immutatione, ac si expresse viderent carnem, vel san-
« guinem, vel puerum, nulla tamen immutatione facta
« ex parte sacramenti.» (Ibid. a. 8.) 2° Si l'apparition, au lieu d'être fugitive, est permanente, il faut supposer que les espèces, sans changer absolument de nature, éprouvent quelque modification miraculeuse dans la figure, la couleur ou autres apparences : « Quandoque vero contingit
« talis apparitio non per solam immutationem videntium,
« sed specie quæ videtur realiter existente, et hoc qui-
« dem videtur esse, quando sub tali specie ab omnibus
« videtur, et non ad horam, sed per longum tempus ita
« permanet... dicendum est, quod manentibus, quæ
« prius fuerant, fit miraculose quædam immutatio circa
« alia accidentia, puta figuram, et colorem, et alia hujus
« modi, ut videatur caro, vel sanguis, aut etiam puer. »
(Ibid.) Mais, dans l'un et l'autre cas, le corps du Christ ne sort pas des espèces pour se manifester extérieurement; le sacrement demeure, ainsi que le corps du Christ à l'état sacramentel. (Cf. loc. cit. totum articulum : *Utrum quando in hoc sacramento apparet miraculose caro, vel puer, sit ibi vere corpus Christi?*)

IV

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE.

(Voyez 1re partie. *Vérité du sacrifice.*)

Luther, dans tous les livres qu'il a écrits sur la question de l'Eucharistie envisagée comme sacrifice, aboutit à cette conclusion : que, dans l'action eucharistique, nous n'offrons et ne devons offrir que nos prières à Dieu, qui lui-même nous offre son sacrement. Le nom de sacrifice le met en fureur; et, dans sa confession éditée en

1528, il appelle la messe l'abomination suprême et s'accuse avec douleur de l'avoir célébrée pendant quinze ans. Son livre *De Missa privata et unctione sacerdotum* (1534) n'est qu'une diatribe où il ne rougit pas de dire que le diable lui-même est venu l'instruire et le convaincre, non pas en songe, mais lorsqu'il était parfaitement éveillé. (Cf. *De Captiv. Babyl.*, *cap. De Eucharistia*, *ad fin.* (1520).—*De abroganda Missa privata* (1520). — *Contra reg. Angliæ* (1522). — *Contra canonem missæ* (1523). — *De Verbis cœnæ* (1527).

Tous les protestants ne revendiquent pas l'honneur d'une éducation diabolique, mais tous sont d'accord avec Luther.

Philippe Melanchton (*De Sacrificio*), — Brentzen (Confess. Wirtemb. cap. *De Eucharistia*), — Martin Khemnitz (2. part. *Exam. Conc. Trid.*), déclarent avec le père de la réforme que l'Eucharistie ne peut être offerte à Dieu, et qu'en conséquence, ce n'est point un sacrifice.

Nous ne disons rien de Calvin et de la secte des sacramentaires. En niant la présence réelle, ils réduisent l'Eucharistie à si peu de chose qu'on y chercherait en vain la matière d'une oblation convenable. Il valait assurément mieux supprimer cette oblation que de risquer une comparaison avec les sacrifices de l'ancienne loi ; comparaison qui eût été au désavantage de la loi nouvelle.

Mais pourquoi les luthériens, qui croient à la présence réelle, refusent-ils à l'Église le droit d'offrir à Dieu son propre Fils? On ne peut s'expliquer cette erreur que par une autre erreur dont elle est la conséquence logique. En admettant la présence réelle, les luthériens prétendent que Jésus-Christ n'est dans son sacrement que pour l'usage et au moment même de la communion. Le don de Dieu se borne rigoureusement à la commu-

cation de la chair et du sang de Jésus-Christ pour l'utilité propre de ceux qui communient. Tout le mystère de l'Eucharistie est dans cette action. Donc point d'acte sacrifical en dehors de la communion. Ce n'est point cet acte que Jésus-Christ confie à ses prêtres quand il leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi », mais simplement la mission de donner son corps aux fidèles.

Pour expliquer à leurs adeptes la croyance et la pratique de l'Église catholique, les docteurs de la nouvelle secte n'ont pas reculé devant l'imposture. Travestissant l'explication donnée par les théologiens et les liturgistes des cérémonies de la messe, ils ont affirmé que c'était là ce que nous appelions la représentation ou le mémorial de la passion.

« Le sacrifice de la messe dont les papistes font tant de bruit, dit Khemnitz, consiste en ornements, instruments, gestes sur le pain et le vin, mouvements, génuflexions, inclinations, prostrations, regards en haut, silence, paroles à voix basse, clameurs, allées et venues de gauche à droite, de droite à gauche, etc.,[1] » toutes choses que n'a point instituées Jésus-Christ.

C'était déplacer gauchement la question ; car l'enseignement des Pères et des docteurs la ramène avec une énergie dont le protestantisme a été plus d'une fois embarrassé. Les textes que nous avons cités dans nos notes au cours de la Conférence peuvent donner une

1. Sacrificium igitur Missæ, de quo Pontificii dimicant, in eo consistit quod sacrificulus certe ornamentis et instrumentis, super panem et vinum Eucharistiæ utitur gestibus, motibus et actibus : ut sæpius geniculari, inclinari, strictis manibus, modo distendere, modo reducere brachia, subinde se convertere, nunc esse clamosum, nunc magno silentio quædam demurmurare, inspicere in altum, esse pronum, consistere uno in loco, nunc in dextram, nunc in levam altaris partem commigrare. (*Exam. Conc. Trid.* part. 2.)

idée de cet embarras. Pour amortir les coups d'une si grande autorité, les sectaires ont été obligés d'avouer que l'Eucharistie pouvait être appelée un sacrifice, mais à la condition qu'on entend par ce mot tout espèce de bonne œuvre ou d'action qui a pour but d'honorer Dieu : — *Sacrificium est cæremonia vel opus, quod nos Deo reddimus, ut eum honore afficiamus.* (Melanchton. *Apolog. confess. in art. Missa.*) Dans ce sens, l'abstinence, la prière, l'aumône, sont des sacrifices et, selon le langage de l'Écriture elle-même, la douleur d'une âme pénitente : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* Pourquoi pas la communion ?

Nous ne nions pas qu'on puisse entendre dans ce sens large le mot *sacrifice.* Mais ce n'est point ainsi que l'ont entendu les Pères. Ils comparent le sacrifice de la messe aux sacrifices anciens et au sacrifice de la croix, ils parlent constamment d'immolation, de victime et d'hostie. Bref, ils entendent le mot sacrifice au sens propre, qui est le sens de l'Écriture, quand elle oppose les sacrifices de la loi aux actes des vertus ; dans ces textes, par exemple : *Misericordiam volo, non sacrificium.* (Ose., cap. XV.) *Melior est obedientia quam victimæ.* (Reg., cap. XV.) *Sacrificium si voluisses dedissem utique, holocaustis non delectaberis. Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* (Psalm. L.) Le Concile de Trente ne fait donc que définir une vérité manifestement enseignée par toute la tradition, quand il dit du sacrifice de la messe que c'est un vrai et propre sacrifice : *Verum et proprium sacrificium.*

Les protestants croient triompher en opposant aux éfinitions de l'Église ce qu'ils appellent l'incohérence es opinions théologiques touchant l'essence du sacrifice la messe et l'impossibilité d'en déterminer les éléents, conformément à la notion générale du sacrifice.

Les opinions des théologiens diffèrent, nous n'en disconvenons pas. Les uns font consister l'essence du sacrifice de la messe dans l'acte même de la transsubstantiation qui change le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ ; les autres dans la séparation virtuelle du corps et du sang directement appelés par des formules différentes, d'où résulte la mort mystique ; ceux-ci dans l'immobilité et l'anéantissement de Notre-Seigneur sous les espèces eucharistiques, état de victime ordonné à la destruction de l'être sacramentel ; ceux-là dans la destruction même de cet être sacramentel par la communion.

Rien d'incohérent, à notre avis, dans cette variété. On peut, comme l'ont fait de sages théologiens, et comme nous l'avons fait nous-même dans notre Conférence, fondre ensemble les opinions que nous venons d'exposer. Cette fusion, qui rapproche l'acte sacrifical de l'état de victime et ordonne cet état **à la destruction**, est peut-être le meilleur moyen d'obtenir la vérité.

D'après *Vasquez*, le sacrifice de la messe n'étant qu'un sacrifice relatif destiné à rappeler le sacrifice de la croix, il n'est point nécessaire qu'il y ait immutation de la victime comme dans le sacrifice absolu ; mais seulement que la chose offerte soit destinée à confesser le souverain domaine de Dieu auteur de la vie et de la mort et qu'elle soit reconnue comme telle : « *Nota existens in re qua profitemur Deum auctorem vitæ et mortis.* » Cette notion, dit le P. Perrone, facilite singulièrement nos discussions avec les protestants, car elle nous donne le moyen d'éluder leurs objections. En effet, les luthériens admettant la présence réelle et la commémoration représentative du sacrifice de la croix dans l'Eucharistie, il n'est pas difficile de les convaincre qu'ils admettent, quoi qu'ils en disent, un vrai et propre sacrifice. et qu'il

n'y a entre eux et nous qu'une question de mots. Mais est-ce bien leur véritable situation vis-à-vis du dogme catholique? Nous ne le pensons pas.

Le Concile de Trente, en définissant, contre leur nue commémoration, que la messe est un véritable et propre sacrifice *verum et proprium sacrificium*, a certainement voulu désigner autre chose qu'une protestation réelle du souverain domaine de Dieu sur la vie et la mort, au sens de Vasquez, je veux dire une protestation propre au sacrifice, laquelle suppose une action proprement sacrificale opérant un changement dans la victime, au moins ce que l'on peut appeler une destruction équivalente.

Nous admettons la relation du sacrifice de la messe au sacrifice de la croix, mais cette relation ne consiste pas à rappeler purement et simplement par la présence de la victime qu'il y a eu une immolation, ni à protester que la victime immolée dans le sacrifice absolu confesse présentement le souverain domaine de Dieu ; elle consiste à représenter actuellement, par un acte et un état propre, un véritable sacrifice, qu'il soit absolu ou relatif : la passion et la mort du Sauveur.

Faut-il dire, avec le cardinal Cienfuegos, que l'opinion de Vasquez a été condamnée par le Concile de Trente? Non. Le Concile n'a condamné que l'hérésie qui considère la messe comme une simple commémoration du sacrifice de la croix et lui refuse la qualité de vrai et propre sacrifice.

Faut-il dire que l'opinion de Vasquez verse dans le luthérianisme ? Non. Car, à supposer qué sa notion du sacrifice relatif appliquée à la messe soit fausse, il maintient qu'il y a dans l'Eucharistie non pas une simple commémoration, une nue représentation du sacrifice de la croix, mais un vrai et propre sacrifice.

Le cardinal Cienfuegos, si dur à l'opinion de Vasquez a professé lui-même une opinion bizarre : « Jésus

Christ, dit-il, vit actuellement dans l'Eucharistie d'une vie corporelle, organique, sensitive, qui lui donne l'usage de la vue et de l'ouïe pendant tout le temps que lui-même ne veut pas s'en priver. Il exerce en cet état, d'une manière immédiate et active, les fonctions du Pontife, aussi réellement qu'il y fait passivement l'office de victime non sanglante. Au lieu qu'il a souffert sur la croix le sacrifice sanglant, d'abord en conservant, par une opération miraculeuse de la volonté, l'union de son âme avec son corps, c'est-à-dire sa vie humaine, qui, sans ce miracle, aurait dû cesser plus tôt par la violence des supplices, et puis en faisant cesser par une autre action positive cette opération miraculeuse ; au contraire, dans l'Eucharistie, il offre le sacrifice non sanglant, en suspendant les fonctions de sa vie sensitive, et en se privant de l'usage des sens de la vue et de l'ouïe, non pas toujours, mais seulement depuis le temps de la consécration jusqu'à la mixtion de son corps et de son sang que le prêtre réunit ensemble en disant : *Hæc commixtio* etc...., temps auquel, par une espèce de résurrection représentée dans cette mixtion, Jésus-Christ se rend sa vie sensitive, et recouvre l'usage libre de ses sens. »

Tout cela est pure imagination : « Un théologien avisé doit s'en défier, dit le P. Franzelin : *Certe sententia hæc ita comparata est, ut cautum theologum ipsa sua singularitate absterreat.* »

La manière dont le Christ est immolé dans l'Eucharistie dût-elle rester pour nous un impénétrable mystère, nous n'en devrions pas moins croire à la vérité de son sacrifice, parce que cette vérité enseignée par l'Église est la foi de tous les siècles chrétiens.

Cf. Franzelin. *Tract. De Euchar. sacram. et sacrif.* Thes. XVI. *De sacrificio.* — Cienfuegos. *Vita abscon-*

dita. Disp. 5. Sect. 2 et seq. — Vasquez. Disput. CCXXII. — Perrone, *De Eucharistia.* Part. II, præamb.)

(Voyez 2e partie : *La Messe et la Croix.*)

Les protestants affectent d'opposer le sacrifice de la messe au sacrifice de la croix, et nous accusent de faire injure au mérite infini de la rédemption en prétendant renouveler l'acte tragique par lequel le Christ a satisfait pleinièrement à la justice divine. Cette accusation est niaise autant qu'elle est injuste. Nous avons exposé la doctrine de l'Apôtre, et nous confessons avec lui que, dans le seul sacrifice de la croix, Notre-Seigneur a si bien payé à Dieu notre rançon qu'il n'y a plus lieu de renouveler ce sacrifice, ni de chercher une autre victime. Mais les mérites infinis par lesquels Jésus-Christ a satisfait à la justice de son Père sont indéterminés quant à chacun de nous. Il faut qu'ils nous soient appliqués. Pourquoi ne le seraient-ils pas par un sacrifice représentatif de celui par lequel ils ont été acquis, et cette application ne sera-t-elle pas d'autant mieux faite que, dans le sacrifice représentatif, nous serons en présence du même prêtre et de la même victime ? Sans doute il y a des différences entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la messe. Dans l'un, Jésus-Christ s'offre lui-même ; dans l'autre, il se sert du ministère des prêtres de la loi nouvelle. Dans l'un, il est immolé d'une manière sanglante ; dans l'autre, d'une manière non sanglante. Dans l'un, il offre tous ses mérites pour tout le genre humain ; dans l'autre, il n'en applique à chacun de nous qu'une partie ; mais le sacrifice de la messe est si bien dépendant du sacrifice de la croix qu'on ne peut l'en séparer ; c'est de lui qu'il tire toute sa vertu ; il le complète quant à chacun de nous, bien loin de lui faire injure. Aussi le concile de Trente a-t-il répondu aux

récriminations du protestantisme par cet anathème : « Si quelqu'un dit que par le sacrifice de la messe on blasphème le très saint sacrifice accompli par Jésus-Christ sur la croix, ou que par l'un il est dérogé à l'autre ; qu'il soit anathème : *Si quis dixerit blasphemiam irrogari sanctissimo Christi sacrificio in cruce peracto, per Missæ sacrificium, aut illi per hoc derogari; anathema sit.* »

(Voy. ibid : *Efficacité du sacrifice.*)

Nous avons vu, en considérant le sacrifice de la messe comme le perfectionnement suprême de notre culte religieux, qu'il offre à Dieu les adorations et les actions de grâces d'une victime égale à sa divine majesté. Il possède en outre une force impétratoire et propitiatoire dont les effets se font sentir en toute l'Église.

C'est ce que le *protestantisme* ne veut absolument pas admettre. Si, contraint par l'autorité de la tradition, il reconnaît dans l'Eucharistie une sorte de représentation du sacrifice de la croix, cette représentation est tout à fait vide et nue ; à supposer qu'elle honore Dieu, les vivants, et à plus forte raison, les morts, n'en reçoivent aucun effet. Tout le fruit de l'Eucharistie est dans la communion et le communiant seul en bénéficie.

Certes les Pères ont exalté la communion, mais ils n'ont pas oublié le sacrifice et ses effets, et nous ne comprenons pas qu'on puisse s'inscrire en faux contre l'unanimité de leur enseignement sur ce point. Nous avons cité le texte de saint Cyrille de Jérusalem énumérant les grâces qu'on peut demander à Dieu sur l'hostie propice. Les Pères, les liturgies, les Conciles, parlent comme lui : « Nous sacrifions pour le salut de l'empereur, dit Tertullien : *Sacrificamus pro salute imperatoris.* » (*Ad Scapulam.*) « Nous vous offrons le sacrifice

non sanglant pour nos péchés et pour les ignorances du peuple, » est-il écrit dans la liturgie de saint Jacques; « *Offerimus tibi incruentum sacrificium pro peccatis nostris, et ignorantiis populi.* »

Khemnitz s'étonne et s'indigne de cette vertu propitiatoire attribuée au sacrifice de la messe. « Il n'y a plus rien à faire, dit il, pour obtenir la rémission de ses péchés, il n'y a qu'à laisser dire la messe[1]. »

En reconnaissant la vertu propitiatoire du saint sacrifice nous ne disons point qu'il remet immédiatement les péchés, mais qu'il obtient infailliblement un don de pénitence auquel le pécheur doit correspondre. Dieu, en accordant sa grâce, ne supprime pas notre labeur, et les protestants, si larges quand il s'agit de l'efficacité de la foi, ont mauvaise grâce de nous accuser d'encourager l'impénitence. La propitiation du sacrifice de la messe peut être inefficace par suite de la mauvaise disposition des vivants, mais elle ne trouve, chez les morts, aucun obstacle. Aussi leur est-elle largement appliquée par l'Église.

Nous avons invoqué, sur ce point, la tradition contre les cruautés du protestantisme qui isole les morts de l'autel; elle est on ne peut plus claire et imposante. Dans toutes les liturgies de saint Jacques, de saint Clément, de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Ambroise et autres, on trouve la coutume d'offrir le saint sacrifice pour les morts. Les Conciles de toutes les provinces font mention de cette coutume. Pour l'Afrique, le III° Concile de Carthage, cap. XXIX, et le IV°,

1. Si missæ sacrificium propitiatorium esset, ac peccata remitteret, utile esset non accedere ad sacramentum pro remissione peccatorum percipienda. Nam remissio peccatorum per unam missam ab alio dictam sine ullo labore et periculo haberetur : per sacramenta autem non nisi cum labore et periculo haberi potest. (*Exam. Conc. Trid.* part. 2.)

cap. LXXIX; pour l'Espagne, le Concile de Braga I, cap. XXXIV et XXXIX; pour la France, le Concile de Châlons, can. *Visum est: de consecrat.*; pour l'Allemagne, le Concile de Worms, cap. X; pour l'Italie, le VIe Concile tenu sous le pape Symmaque; pour la Grèce, le chapitre XXXIX des synodes grecs collationnés par Martin, évêque de Braga. C'est une réponse éloquente au mensonge de Khemnitz, qui prétend que la coutume d'offrir le saint sacrifice de la messe pour les morts se rencontre en quelques lieux, mais non dans toute l'Église. On peut lui offrir par surcroît une multitude de textes des saints Pères. Nous n'en citerons que trois : Tertullien : « *Oblationes pro defunctis, pro natalitiis annua die facimus* » (Lib. *De Coron. Milit.*) ; saint Jean Chrysostome : « *Non temere hæc ab apostolis sancita fuerunt, ut in tremendis mysteriis defunctorum agatur commemoratio : sciunt enim illis inde multum contingere lucrum, multam utilitatem;* » (Homil. 69 *ad pap. Antioch.*) ; saint Ambroise : « *Itaque non tam deplorandam quam prosequendam orationibus reor. nec mœstificandam lacrymis tuis, sed oblationibus animam ejus Domino commendandam* » (Lib. 2 Epist. 8, *ad Faustin. De obitu sororis*).

Bien que la valeur impétratoire et propitiatoire du sacrifice de la messe soit infinie dans le Christ immolé, elle n'est que finie dans son application, autrement une seule messe suffirait aux besoins de l'Église. Le Sauveur avait bien le droit de mesurer à chacun de nous les fruits de sa passion. Il l'a fait, afin que nous vinssions plus souvent nous retremper au souvenir de son sacrifice, et afin de multiplier dans son Église le grand acte sacré sans lequel il ne peut y avoir ici-bas de religion; afin de nous exciter à la dévotion en y prenant la mesure des grâces qu'il veut bien nous accorder : « *Quamvis hæc oblatio ex sua quantitate sufficiat ad satisfaciendum pro omni pœna, tamen fit satisfactoria illis pro quibus of-*

fertur, vel etiam offerentibus secundum quantitatem suæ devotionis, et non pro tota pœna. (*Summ. Theol., III P., quæst.* 79. *a.* 5.)

Pour qui comprend l'immense efficacité du sacrifice de la messe et ses applications multiples, la messe privée n'est point une inutilité dans l'Église. « Il serait à désirer, dit le saint concile de Trente, que les fidèles communiassent non seulement par le désir, mais sacramentellement aux messes qu'ils entendent, afin d'en tirer plus de fruit : *Optaret quidem sacrosancta synodus ut in singulis missis fideles adstantes non solum spirituali affectu, sed sacramentali Eucharistiæ perceptione communicarent, quo ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberius perveniret.* » (Sess. XXII, cap. VI.) Cependant lors même qu'il ne se présente personne à la communion, lors même que le prêtre est seul à offrir le saint sacrifice, il fait une grande action qu'on ne peut condamner sans impiété. Ce n'est point comme simple particulier qu'il agit, mais comme homme public; bien qu'absent le peuple lui est uni. C'est pour lui que montent vers le ciel les adorations et les actions de grâces de la sainte victime, c'est à lui que vont les fruits du sacrifice. Aussi la messe privée est-elle d'usage immémorial dans l'Église.

Que le protestantisme est loin de ces larges vues sur l'Eucharistie ! Pour lui l'Eucharistie est tout entière dans la cène, toute la cène est dans la communion, il ne sort pas de là. On conçoit dès lors son horreur pour les messes que Luther appelle solitaires, singulières : *solitarias, singulares ;* des messes de petits coins, *angulares.* C'est l'abomination de la désolation qu'il faut chasser du lieu saint. Après Luther, Brentzen, Khemnitz et Melanchton ont entassé les objections contre la messe privée. Nous ne les exposerons pas ici. Elles ont été so-

lidement réfutées par Bellarmin. (*De Eucharist.* Part. II, lib. VI. cap. x.)

Le concile de Trente vengeait la tradition et la dignité du culte divin par ce canon : « Si quelqu'un dit que les messes dans lesquelles le prêtre seul communie sacramentellement sont illicites et doivent être abrogées, qu'il soit anathème : *Si quis dixerit missas, in quibus solus sacerdos sacramentaliter communicat, illicitas esse, ideoque abrogandas; anathema sit.* » (Sess. XXII, can. 8.)

Depuis les définitions du Concile de Trente, la guerre aux messes privées a été sourdement reprise par le conciliabule de Pistoie. Après avoir établi que : « la participation à la victime est essentielle au sacrifice, » les évêques schismatiques déclarent « qu'ils ne condamnent pas les messes dans lesquelles les fidèles ne communient pas sacramentellement, parce qu'ils participent à la victime par la communion spirituelle » Cette proposition, en tant qu'elle insinue que la participation au sacrifice au moins par la communion spirituelle est essentielle et qu'elle condamne implicitement les messes sans assistants, a été proscrite par le pape Pie VI, dans la bulle *Auctorem fidei*, comme « fausse, erronée, suspecte et sentant l'hérésie : *Falsa, erronea, de hæresi suspecta eamque sapiens.* »

V

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE.

(Voyez 1re partie.)

L'Eucharistie est, dans la communion l'aliment de notre vie surnaturelle. Est-elle un aliment complet sous chacune des deux espèces, ou bien tous les fidèles sont-

ils tenus de communier sous les espèces du pain et du vin, pour obéir au commandement du Sauveur et recevoir tous les effets du sacrement ?

Pierre de Dresde (1412) fut le premier qui réclama pour tous les fidèles la communion sous les deux espèces. Ayant remarqué, dit Bellarmin, ces paroles du Sauveur « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous ; » il s'étonna que les laïques, à l'encontre d'un commandement si précis, fussent privés de la communion du calice, et il engagea *Jacobel de Mise*, curé de Saint-Michel, à Prague, d'instruire le peuple de ses droits et de lui apprendre qu'il ne pouvait être sauvé que par la communion sous les deux espèces. *Jean Hus* prit leur parti, et tous furent condamnés par le concile de Constance.

Le protestantisme épousa cette erreur. *Luther*, selon son habitude, tergiversa. On a compté jusqu'à trente-six contradictions de cet inconstant hérésiarque sur ce sujet. Tantôt il prétend qu'on ne doit rien changer dans l'usage reçu de la communion sous une seule espèce qu'après décision d'un concile général. (*Serm. De Eucharist.*) Tantôt il accorde à chaque évêque, pour son diocèse, plein pouvoir de trancher cette question, même malgré le pape. (*Assert.*, art. 16.) Ailleurs, il déclare que, quand bien même un concile général permettrait la communion sous les deux espèces, il s'en abstiendrait par mépris et maudirait ceux qui en useraient. (*In formul. missæ.*) Enfin il enseigne ouvertement que cette communion est de droit divin. (Lib. *De captiv. Babyl.*, cap. I.) Qu'on doit au moins la désirer, à moins d'être impie et de renier le Christ. (*Assert.*, art. 16.) Que la communion sous une seule espèce est un usage condamnable. (Lib. *De Saxonica visitatione.*)

Jean Brentzen (*Apol. pro confes. Wirtemb.*), Philippe Melanchton (*Apol. conf. August.*), Martin Khemnitz,

(2 P. *Exam. conc. Trid.* Sess. 21), Hermann Hamelmann (Lib. *De Com. sub utr. spec.*), recommandent la communion sous les deux espèces et s'efforcent d'établir sa nécessité.

Les *Sacramentaires* eux-mêmes, bien qu'ils ne reconnaissent dans l'Eucharistie qu'un symbole, professent cette erreur. *Calvin*, selon sa coutume, accable, sur ce sujet, l'Église catholique d'amères invectives. « C'est par une inspiration de Satan, dit-il, qu'elle a retranché à la plus grande partie du peuple de Dieu la moitié de la Cène. Le calice, symbole du sang, n'est pas la propriété des hommes rasés et graissés d'huile. Dieu veut que tout le monde boive : *Ex eadem prodit officina (Satanæ) et altera constitutio, quæ dimidiam cœnæ partem meliori populi Dei numero vel furata est, vel eripuit : nempe symbolum sanguinis quod laïcis et profanis interdictum, rasis et unctis in peculium cessit. Edictum æterni Dei est, ut omnes bibant.* » (Lib. IV. *Institut.* cap. XVII, §. 47.). Où est le précepte de Dieu qui ordonne la communion sous les deux espèces? Dans ces paroles de Notre-Seigneur, disent les protestants : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous. — Ceci est mon corps ; prenez et mangez. — Voici le calice de mon sang, buvez-en *tous*. » Or, ces paroles n'ont point d'autre but que de promettre l'Eucharistie, de montrer sa nécessité et ses fruits, et d'indiquer aux apôtres, prêtres de la nouvelle alliance, ce qu'ils doivent faire pour consommer le saint sacrifice. Elles ne déterminent pas d'une manière précise l'usage du sacrement pour la généralité des fidèles. Les Pères du Concile de Trente ont justement fait remarquer que, dans le discours d'où sont tirées les paroles citées par les protestants, Notre-Seigneur semble réduire à la manducation du pain Eucharistique l'acte vital de la communion

« Je suis le pain de vie. —Le pain que je donnerai est ma chair. — Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » D'où il faut conclure, d'après de judicieux interprètes, que dans cette proposition : « *Nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem*, etc... » la particule *et* n'est pas copulative, mais disjonctive, comme dans cette proposition : « *Qui percusserit patrem et matrem, morte moriatur.* » (Exod., cap. XXI.) Evidemment, le législateur ne veut pas dire qu'il faut avoir frappé son père *et* sa mère pour être digne de mort, mais son père *ou* sa mère. C'est donc le corps du Christ qu'il faut manger, *ou* son sang qu'il faut boire, pour vivre éternellement. C'est-à-dire qu'il faut s'unir à lui par la communion.

Sous une seule espèce, en effet, la communion nous donne le Christ tout entier. La consécration ne fait pas de son corps un cadavre exsangue ; mais, comme nous l'avons fait remarquer avec les conciles de Constance (Sess. 13), de Florence (*Instruct. ad Armenos*) et de Trente (Sess. 13.), en vertu d'une nécessaire concomitance, toute la personne du Christ ressuscité et éternellement vivant doit résider là où les paroles consécratoires ne mettent directement que son corps ou son sang. « Le Christ ressuscité ne meurt plus, dit l'Apôtre : *Christus resurgens jam non moritur.* » (Rom. cap. VI.) « Celui qui le divise est un antéchrist : *Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est, sed est antechristus.* » (I Joan., cap. IV.)

Brentzen et *Khemnitz* confessent cette présence totale du Christ sous chaque espèce. L'ubiquité qu'ils admettent les y oblige. Ils ne peuvent donc exiger la communion sous les deux espèces sans être inconséquents. Ajoutons que le sacrement de l'Eucharistie, quant à son essence, est complet sous chaque espèce. Complet quant à sa si-

gnification, complet quant à son efficacité. Quant à sa signification, il exprime sous chaque espèce la réfection de l'âme et l'union des fidèles entre eux. Quant à son efficacité, il donne sous chaque espèce l'auteur même de la grâce et, avec lui, toutes les grâces de réparation, de réconfort, d'accroissement et de délectation spirituelle, dont l'âme a besoin.

Personne mieux que l'Église, qui a reçu directement par les apôtres les enseignements du Christ, ne pouvait déterminer l'usage du sacrement de l'Eucharistie. Or, bien que la communion sous les deux espèces ait été pratiquée, nous ne voyons, en aucun temps, qu'elle ait été jugée nécessaire. Dès les premiers siècles, la communion sous une seule espèce était en usage. On la donnait aux malades sous l'espèce du pain, comme nous le voyons dans la vie du saint vieillard Serapion et dans la vie de saint Ambroise ; aux petits enfants sous l'espèce du vin. Comme ils ne pouvaient avaler la sainte hostie, le prêtre leur donnait à sucer son doigt qu'il avait trempé dans le calice : (S. Cyprian. Arcud. Allat. Goar.) « *Pueris recens natis idem sacramentum in specie sanguinis est ministrandum digito sacerdotis. Quia tales naturaliter sugere possunt.* » (Hug. a. S. Victor. *De sacram.* Lib. I, cap. xx.) Pendant les persécutions, les fidèles conservaient l'Eucharistie dans leurs maisons sous l'espèce du pain, afin de pouvoir s'en nourrir au moment critique où leur foi allait être mise à l'épreuve des tourments. (S. Cyprian. *De lapsis* « *Non sciet maritus quid secreto ante omnem cibum gustes.* » Tertul. Lib. II, *ad uxor.* cap. v. Surius. Bolland.) Enfin la communion publique sous une seule espèce était fréquente. Si bien que, dans l'Église romaine, les Manichéens, qui s'abstenaient de vin, purent longtemps se cacher en s'approchant de la sainte table avec les fidèles. (S. Leo., Serm. IV. *De quadrag.*)

C'est donc à tort qu'on a accusé l'Église catholique de nouveauté. « Investie d'un souverain pouvoir quant à la dispensation des sacrements, elle peut, dès qu'elle ne touche pas à leur essence, ordonner ou changer ce qu'elle croit utile aux fidèles et à l'honneur des sacrements, selon les temps, les lieux et les circonstances. *Ut in sacramentorum dispensatione, salva illorum substantia, ea statueret et mutaret, quæ suscipientium utilitati, seu ipsorum venerationi, pro rerum, temporum et locorum veritate, magis expedire judicaret.* » (Conc. Trid. sess. XXI, cap. II.)

Ce n'est pas sans raison qu'elle a établi la communion sous une seule espèce. Elle a voulu généraliser une coutume datant des premiers siècles, et l'étendre à toute la société chrétienne, afin d'établir l'uniformité dans la réception du même sacrement. Du même coup, elle supprimait de graves inconvénients qu'on ne pouvait éviter dans l'usage des deux espèces.

Cet usage, en effet, rendait les communions nombreuses extrêmement longues et difficiles. Il exposait le sacrement à des irrévérences moins facilement réparables. On recueille plus aisément un fragment d'hostie tombé à terre que le précieux sang répandu.

Il condamnait ceux qui ont un naturel dégoût pour vin à être privés de la communion.

Enfin, il imposait cette privation à tous les pays où l'on ne peut cultiver la vigne et où l'on ne se procure qu'à grand'peine le vin nécessaire au sacrifice. Mélanchton, frappé de ce dernier inconvénient, autorisait les Ruthènes à se servir d'hydromel. Mais, dit Bellarmin, qui donc autorisait le sieur Philippe à changer la matière des sacrements ?

Le concile de Trente (sess. XXI) a condamné l'erreur des hussites et des protestants dans les trois canons suivants, par lesquels elle anathématise :

1° Ceux qui prétendent que la communion sous les deux espèces est nécessaire au salut, par suite d'un précepte divin ;

2° Ceux qui accusent l'Église catholique d'erreur dans l'établissement de la communion sous une seule espèce; pour les laïques et les clers non célébrants;

3° Ceux qui affirment que le Christ, auteur et source de la grâce, n'est pas tout entier sous la seule espèce du pain :

Can. I. « Si quis dixerit, ex Dei præcepto, vel necessitate salutis, omnes et singulos Christi fideles utramque speciem sanctissimi Eucharistiæ sacramenti sumere debere; anathema sit. »

Can. II. « Si quis dixerit, sanctam Ecclesiam catholicam non justis causis et rationibus adductam fuisse, ut laïcos, atque etiam cleros non conficientes, sub panis tantummodo specie communicaret, aut in eo errasse; anathema sit. »

Can. III. « Si quis negaverit totum et integrum Christum, omnium gratiarum fontem et auctorem, sub una panis specie sumi; quia ut quidam falso asserunt, non secundum ipsius Christi institutionem sub utraque specie sumatur ; anathema sit. »

(Voy. 2e partie.)

Nous avons dit que la fonction propre de l'Eucharistie n'est point de nous rendre la vie que le péché a détruite : « la nourriture ne profite qu'aux vivants. » D'où il suit que celui qui a conscience d'un péché mortel doit s'en purifier par la pénitence avant de s'approcher de la sainte table.

Luther n'est pas de cet avis. S'il demande aux communiants la paix de la conscience, il a soin de nous faire remarquer que cette paix est la foi : « *Fides sola est pax*

conscientiæ; infidelitas sola turbatio conscientiæ. (Lib. *De captiv. Babylon.* cap. *De Eucharistia.*)

Pour lui, c'est démence de chercher à se purifier par des confessions et des prières avant la Cène, puisque ceux-là seuls doivent y participer qui ont besoin de la rémission de leurs péchés. (Lib. *De abroganda missa.* 1521.) On ne doit envoyer à la communion que ceux qui ont conscience d'être en état de péché mortel; d'où il suit que la sainte Vierge et les apôtres auraient dû s'abstenir. (Tract. *De communione populi.* 1253.) Enfin, plus on est souillé, plus on est apte à recevoir le corps du Christ. (Serm. *De Eucharistia.* 1526.)

Martin Khemnitz admet comme Luther que l'effet principal de l'Eucharistie est la rémission des péchés mortels. Cependant il ne nie pas les autres effets de ce sacrement.

Quant à *Calvin*, sous la double inspiration du bon sens et de sa haine contre les catholiques, il trouve le moyen de se contredire dans le même chapitre. « La nourriture spirituelle, dit-il, précipite la ruine de l'âme si elle est souillée : *Cibus hic spiritualis si in animam inciderit malitia, nequitiaque pollutam, majore illam ruina præcipitat.* (Lib. IV. *Institut.* cap. XVII. § 40.) Un peu plus loin, il requiert la foi et la charité comme préparation à la communion. (§ 42.) Mais, entre ces deux paragraphes, il reproche aux catholiques d'exiger l'état de grâce, c'est-à-dire la purification de tout péché grave pour ceux qui s'approchent de la Cène, (§ 41.) et, aussitôt après avoir demandé la foi et la charité aux communiants, il enseigne ouvertement que l'Eucharistie remet les péchés mortels et que la communion est nulle là où il n'y a aucun péché de ce genre. « *Meminerimus has sacras epulas ægrotis esse pharmacum, peccatoribus solatium, pauperibus largitionem; quæ sanis, justis et divitibus si qui reperiri possunt nullum adferent opera*

prætium... Cum in vitam detur intelligimus nos sine ipso in nobis plane mortuos esse. » (§ 42.)

On devine facilement les funestes conséquences d'une pareille doctrine. Prise à la lettre, non seulement elle relâche les mœurs, mais elle encourage tous les vices. Comment les protestants peuvent-ils la concilier avec ces paroles si claires et si énergiques de saint Paul : « Que l'homme s'éprouve avant de manger ce pain : *Probet autem seipsum homo et sic de pane illo edat.* Qui mange et boit indignement mange et boit son jugement : *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit?* » — La foi, toujours la foi. C'est elle qui justifie. On n'est indigne que lorsqu'on n'a pas la foi.

Ce n'est point ainsi que la tradition des quinze siècles qui ont précédé le protestantisme a entendu les paroles de l'Apôtre. « *Sancta sanctis* : Les choses saintes aux saints », s'écrie le diacre, dans la liturgie grecque, pour éloigner les pécheurs des saints mystères. « C'est aux vivants, dit saint Justin, comme nous l'a enseigné le Christ, qu'il faut donner l'Eucharistie : *Ita ut Christus tradidit viventi.* » (*Apol.* 2.) Saint Cyprien réprimande ceux qui admettent les pécheurs à la communion avant qu'ils soient absous et purifiés par la pénitence : « *Nondum pœnitentia acta, nondum exomologesi, nondum manu eis ab episcopo et clero imposita, Eucharistia illis datur, cum scriptum sit : Qui ederit panem aut biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguis Domini.* » (Lib. *Epistol.* 14.) « Apportez l'innocence à l'autel, dit saint Augustin : *Innocentiam ad altare portate.* » (Tract. 26. *in Joan.*)

Nous pourrions multiplier ces textes et montrer aux hérétiques que l'Eucharistie ayant pour effet propre de remettre les péchés mortels ne se distingue plus des sacrements qu'ils admettent. Arrêtons-nous là. La per-

pétuelle coutume de l'Église, qui a toujours écarté de la communion les pécheurs non reconciliés, parle plus éloquemment que tous les arguments.

Le Concile de Trente a condamné les erreurs que nous venons d'exposer, dans les deux canons suivants de la session treizième :

Can. V. « Si quis dixerit vel præcipuum fructu.. sanctissimæ Eucharistiæ esse remissionem peccatorum, vel ex ea non alios effectus provenire ; anathema sit. » Can. XI. « Si qui dixerit solam fidem esse sufficientem præparationem ad sumendum sanctissimæ Eucharistiæ sacramentum ; anathema sit. Et ne tantum sacramentum indigne, atque ideo in mortem et condemnationem sumatur, statuit atque declarat ipsa sancta synodus illis, quos conscientia peccati mortalis gravat, quantumcumque etiam se contritos existiment, habitâ copiâ confessoris, necessario præmittendam esse confessionem sacramentalem. Si quis autem contrarium docere, prædicare, vel perticinater asserere seu etiam publice disputando defendere præsumpserit, eo ipso excommunicatus existat. »

Les Anabaptistes prirent le contre-pied de l'erreur luthérienne touchant l'usage de l'Eucharistie. Non seulement ils exigeaient que l'âme fût exempte de péché, mais ils ne la jugeaient digne d'approcher de la communion qu'autant qu'elle possédait la foi et la charité parfaite, à ce point qu'ils devaient protester avant de prendre part à la Cène que leur charité était aussi grande que celle du Christ mourant sur la croix. (August. Marlorat., in cap. XI. prior. ad Cor.)

Le jansénisme, sans pousser aussi loin l'extravagance, fit parade d'une rigueur extrême à l'endroit de la communion. Ses principes sur ce point sont exposés

dans le traité de la *Communion fréquente* que publia Antoine Arnauld, sur l'ordre de Saint-Cyran. (1643).

« Le système du jeune docteur est inflexible, dit le P. Dalgairns, et il ne pouvait en être autrement. Les deux principes fondamentaux, l'un desquels détermine l'indulgence au confessionnal, tandis que l'autre en règle la juste mesure, étaient complètement absents de son esprit. L'amour des âmes était physiquement impossible dans le cœur de celui qui soutenait que Jésus n'est pas mort pour tous les hommes. L'amour de Rome eût été une étrange contradiction dans un gallican outré qui considérait chaque évêque comme un saint Pierre sur son rocher particulier. Ne soyons donc pas étonnés si, avec l'accent d'une éloquence indignée, il enseigne que la discipline de l'Église est immobile et inexorable.

En second lieu, et par une conséquence toute naturelle, il n'envisage jamais les sacrements comme remèdes à la fragilité humaine. Conformément à son principe, il pose des règles qui sont destructives de la communion fréquente. Il déclare d'abord que nul ne peut recevoir le Saint-Sacrement, s'il n'a le plus pur amour de Dieu sans aucun mélange. Tous ceux-là doivent être écartés de l'autel dont les cœurs ne sont pas entièrement purifiés, même des images de leurs péchés passés, ni ne sont pas parfaitement unis à Dieu seul et entièrement irréprochables. Quant on songe que, suivant Arnauld, le plus pur amour de Dieu est une disposition nécessaire pour la communion, on peut bien demander : Qui donc communiera ? Il n'est pas étonnant que ses contemporains aient appelé son livre : *l'Infréquente Communion*.

Relativement aux pécheurs, il établit comme règle que nul d'entre eux ne doit recevoir la sainte communion avant que l'habitude du péché ne soit détruite. Il tient pour essentiel, dans le sacrement de pénitence, que

la pénitence soit accomplie avant que l'absolution ne soit donnée. Cela repose aussi bien sur l'ordre essentiel des choses, dans l'esprit de Dieu, que sur les lois de la justice divine. Chaque péché mortel entraîne aussi une privation de la communion, qui, selon les recommandations d'Arnauld lui-même, doit durer plusieurs mois. Qui ne voit qu'avec de pareils principes la fréquente communion devient impossible ? Si le plus pur amour de Dieu est une condition nécessaire pour une bonne communion, si chaque péché mortel, pris en particulier, exige une longue pénitence et une longue privation du Saint-Sacrement, les autels de l'Église resteront inévitablement solitaires et abandonnés. Une fois du moins Arnauld laisse échapper la vérité, quand il dit que bien peu assurément seraient admis à communier, si l'on repoussait de l'autel tous ceux qui devraient être écartés selon l'esprit de l'Église.

Il était nécessaire d'insister sur les principes d'Arnauld, par ce qu'ils sont en fait les principes du rigorisme en général. Nous avons montré la différence qui existe entre le Jansénisme et la primitive Église, parce qu'évidemment un certain préjugé favorable au rigorisme résulte des apparences qui frappent d'abord dans la partie la plus connue de l'histoire de l'Église aux premiers siècles. Il est certain que le livre d'Arnauld fit une grande impression même sur ceux de ses contemporains qui n'étaient pas de son parti. En vain Petau ruina la théorie d'Arnauld, son français suranné et sa logique encombrée ne tenaient pas contre le style nerveux de son adversaire et l'accent d'indignation avec lequel il se donnait le rôle de l'innocence outragée. Longtemps subsistèrent dans plusieurs des meilleurs écrivains de l'Église de France les vestiges de l'influence exercée par les *Provinciales* et la *Fréquente Communion*. Nous en entendons les échos, dans les coups de foudre qui éclatent des serres de l'Aigle

de Meaux. Un certain manque d'onction et de tendresse, une sévérité imposante, constante et inflexible, se font sentir dans les sermons de cette époque, désagréablement imprégnée de rigorisme. » (R. P. Dalgairns. *La sainte Communion.* Chap. VIII.)

Le livre d'Arnauld fit la fortune du jansénisme. Un certain nombre de gens naïfs ou fanatiques s'en appliquèrent les principes et trompèrent leur monde par l'austérité de leur vie presque sans communions. L'orgueil des sectaires déflorait leurs vertus, et l'on a pu dire des religieuses de Port-Royal : « Pures comme des anges, superbes comme des démons. »

Les gens du monde lurent « *la fréquente* », comme ils l'appelaient, et se droguèrent avec ses principes, au profit de leur relâchement. Non seulement ils s'estimèrent indignes de la communion, mais ils se jugèrent incapables de s'y préparer. Leur vie découragée et sans soutien se laissa aller au courant d'habitudes frivoles et vicieuses, attendant l'heure suprême des maladies mortelles qui tuent les habitudes, mais qui souvent, hélas! trahissent nos desseins de conversion tardive.

Le *Traité de la fréquente communion* ne fut-il qu'une déduction logique des erreurs du Jansénisme sur la prédestination, la grâce, l'efficacité de la Rédemption ? — Non. Il fut aussi une réaction provoquée par un réel relâchement dans l'administration de la sainte Eucharistie. Des théologiens prétendirent que tous les chrétiens exempts de péchés mortels devaient être invités à la communion quotidienne. Deux bénédictins espagnols sont cités par De Lugo comme ayant soutenu que tout chrétien en état de grâce a un droit positif à la sainte communion et pourrait s'en prévaloir, en dépit de la défense de son confesseur. La même excès se continue en plusieurs endroits et longtemps encore dans le XVIIe siècle. En février 1679, la congrégation du concile publiait un

décret, sanctionné par Innocent XI, contre la pratique de donner généralement la communion quotidienne, qui s'était établie en certains diocèses avec l'idée qu'elle était de droit divin. On allait jusqu'à porter le Saint-Sacrement dans la maison de personnes qui se portaient bien, et qui le recevaient dans leur lit. La même année, le même pape condamna la proposition que la fréquente confession et la communion fréquente étaient une marque de prédestination, même chez ceux qui vivaient comme des païens. Plus tard, on voit encore au milieu du XVIIIe siècle un certain P. Pichon, jésuite français, écrire un livre pour prouver que la seule disposition requise pour la communion quotidienne est l'exemption du péché mortel, et il dédie ce livre à la pieuse reine de Pologne, duchesse de Lorraine. L'auteur, après avoir été frappé de censures épiscopales, fut mis à l'Index et rétracta ses erreurs dans une seconde édition. (Cf. Dalgairns. — *La sainte communion.* — Chap. XI.)

L'Église, toujours conduite par l'Esprit-Saint, sait se préserver des excès de rigueur et du relâchement dans l'usage des sacrements. Considérant l'Eucharistie comme un remède à notre infirmité, elle invite les pécheurs à s'y préparer et les admet miséricordieusement à la sainte table, sans exiger d'eux des expiations qui retarderaient l'heure de leur guérison par le saint attouchement du divin médecin. Convaincue que la chair du Sauveur est le vrai pain de l'âme, elle pousse les justes à la pratique de la communion fréquente ; mais, en même temps, elle leur donne des règles admirablement sages qui doivent les préserver de toute irrévérence, et faire de leurs communions autant d'étapes réconfortantes dans le chemin de la perfection chrétienne. Qu'il y ait des âmes présomptueuses et des directeurs relâchés, c'est possible. Mais il serait souverainement injuste de rendre l'Église responsable de leurs abus.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE.

Engendrée par le baptême, perfectionnée par la confirmation, la vie spirituelle a besoin d'un aliment réparateur et conservateur. — Cet aliment, le Sauveur l'a mis dans un sacrement admirable, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre : — c'est l'Eucharistie, mémorial des merveilles de Dieu. Dans cette conférence, on expose : 1° Le mystère eucharistique ; 2° les raisons pour lesquelles nous croyons à ce mystère. I. Différence entre la manière dont Dieu traite la matière du sacrement de l'Eucharistie et la matière des autres sacrements. — Merveilleux effets des paroles du prêtre. — Comment Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie. — Concomitance du corps, du sang, de l'âme, de la divinité. — Les espèces. — Pourquoi ce mot ? — Présence multiple. — Résidence permanente et tout à fait indépendante de l'usage du sacrement. II. L'hérésie, admettant la divinité de Jésus-Christ, ne peut nier la possibilité de l'Eucharistie telle qu'elle est exposée ; il n'y a donc à débattre avec elle qu'une question de fait, à savoir : Jésus-Christ a-t-il voulu réellement nous donner son corps et son sang dans le sacrement qu'il a institué à la la dernière cène ? — Nous répondons affirmativement à cette

question. — Le dessein de Jésus-Christ se prouve par ses paroles. — 1° Leur clarté ; impossibilité de leur supposer un sens figuratif. Les apôtres n'en ont donné aucune explication, pourquoi ? Parce qu'ils étaient avertis par la promesse faite à l'avance, par le Sauveur. — Examen de cette promesse, contenue au chapitre VI de saint Jean. — 2° N'eussions-nous pas cette promesse, les paroles de Jésus-Christ s'expliquent par les circonstances dans lesquelles il les a prononcées. — Jésus-Christ fait son testament : — touchants préparatifs et grandioses accompagnements de cet acte. — 3° Les paroles de Jésus-Christ s'expliquent par le caractère et les intentions du testateur : — Développements. — 4° Aveux de Luther et de Melanchton touchant la clarté des paroles de Jésus-Christ. — 5° Enseignements de la tradition ; depuis saint Paul jusqu'à nos jours, les témoignages des saints Pères forment une chaîne ininterrompue, dont les robustes anneaux se soudent ensemble, fortifiés par les définitions des conciles et par les actes liturgiques. — Arguments que l'on peut former sur cette tradition. — Elle est la signification officielle du testament de Jésus-Christ, en même temps que la transmission légale et perpétuelle du don qu'il nous a fait de son corps et de son sang par les paroles sacramentelles, sur lesquelles toute la démonstration de cette conférence a été établie. — Les sens et la parole de Dieu — Bel exemple de Simon de Montfort. 3

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LES MIRACLES EUCHARISTIQUES.

L'esprit humain révolté se récrie contre les opérations de la puissance divine dans le mystère eucharistique. Dans cette conférence, 1° on expose les miracles eucharistiques, 2° on montre à la raison, qui conteste leur possibilité, qu'elle ne

peut justifier ses contestations par aucun argument vainqueur et que, en définitive, dans un mystère où sa puissance bornée se débat contre la toute-puissance de Dieu, il faut qu'elle se décide à subir les miracles précisément parce que Dieu affirme les avoir faits. — I. Les principaux miracles eucharistiques sont : 1° La conversion des substances ou transsubstantiation, conversion totale et instantanée. 2° La présence de Jésus-Christ en plusieurs lieux à la fois, au ciel, sur la terre, sur tous les points du globe, dans toutes les parties des espèces sacramentelles. 3° L'existence des accidents sans substance et conservant toute la vertu de la substance. — Outre ces principaux miracles, on en peut découvrir d'autres, mais, quels qu'ils soient, on les ramènera facilement à l'un de ces trois chefs : — Miracles dans l'acte sacramentel : — Miracles dans l'état sacramentel : — Miracles dans les manifestations sacramentelles. — Etonnement de la raison devant ces miracles.— Accusation d'absurdité. II. Pour prononcer un jugement de quelque valeur sur l'opération de Dieu dans l'Eucharistie, il faudrait bien connaître les deux termes de cette opération, à savoir : La substance matérielle sur laquelle Dieu opère, et la toute-puissance qui agit. — Or, 1° Nous ne connaissons pas bien la substance matérielle. — Comment le fond de la matière échappe à nos investigations. — Impuissance à cet égard de la physique et de la métaphysique. — 2° Nous ne sommes pas plus avancés du côté de la puissance de Dieu — Donc, n'étant pas armés suffisamment pour juger les miracles eucharistiques, nous n'avons pas le droit de les accuser d'absurdité. — La science humaine peut nous aider, par ses intuitions, à confondre cette accusation d'absurdité. — Saint Thomas. — Principe fondamental, sur lequel il fait reposer les miracles eucharistiques : *Le corps de Jésus-Christ est dans son sacrement en tant que substance et à l'état de substance.* — Ce que le grand docteur pense de la substance. — Fausse notion du cartésianisme. — Ce que pense la science moderne. — On soumet au contrôle

des notions et du principe du Docteur angélique les trois ordres de prodiges supposés plus haut : 1° Miracles de l'acte sacramentel. — Développement. — 2° Miracles de l'état sacramentel. — Développement. — 3° Miracles des manifestations sacramentelles. — Développement. — L'accusation d'absurdité étant écartée, il faut que la raison s'en rapporte à la parole de Dieu. — Exemple tiré de la science humaine. 57

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LES CONTRASTES EUCHARISTIQUES.

L'autorité de la parole de Dieu, la force des arguments opposés aux accusations d'absurdité qui pèsent sur notre grand dogme, n'ont pas le don de convaincre tout le monde ; ceux qui n'ont plus le droit d'être fiers font les délicats et abritent leur incrédulité sous ce qu'ils appellent les exigences de l'honneur divin : l'Eucharistie est indigne de la majesté d'un Dieu. — A cette nouvelle accusation, on oppose les contrastes eucharistiques : 1° Abaissement et faiblesse; gloire et force. 2° Misérables apparences; sur ces misérables apparences le nom des perfections divines écrit en caractères étincelants. — I. Peinture des abaissements et des faiblesses de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. 1° Ce sacrement d'humiliation et d'impuissance est, depuis plus de dix-huit siècles, un objet d'admiration et d'amour tel qu'on en a jamais vu de semblable, si ce n'est dans les cieux. — Les théologiens — les artistes — les poëtes — l'Église et sa liturgie — les hommages du peuple chrétien. — 2° La force sort de la faiblesse; les adorateurs de cette chose infirme, qui ne sait pas se défendre contre les profanations, y ont puisé de tous temps une divine énergie qui remplit le monde de prodiges. — Les combattants de la vie chrétienne — les saints — les apôtres — les martyrs. — L'Eucharistie a eu ses martyrs, et, comme nos plus grands

dogmes, sa couronne de sang. — Comment il faut raisonner sur ces contrastes et conclure à la présence d'un Dieu. — II. Le monde est un livre immense, où l'on rencontre, à chaque ligne, le nom des perfections divines. — Dans l'ordre naturel, la révélation de ces perfections croît avec la beauté et la dignité des êtres qui en ont reçu l'empreinte. — Dans l'ordre de la foi, et particulièrement dans le mystère eucharistique, l'échelle des révélations semble renversée et, par un singulier contraste, les perfections divines s'accusent d'autant plus que la chose qui les révèle est plus humble et plus vulgaire. — Enseignement de ce contraste. — L'Eucharistie est par excellence une œuvre d'amour, de sagesse et de puissance : 1° Volonté et ordres de l'amour. — Développements. — 2° Conseil de la sagesse éternelle, interrogée par l'amour. — Développements. — 3° Action de la puissance divine, appelée par l'amour et la sagesse. — Donc, sur les petites choses, tant méprisées par l'incrédulité, on lit plus étincelants, que partout ailleurs, ces trois mots divins : Amour infini, sagesse infinie, puissance infinie. — Donc, Dieu est là ; plus il s'abaisse, plus il est grand. 107

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE.

LE SACRIFICE.

Dieu est présent dans l'Eucharistie, c'est une vérité acquise ce sacrement est grand et auguste au-dessus de tous les sacrements, par cela seul qu'il nous donne un Dieu comme hôte et comme compagnon de notre vie d'exil ; mais, cet honneur est que la conséquence d'un inestimable service, ce service : c'est le sacrifice. 1° Il nous fallait un sacrifice et Dieu nous l'a donné dans l'Eucharistie. 2° L'Eucharistie est le perfectionnement suprême de notre culte religieux. — I. Nécessité du sacrifice en toute religion. — Notion du sacrifice dans l'état d'innocence et dans l'état de péché. — L'idée du sacrifice est issue, non seulement du plus noble et du plus impérieux des

besoins humains, mais de la volonté expresse de Dieu. — Sacrifices judaïques réglés par Dieu. — Ces sacrifices n'étaient que des figures. — Le vrai sacrifice est le sacrifice de la croix. — Comment l'hérésie, abusant des paroles de l'Apôtre, rejette tout autre sacrifice. — Comment il faut un sacrifice à notre religion parfaite. — Ce sacrifice est le sacrifice de la Messe. 1° Institué par Jésus-Christ par les paroles même qui nous donnent son corps et son sang dans le sacrement de l'Eucharistie. 2° Annoncé par les prophètes. 3° Affirmé par la tradition et par l'usage dans toutes les liturgies. — Où est le vrai sacrifice? Où est l'œuvre de mort et de destruction dans l'Eucharistie? — Réponse à cette question. — Comme représentation, rien de plus expressif pour nous rappeler l'immolation du calvaire; comme action, rien de plus propre à nous en appliquer la divine vertu; car c'est le même prêtre, la même hostie, s'offrant au même Dieu, par le même moyen, pour les mêmes hommes et pour les mêmes fins.— II. Sophisme imaginé par l'hérésie pour discréditer le dogme catholique : la Messe fait tort à la croix. — L'autorité du grand apôtre est invoquée à tort en faveur de ce sophisme. — Sur l'autel comme sur la croix, le Christ immolé est toute notre religion : *Christus tota nostra religio*. — Ce que c'est qu'une Messe. — L'autel chrétien est le centre béni d'une sphère mystérieuse, où s'accomplissent les plus augustes et les plus puissants mouvements de notre vie religieuse. 1° Le sacrifice de l'autel rayonne sur toute l'immensité de Dieu et comble les vœux de son infinie majesté. 2° Dans le ciel, il apporte joie et honneur. 3° Dans les abîmes de douleur, où les âmes justes achèvent d'expier leurs péchés, il apporte la délivrance. 4° Tout autour de lui, il répand des torrents de grâces et de pardons.— Conduite miséricordieuse de la Providence à l'égard des peuples, depuis que le Christ s'immole tous les jours. — Criminelle folie de ceux qui voudraient fermer nos églises et renverser nos autels. 153

SOIXANTE-ONZIÈME CONFÉRENCE.

LA COMMUNION.

L'offrande de la victime suffit à l'essence du sacrifice; toutefois, l'instinct religieux n'est complètement satisfait, et le sacrifice lui-même semble n'être entièrement consommé que par la manducation de la victime. Cette manducation complète la plupart des sacrifices antiques. — Jésus-Christ l'a voulue : c'est la communion. 1° La communion est l'acte vital par excellence de l'homme chrétien; en quoi consiste cet acte vital. — 2° Quels sont ses effets dans notre nature régénérée? — I. D'après saint Thomas, l'Eucharistie répare, soutient, conserve, accroît notre vie surnaturelle à la manière d'un aliment. D'où il suit que la communion est à notre vie surnaturelle, ce qu'est la nutrition à toute vie physique. — Lois de la nutrition : 1° L'être vivant se répare, se soutient, se conserve, s'accroît, par l'assimilation des choses dont il se nourrit. 2° L'assimilation se fait selon la constitution et le tempérament de l'être vivant. — Explications. — L'homme, être divin, fils de Dieu par la grâce. — Un fils de Dieu doit communier en Dieu; à sa vie divine, il faut un aliment divin. — Comment l'Eucharistie est cet aliment. — En quoi consiste, à proprement parler, la communion : communier, c'est travailler au plus intime de notre être à nous assimiler la vie divine, réellement et substantiellement contenue dans l'Eucharistie. — Comment cette assimilation se fait, pour ainsi dire, en sens inverse de l'assimilation naturelle; et cela, en vertu de la loi qui régit les transformations! — La communion étant un acte transitoire, comment expliquer cette parole de l'Apôtre *vivit in me Christus*. — II. D'après saint Thomas, tous les effets que produit l'aliment matériel dans nos corps, le Christ, nourriture divine, les produit dans notre vie spirituelle; d'où i

suit que la vie qui nous est donnée dans l'Eucharistie peut être considérée sous deux aspects : 1° Dans ses rapports avec le monde inférieur qui conspire contre notre être divin ; de ce côté, elle est une force de résistance aux envahissements de la mort.— La mort, c'est le péché. — Comment l'Eucharistie répare et prévient les désastres du péché. — 2° L'Eucharistie peut être considérée dans ses rapports avec le monde supérieur qui nous attire pour consommer notre perfection ; de ce côté, elle est un vigoureux et joyeux élan de notre être divin vers l'union suprême qui doit l'achever et le béatifier éternellement. — Elan donné aux vertus par l'Eucharistie. — Développement. — L'ardeur de l'amour, voilà le grand effet de l'Eucharistie. — Comment l'amour délecte, dans ce sacrement. — Quelques mots sur la part de notre corps dans la communion. — Conclusion. 201

SOIXANTE-LOUZIÈME CONFÉRENCE.

LA COMMUNION DANS L'ÉGLISE.

La communion s'étend au corps mystique de Jésus-Christ. — Trois propositions : 1° La communion est un mystère de grandeur ; comme telle, elle produit entre nous l'égalité la plus haute, la plus vraie, la plus digne de respect. — 2° La communion est un mystère d'amour ; comme telle, elle unit nos cœurs dans le même désir de bien faire et nous fait entrer, en quelque sorte, les uns dans les autres, par l'échange des grands services d'amour. — 3° La communion est un mystère de possession joyeuse ; comme telle, elle configure l'Église voyageuse à l'Église fixée, et fait l'unité du ciel et de la terre. 1. Tourment de la grandeur dans la nature humaine. — D'où vient ce tourment ? — Dieu nous a fait grands. — Nos méprises sur la grandeur. — Malgré nos méprises, Dieu n'a pas renoncé à nous donner le magnifique et consolant spectacle de l'égalité dans la grandeur. — Comment nous sommes tous grands en

Jésus-Christ, si l'on considère le mystère de notre incorporation mystique par le baptême ; mais, combien plus, lorsqu'il s'agit de notre participation au corps, au sang, à l'âme, à la divinité du Sauveur par la communion. — Le banquet eucharistique est le signe le plus expressif et la manifestation la plus glorieuse de notre égalité. — Comment les âmes chrétiennes comprennent et confessent ce mystère. — Exemple de Turenne. II. Amour avec lequel Dieu se donne à nous dans l'Eucharistie ; c'est la consommation de l'amour : *in finem*. Dans la communion, Dieu se donne par pur amour ; il se donne malgre tout, il se donne sans réserve. — L'homme répond à cet amour de Dieu par le plus grand amour. — Développement. — Or, ces deux amours qui s'unissent ne peuvent pas rester inféconds. — En se donnant à chacun de nous, Dieu se donne à son Église ; et le divin incendie qu'il allume au cœur des communiants rayonne en trois grands services d'amour : 1° Service de pardon. — Développement. — 2° Service de prières. — Développement. — 3° Service de dévouement. — Développement. — Donc, la communion, qui fait de l'Église le palais de la véritable égalité, fait encore de l'Église le royaume de la véritable fraternité. — III. Grand bien que Dieu nous a promis dans la vie future ; comment l'Eucharistie est le gage de ce bien. — Comment, dans ce gage, il y a non seulement des similitudes avec la gloire éternelle, mais identité d'objet. Donc la communion de la terre est, comme la communion du ciel, la joyeuse possession de Dieu. La terre devient un ciel. — L'unité de l'Église voyageuse et de l'Église fixée est faite : Tous sont consommés dans l'unité. — Pour finir, dernier hommage à Jésus-Christ. Lumineuse gerbe des noms de l'Eucharistie. — Conclusion. 247

INDEX

Des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume. 297

VERNEUIL (EURE). — IMP. HENRI TURGIS

BX 1751 .M65 v.12 SMC
Monsabre, Jacques Marie Loui
Exposition du dogme
catholique : careme 1873-189
47086050